2.

ADVERTISSEMENT SVR LES MORTS SVBITES ET MALADIES VENENEVSES, LESQVELLES ont cours en ce Royaume.

A LA ROYNE.

OV A

NOSSEIGNEVRS DE SON Conseil, & de toutes les Cours Souueraines, & surintendantes sur la Police du Royaume.

Par I. B. des Affix.



A PARIS,

Pour GILLES ROBINOT, demeurant ruë vieille Drapperie au plat d'estain, Et en sa boutique au Palais en la petite Gallerie.

M. DC. XII.

Auec Priuilege du Roy.



A LA ROYNE,

OV A MESSEIGNEVRS

de son Conseil, & de toutes les Cours souueraines du Royaume.

MADAME, c'est chose notoire, & ja confessee de tous ceux qui ont quelque iugement sur ce qui est des maladies, que pour quelque cause que ce soit, il eschet de la mutatiō en icelles de temps en temps: de sorte, qu'il y en a eu anciennement parmy les Grecs, & les Romains, & autres nations de l'Europe, qui pour le present ne sont plus, & n'en reste nulle apparence. Car il y en a plusieurs telles mentionnees en Hippocrate. Et mesme depuis Galien seulement, Il y en a eu encore d'autres: entre lesquelles la nommee Mentagra fut

fort ſignalee qui s'eſleua dans Rome, pas loin de ſon temps: & fut ſi lucratiue & ſi heureuſe pour les medecins, qu'on l'appelloit leur nourriciere : à cauſe qu'elle auoit cela de bon pour leur particulier, qu'elle ne ſe prennoit guere qu'aux riches, & au reſte ne s'en alloit point d'elle meſme, ains requeroit d'eſtre panſee auec grand art. Or eſt-il que ceſte benigne & fauorable maladie, qui faiſoit porter l'eſcarlate aux Medecins, & les nourriſſoit en delices, ceſſa par ſucceſſion de temps, & les choſes ont tellement changé, que depuis pluſieurs ſiecles il ne s'en void plus nulle trace. Donc autant en eſt aduenu touſiours depuis que de temps en tẽps, il s'en eſt eſleué d'extraordinaires : teſmoin noſtre verole, qui n'eſt ſinon depuis ſept vingts ans: & eſt d'aſſez bonne prattique encore, auſſi biẽ que la Mentagra. Car pour vn point, elle eſt de celles qui ne s'en vont point d'elles meſmes, ains elle requiert du remede, autrement il en faut mourir, voire encore en tomber par pieces. Tellement qu'en matiere de ceſte-cy il ne faut point dire, ie n'ayme

point les medecines, Dieu me guarira s'il luy plaiſt, il n'y a moyen que ie prẽne rien par la bouche. Car tout au contraire, il faut dire, ie prendray tout ce qu'on voudra, & endureray qu'on me face tout ce qu'on trouuera bon eſtre. Et par conſequent, il faut de l'argent auſſi pour s'en faire panſer. Mais le mal eſt, que la prattique de ceſte-cy eſt eſchappée aux Medecins, qui l'ont laiſſee aller eux meſmes aux Chirurgiẽs, & aux Empeiriques, par vn certain abus qui regne en leurs eſcholes de long tẽps, & qui y eſt entretenu, malgré les gẽs de biẽ d'entre eux, par la pedantiſe des autres. Lequel abus eſt tel, que contre le prouerbe, Qu'a nouueaux maux nouueaux remedes. Et contre ce que Galien meſme recognoiſt & confeſſe en pluſieurs endroits de ſes liures, qu'il faut aller en auançant & profitant inceſſammẽt, auſſi bien en ceſte ſcience qu'en matiere de toutes autres par l'experience des choſes & la ratiocination, & par l'analogie de ce qui en eſt deſia cogneu, ſur les ſujets qui s'en preſentent nouueaux aſſiduellement.

Ils ont fait vne loy de ſe diſpenſer de tout ce deuoir, ains de ſe contenter de ce peu qui en eſt ja esbauché d'ancienneté par Hippocrate, & digeré par Galien: & qui pis eſt de ruiner d'honneur & de reputation, tous ceux qui ſeulement auroiēt deſir d'en ſçauoir d'auantage. Et alleguent pour la deffence de ceſte pedātiſe leur, qu'anciennemēt les Turiens en ont vſé en matiere de leur eſtat, en ne permettant à aucun de ſe preſenter en public parmy eux, pour y apporter nulle eſpece de nouueauté, autrement que la corde au col. Item que les Egyptiens ont eu la meſme loy auſſi, touchant ceſte meſme ſcience, & qu'eſtant aduenu à l'vn de leurs medecins, de guerir par vne nouuelle inuention, vn malade lequel eſtoit abandonné de tous les autres, il en fut par eux pourſuyui criminellement en iuſtice, & puni de mort, au lieu d'en receuoir ſalaire. Leſquelles deux allegations ſont auſſi pertinentes, comme qui allegueroit pour prouuer qu'il ne faut endurer aucun vray paſteur ny religieux, que la nation Iudaïque en vſoit ainſi à l'en-

droit de tous les Prophetes, voire de noſtre Seigneur meſme. Et ainſi vn tel abus dis-ie les a priuez de la prattique de la cure de la verole: tellement qu'elle eſt deuolue, comme dit eſt, aux Chirurgiens: leſquels au meſpris de ladite loy des eſcholes d'apreſent ſe ſont eſuertuez de ſorte, qu'ils y ont trouué des remedes, & leſquels y ſont infallibles, ou pour le moins, le ſouloiẽt eſtre iuſqu'au periode où nous ſommes, puis quelques cinq ans ſeulement. là où par toute la doctrine d'Hippocrate & de Galien, ioincte auec leur loy Turienne & Egyptiẽne, Il euſt fallu laiſſer mourir tant d'honneſtes hommes & femmes, à qui on veoid iournellement aduenir d'en eſtre ſurprins. Qui a grandement rehauſſé le cheuet deſdits Chirurgiens: entant que c'eſt vn mal qui a cela de bõ pour leur profit, & de tres-mauuais pour le monde, qu'il perſeuere cõſtamment. Et qu'il ne fait aucune mine de ceſſer: ains tout ainſi qu'il ne ſe peut nullement guerir de luymeſme, non plus ne deſempare-il aucunemẽt d'ẽtre les hommes: ains continue de ſe pren-

dre & ſe donner iournellement, & tout auſſi fort qu'il faiſoit ſoixante & ſeptãte ans y a. Là où toutes les autres ſortes de maladies extraordinaires qu'on euſt encore remarqué, ne duroient ſinõ quelque temps, & puis s'en alloiẽt d'elles meſmes: comme fit la ſuſmentionnee Mentagra: & comme ont fait toutes les autres qui ont eſté veuës depuis. Deſquelles y en a eu telle, quelques quatre cẽs ans y-a, qui tua les trois quarts du monde. Et commençoit en la plus part par des douleurs de coſté, ou des vertigo: & en ſon declin ſe rendit telle, que pluſieurs en mouroient en eſternuant, d'où eſt venue la couſtume de dire, Dieu vous ſoit en aide à ceux qu'on void eſternuer.

Or eſt il, Madame, que puis quelques ans, nous ſommes en vn pareil cas, c'eſt à ſçauoir, que laiſſant à part la verole, qui ne ſe prend ni ne ſe donne que par mal vſer v de ſon corps. Il s'eſt eſleué de nouueau en ce Royaume, vn certain autre venin encore plus grief que n'eſt celui de la verole, & lequel ſe donne & ſe prend ſans mal faire ni mal

penſer

pẽser, ni s'approcher les vns des autres, qu'en tout bien & en tout honneur, ainsi que feroit vne peste des plus cruelles. Et ce qui est chose admirable, mais tres-vraye ce neantmoins, sans que, ni celuy qui le prend, ni celui qui le donne, & qui par consequent en est desia infecté, pensent auoir mal, sur tout qui soit contagieux ni perilleux. Tellement que c'est, en somme, vn venin si traistre, & surprenant, & malicieux tout ensemble, qu'il surpasse toutes les bornes, lesquelles imaginent estre en la nature des venins, ce peu d'entre les medecins qui se meslent d'y deuiner: qui les font telles, que ceux là lesquels sont de nature lente, disent-ils, ne sont que fort peu ou mesme point contagieux. Car cestuy-cy est, & des plus contagieux qui soient ny ayent onq esté veuz auoir cours entre les hommes, & ce neantmoins des plus lents quant & quant: de maniere qu'il ne fait aucun mal apparent de fort long temps en la plus part: ains il va couuant seulement en chacun, & luy preparant la matiere.

Ou de quelque abscez en la substan-

ce de son cerueau.

Ou bien de quelque vertigo tres-cruel & Epileptic.

Ou de quelque flux hepatic, ou dysenterie.

Ou bien de quelque pleuresie.

Icelles dysenteries, & pleuresies plus veneneuses & malicieuses beaucoup que n'auoient accoustumé d'estre aucunes qu'on eust onques veu.

Ou de quelque fiéure putride, & veneneuse aussi extraordinairement: ains telle que si d'auenture on en reschappe, c'est dõc en telle sorte qu'elle laisse tousiours, quelque leuain lequel consequẽment en r'engendre quelqu'vne autre, plus griefue que la precedente.

Ou de quelque Langueur, & quelques Douleurs du tout irregulieres, & extraordinaires aussi: en quelques vns, en tous leurs membres: Et autres en l'vn seulement.

Ou bien de quelque mort subite, qui sont à present si frequẽtes, que c'est chose estrange qu'on n'en prend aucun espouuantement: veu mesme que plus nous allons auant, plus elles le deuiennent.

Car qui pis eſt,il va touſiours en s'accroiſſant en toutes ſortes,c'eſt à ſçauoir tant en matiere de ſe rendre rebelle à tous medicamens , comme en matiere de s'eſtendre & propager de plus en plus.

Tellement qu'il eſt fort à craindre, qu'il n'en vienne iuſqu'a cauſer, en fin, vne mortalité ſemblable à ladite,qui fut quelques quatre cens ans y-a. Et quoy que ſoit,il ne peut qu'il ne reuſſiſſe touſiours à quelque deſolation eſpouuentable. Outre que les maux deſquels il eſt ja cauſe iournellement ſont treſgrands & tres-pitoyables.Combien que la plus part de ceux qui n'en ſentent encore que chaſcũ quelque leger effect, & ſont a leur aiſe d'ailleurs,n'y prennent aucunement garde.

Entant qu'il eſt tel qu'il infecte, & par conſequent debilite, inſenſiblement, & de peu à peu, les eſprits animaux d'vn chaſcũ : eſquels giſt la ſource, ou le fõds de toutes ſes forces: & ainſi le rend incapable de toutes ſortes de coruees, & meſme de fidellement remplir les labeurs ordinaires. S'il ne ſe nourriſt, &

ne prend donc, parmi iceux, beaucoup d'aise. Ce qu'il y en a peu qui facent la la plus part pour ne le pouuoir: & n'en auoir pas le dequoy: les autres pour ne penser que ce feust vertueusemẽt faict. Qui est vne des principales occasiõs que les vices de lascheté, & faineantise, & nonchalãce de tout bien, & toute vertu, se sont rendus vniuersels, depuis quelques vingt ans en ça.

Et la mesme debilité faict qu'il ne peut plus resister aux vicissitudes de l'air. Et de plus ledit venin sert de foment encore luymesme, à la mauuaistié des humeurs, lesquelles sont pour s'engendrer en chascun par toute autre voye. Et ainsi rend chascune des epidemies, qui s'esleuent de fois à autre, de par les corruptions de l'air, beaucoup plus farousches & griefues, que sans luy elles ne seroient.

Au demeurãt s'il est ainsi mauuais pour tout le gẽre humain, il l'est specialemẽt pour le particulier des medecins. En ce qu'il exclud vne partie des anciennes maladies, & touchant lesquelles est toute la doctrine de Galien. Et celles qu'il

ne peut exclurre, il les fait changer de nature. Et quant à luy, ou les maladies qu'il cause sont mourir fort soudainement, & par surprise, ou sinon, le danger de mort qui y gist passe tost aussi. Ce que voyant les patiens contremandent les medecins, si desia ils estoient mandez, & sinõ encore, mieux se passent-ils de les appeller. Et quant à ceux que ledit venim constitue en langueur, il leur oste la vertu, & le soin, & courage aussi de recourir à eux. Tãt à cause qu'il interesse principalement la vertu animale en tous ceux qui en sont infectez: & pource les anonchalist, & les despite, & les rend d'vne humeur d'attendre, que les maux qu'ils souffrent s'en aillent d'eux mesmes par vn bon regime, ou soient donc deuenus extremes, du tout, auant que de se mettre entre les mains des Medecins: Que parce qu'aussi les ressentent-ils bien estre maux. Qui surpassent toute la science d'iceux medecins. Ioint que, par effect, ils en veoyent l'experience tous les iours sur chacũ de ceux qui se mettent entre leurs mains.

Toutes lesquelles choses il m'est for-

ce en fin de remonſtrer, pour les oppo-ſer à l'audace de ceux d'ētre eux qui me reſiſtent au deſſein loüable, que i'ay, de publier ce que ie ſçay touchant leſdites maladies. Ce qui ne leur peut proceder que d'vne tres-grande malice.

Car d'oſer nier, qu'au delà de vingt & vn an il eſtoit biē loin d'y auoir, en tout ce Royaume, tāt de maladies extraordinaires & malignes, cōme il y en a à preſent, & tant de morts ſubites, & tant de Lāgueurs, & de Douleurs deſquelles on ne peut aperceuoir les cauſes. Tant de debilitez de membres, peruertiſſemens d'eſtomach. Maux de teſte Vertigineux, Epileptics & Catharreux, & de toutes autres façons. Tant de fieures Putrides, & de petites Veroles, & de Rougeoles, & ſi biſerres, & de Pleureſies de meſme, & de peripneumonies, Difficultez de reſpirer. Dyſenteries, Gratelles & ardeurs de peau, Eryſipeles, & Vlceres, & pourritures, & autres indiſpoſitions, eſquelles y a du venin, en nombre du tout infini. Tant de deſreglement aux fiebures ordinaires & legitimes. Certainemēt c'eſt vne grande impudence à des medecins:

Car eux meſmes ſont bien cõtraints de l'aduouër à tous propos, ſur le ſubjet de chaſcũ des pauures malades, qui ſe mettent entre leurs mains: pour s'excuſer de ce qu'ils perdent leur latin, tant à recognoiſtre les cauſes deſquelles procede vne ſi grande nouueauté, qu'encore plus a les guerir: & ils le denient alors qu'on en veut conclurre, qu'il eſt queſtion de s'eſleuer par eux plus haut que tout ce qui eſt de la doctrine de Galien, s'ils deſirent de penetrer iuſques à telle cognoiſſance.

Chapitre 2. contenant vne ſommaire deſcription du principal de la doctrine d'Hippocrate, & de Galien.

OR pour vous faire veoir, Madame, qu'en cela ils ont treſ-grãd tort. Et qu'il eſt tout beſoin que voſtre Majeſté prẽne le ſoin de les eſclairer, ſur le ſuiet qui s'en preſente deſdites maladies de tout cetẽps, qui ſont ſi eſtranges & nouuelles, & dangereuſes. Ie ſuis contraint de remõſtrer: Qu'à la verité, la doctrine d'Hippocrate & de Galien, & conſe-

quemment de leurs eſcholes, en vn hõme d'entendement, & qui a le courage de paſſer plus outre, & s'en ſeruir cõme d'vne aide nõ petite à ſe rẽdre vray medecin, eſt quelque choſe d'excellent, & n'eſt pas vn petit treſor: Mais la meſme eſtant prinſe, par vne ame ſuperficielle, pour vne perfectiõ de toute la ſciẽce de Medecine, eſt ſi peu de choſe que rien. Car cy deſſus vient à ſçauoir, que quelque grand nombre de liures qu'auoient faict leſdits deux autheurs, & Galien ſpecialement. Et depuis luy toute la troupe de ſes Sectateurs & Diſciples, touchant toutes eſpeces de maladies, comme on pretend, ſi eſt ce que tout ce qu'ils ont tant eſcriuacé, ne peut rendre vn hõme vraiement expert, ou clairuoiant ſinon touchant les plus commune à tous vniuerſellement, & qui ſont comme naturelles: c'eſt à ſçauoir touchãt les fiebures quotidienne, tierces, & quartes, & ces ſortes de continues leſquelles n'ont point de venin: ains ſelon que dit Galien, ſont de la nature de l'vne ou de l'autre d'icelles, meſmes ſeulement, & des pleureſies, & fauces pleureſies

reſies qui ne procedent ſinon de ſimples morfondeures, & tout le fort de leur doctrine ſe reduit à ces trois ſeuls chefs.

L'vn de ſçauoir coniecturer par le poulz &, par les vrines d'vn malade, & par les douleurs qu'il ſēt, & par la vehemence, ou lentitude de la fiebure, laquelle de ſeſdites quatre humeurs, c'eſt qui eſt alteré en luy, & qui commence à ſe corrompre: & conſequēment quelle eſt la qualité de ſadite fieure: C'eſt à dire ſi elle ſera continue, ou intermittente,&quel pourra eſtre ſon cours:afin de pouuoir ordonner deuëment de ſon traittemēt. Et la doctrine de ce chef icy eſt donnee,auec celle du troiſieſme, & ce ſans ordre, en Hippocrate, en les liures. *De humorib. De Iudicationib. De diebus Iudicatoriis, Prænotionum, Coacæ prænotiones*, & és trois premiers, *de morbis*, en ceux *de Affectionib. de Internis affectionib.* Et en tous les ſept, *De morbis Popularib.* Et en tous ceux de ſes Aphoriſmes:mais elle a eſté digeree fort nettement par Galien, ſpecialemēt en ſes liures, *De Criſibus, de dieb. Decretoriis, de Præcognitione,* &

en tous ceux qu'il a escrit touchant le poulz, & és trois touchant la saignee, en ceux *de Typis, de morborum temporib. De totius morbii temporib. De febrium differentiis.* Et mesme est en outre espandue parmi tous ses autres traittez.

Le second, qui est celuy par lequel Hippocrate commence ses Aphorismes, contient les loix de mesurer la nourriture conuenable à chacune espece de fieure, & les heures de la bailler à vn chacun febricitant, & semblablemẽt de le saigner & le purger à propos: & en sorte que toutes ces choses, c'est assauoir tant l'aliment, que la purgation & la saignee, n'interrompent aucunement les mouuemens de la nature (laquelle en toutes telles fieures est en perpetuelle action de digerer l'humeur peccante) ains que lesdites choses aident ausdits mouuemens de nature. Dequoy toute la doctrine est desduite au lõg par Hippocrate, tant en ses Aphorismes, comme au second & au troisiesme *de Diæta*, Item en ceux *De Veteri medicina, De liquidorum Vsu, de Affectionib.* tellement qu'il n'a quasi rien laissé à Galiẽ a y adiouster.

Le troisiesme est fondé sur ce presuposé, que le medecin ne doit esbranler les humeurs peccantes par medicamẽs, tant qu'elles sont crues. Et que tandis qu'elles sont telles, aussi bien ne se peuuent-elles euacuer, ni par nature, ni par l'art, Et pourtant auant que de se mettre en effort de les chasser, soit par laxatifs, ou autrement, il faut aider à nature à les digerer par remedes alteratifs. Et contient cedit dernier chef tous les moyẽs de recognoistre, tant par l'vrine, que par les autres excremens du malade, quand l'humeur est encore cruë, où quand elle est deuëment cuitte, & si elle auance, ou recule en matiere de cet effect. Et tient pour l'vn des fondemens de toute la science de medecine, que toute maladie dont l'humeur peccante est si maligne, qu'elle ne se peut cuire par tous les efforts de la nature du patient, y assistee seulement de remedes alteratifs, plus foibles qu'elle, est incurable. Car au reste Galien tient pour venins, & pour mortiferes, en matiere d'alteratifs, tous ceux qui sont superieurs à la force de l'animal. Ainsi en parle-il en son troi-

ſieſme *Des facultez naturelles*, & en ce peu d'autres endroits, eſquels il en viẽt en propos en ſes autres liures. Et conformément à cela Hippocrate dit auſſi que c'eſt la nature meſme de chaſcun patiẽt qui eſt la vraye medicatrice de ſon mal, & non proprement les remedes. De maniere qu'en toutes les maladies eſquelles on veoid que nature ne s'aide point, ou quoy que ſoit ne peut cuire l'humeur peccante, y eſtant quelque peu aidee: Sçauoir eſt par vn bõ regime ſeulemẽt, par des remedes fort legers. Et ou cela paroiſt aux ſignes, & aux circonſtances du mal (ce qui aduient tant en la groſſe verole, qu'en toutes les autres maladies eſquelles y a du venin tenace, ou de nanature fixe, qui sõt toutes les plus griefues.) Hippocrate oſte le bonne, & n'en dogmatiſe autre choſe ſinon que cela eſt mauuais, ou auſſi cela eſt mortel, cela eſt mauuais, cela eſt mauuais. Et Galien aduertiſt le medecin, qu'en ce cas il n'ait a vſer, eſtant appellé, que de la partie de ceſte ſcience, laquelle contiẽt la doctrine des Prognoſtiques: d'autant qu'autrement, & ſi le malade venoit à mourir

sans que luy l'eust signifié, on le prendroit pour ignorant: mais au demeurãt qu'il se garde tresbien de luy rien ordonner.

Et ainsi l'vn & l'autre de ces deux autheurs restreignent toute la science de medecine à ne seruir que pour les fieures seulemẽt: voire encore sinon pour celles dont les humeurs se peuuent cuire, moyennant quelque petite aide. Et supposent qu'elle ne peut rien seruir à toutes les autres maladies, que seulement pour les declarer incurrables. Car au reste bien est-il vray qu'iceux deux autheurs, & sur tout Galien, ont bien escrit presque de toutes les autres especes de maladies moins communes, qui se voyent iournellement en quelcun entre cinq cẽs mille: cõme de la Paralysie, de l'Apoplexie, du Vertigo, de l'Epilepsie, de la Phrenesie, & de toutes les indispositiõs du cerueau & du foye, & de chacũ des autres intestins: & mesme de chacũ des autres mẽbres externes, desquelles il s'est peu aduiser: De la Cardialgie, Des fieures malignes & putrides, Et des hectiques, & de la lepre, & du cãcer, des

cõuulſions, de la Dyſenterie, & du flux hepatic & Lieutiere, de la iauniſſe, du Maraſine. De toutes ſortes de Tumeurs, Vlceres, & Schyrre &c. Comme a faict auſſi Hippocrate. Tellement qu'a la verité il y a dequoy apprendre en la plus grande part de leurs liures, choſes qui ſont tres-neceſſaires à ſçauoir, & peuuẽt ſeruir en toutes ſortes de maladies: mais le mal eſt qu'il a manqué ſeulemẽt d'entendre & d'eſcrire les principales, & qui ſont requiſes à la cognoiſſance parfaicte, & à la gueriſon des plus griefues maladies, n'ayant eu nulle cognoiſſance de la nature des venins, ni de leurs differences & diuerſitez: ni des remedes capables de les debeller. Et il eſt ainſi que le fonds de chaſcune d'icelles giſt en venin, & icelui de nature penetrante & fixe. Item il a auſſi eſcrit, & froidement, & peu de toutes celles qui giſent en fluxions, & qui dependent du Cerueau: teſmoin qu'en toutes les eſcholes, on eſt encore à deuiner, ſeulement, d'où prouiẽt la Goute, De ſorte qu'il s'en faut beaucoup que ce qu'il y a de ſain, & de meilleur en tous ſeſdits liures, ſoit vne

doctrine parfaicte : & telle que par elle seule on puisse recognoistre la nature, & iuger sainement de toutes sortes d'accidens de maladies, qui scauroient iamais suruenir de nouueau, telles que sont entre autres toutes celles qui ont cours en ce temps.

Chapitre 3. contenant l'esclaircissement de ce qui est des Esprits sensitifs ou animaux, qui sont la substance, en laquelle consiste le fonds ou la source de toutes les forces de l'homme, par les Grecs dict Entelechie.

ET qu'ainsi ne soit, combien que la partie qu'il a le mieux entendue, & touchant laquelle il a le plus pertinemment, & le plus sainement escrit, soit de l'anatomie : & qu'il ait veritablement triomphé à deschiffrer tout ce qui est des moindres particularitez d'icelle. Si est-il pourtant manqué en ce qui est du principal de la composition & structure de l'animal, & specialement de l'homme : n'ayant sceu precisemẽt dire ou dechiffrer en quoy c'est que consiste le fonds de ses forces, par les Grecs dict

Entelechie: qui est cependãt par droict & raison, le premier principe de toute la science de medecine. De sorte que cela est veritable, que luy-mesme en prononce au septiesme liure. De la methode de guerir, qu'on ne se peut auec raison ingerer de ceste science, si le cas est que l'on ignore les premiers elemẽs de la cognoissance du corps humain, toute sa doctrine est donc vne chose grandement imparfaicte.

Car maintenant, pour enseigner ce poinct que luy a ignoré: & qui l'est encore de tous ses disciples iusqu'a present, & qui l'a esté d'Hippocrate encore plus, & d'Aristote tout de mesme. De maniere qu'en toutes les escholes de Philosophie, aussi bien que de medecine, on est encore à deuiner quelle est ceste chose de tout l'homme qui constitue sa perfection. D'autãt qu'il est besoin d'en estre aduisé, pour pouuoir entendre la nature du venin qui opere la nouueauté des maladies de ce temps, qui font le sujet de cét œuure. Premierement vient à sçauoir, que n'ayans sesdits sectateurs sceu deuiner par tous ses

liures, non plus que par ceux d'Hippocrate, ou c'est que peut gerre ladite perfectiõ, ils l'ont colloquee en l'humidité de laquelle toutes les parties internes de nostrẽ corps sont humectées, voire encore nostre peau mesme, specialemẽt en la ieunesse. Et luy attribuent qu'elle est le retinacle de la vie, & de la chaleur naturelle : & que c'est en elle qué gist la faculté vegetatiue : par laquelle tout animal croist iusques à sa perfection, & puis se maintient en son estre tant qu'icelle humidité dure: mais qu'à la fin elle tarist toute par ladite chaleur.

Mais ceste opinion n'a aucun fondement, & n'est qu'vne vaine imagination. Entãt que premieremẽt la vertu par laquelle vegetent tous animaux & vegetaux, ne gist point en chacun d'iceux: au moins le principal d'icelle. Car autrement, & si cela auoit lieu qu'elle feust en eux, il s'ensuiuroit qu'il y auroit vn beaucoup plus grand fonds de force & de vigueur en vn enfant, qui ne fait que sortir du ventre de la mere, que dedans vn adolescent approchãt de l'aage viril: & dedans le suc du bourgeon de la vi-

gne, que dans celuy du raisin meur: Et dans le petit arbrisseau qui ne fait que sortir de terre, que dedans l'arbre tout parfaict. Ce qui n'est veritablement: ains au contraire c'est fort peu de chose, en toutes sortes, de ce qui est de force & de vigueur en tout tendron, soit d'animal ou vegetal: tellement que ce qu'on void y en auoir admirablement, en la plus part des animaux & vegetaux, alors qu'ils sont venus en leur iuste grãdeur, où pour le moins qu'ils en approchent. C'est que le fonds mesme de ce qu'ils en ont, chacun, s'est accreu en luy auec son corps. Cõme par exẽple, le fonds de tout ce que le raisin meur a de vertu, est quelque chose de plus grand en toutes sortes, que le fonds de toute la vertu qui est, ou qui estoit dans le bourgeon. Et le fonds de tout ce qui est de vigueur en l'adolescent est quelque chose de plus grand, en toutes sortes, que le fonds de tout ce qu'en a le petit enfant qui ne vient que de naistre.

Donc la dessus, si on demãde, d'où leur vient cét accroissement du fonds, mesme de leur vigueur? Ie respon qu'il leur

vient des astres. D'on viennent aussi les vertus & proprietez intrinseques, & plus occultes de chascune des choses qui sont icy bas: cõme recognoist Mesué au premier de tous ses Canons, qui faict le commencement & fondement de toutes ses œuures, & non de leurs tẽperamens en matiere de leur chaleur, & froideur, & humidité, & siccité: ainsi que pretend Galien. Car cy dessus ie suis bien loin, pourtant de l'opinion de ceux qui veullent attribuer à leurs influences, & à leurs diuers mouuemẽs & aspects, les reuolutiõs des Estats, & des Religions, & fortunes des Roys & Princes, & Heros, & de chacun particulier, & les diuers euenemens de toutes especes d'affaires: ny mesme encore seulement les diuersitez des annees, touchant leurs fertilitez ou sterilitez, & mesme leur salubrité encore, ou insalubrité. Ains i'attribue toutes ces choses à la disposition & arbitre du souuerain: Croiant fermement qu'il se mesle du gouuernement de ce monde, & parmy toutes les affaires d'iceluy, de quelque nature qu'elles soient. Et par conse-

quent, que le ſuccez de tout ce qui eſt ſuiect à variation, vient de ſon arbitre. Mais auſſi de dire pourtant que les eſtoiles, qui ſont des creatures ſi excellentes, & du nombre des permanentes (s'entend iuſques au dernier iour) auſſi bien que les elemens, & non du rang des tranſitoires: & ſont meſme encore chacune d'vne merueilleuſe grandeur: & de plus ſont en perpetuel mouuement ſoient ſans action & inutiles, ie dy que cela ne ſe peut.

Ains qu'il y a toute apparance que, premierement, les eſtoiles du firmamēt, qui ſont toute la multitude des fixes, & qui n'ont aucun mouuemēt ſpontanee, ains ſont emportees toutes par le premier mobile de l'Orient en l'Occident, conferent les proprietez ocultes & ſubſtancielles à chacune des choſes qui n'aïſſent & croiſſent icy bas. Et conſequemment le Soleil, la Lune & les autres Planettes, qui ont chacune vn mouuemēt particulier, outre celuy par lequel elles obeïſsēt auſſi audit premier mobile, leur cōferent les facultez vegetatiue & animales: par l'analogie dudit

mouuement ſpontanee leur, par l'obliguité duquel elles vont trauerſant ledict premier mobile, & diuerſifiant les quatre ſaiſons de l'annee: Et par meſme moyen ne luiſent ſur chacun endroict de la terre, ſinõ d'vn mouuemẽt qui eſt composé de leuer & de coucher, & non d'vn tournoiant ny deſſus luy ny à l'entour en maniere d'vne ceinture ou bien auſſi d'vne couronne.

Car tout ainſi comme, ſelon que les anciens ont recogneu, le Soleil à la plus grande, ou quoy que ſoit, la meilleure part en la generation de l'homme: en en ce qu'ils ont dict que, *Sol & homo hominem generant*. Ce qui ſe doit entendre, tant de luy, que de toutes les autres planettes: autant en eſt il de la generation de toutes les autres choſes tranſitoires. Et conſequemment auſſi de leur accroiſſement de chacune. Et ainſi di-je toute cette vertu de vegeter & croiſtre, tant en quantite, qu'en efficace, qui eſt ſi heureuſe & ſi ample en tout tẽdron ſoit d'animal ou vegetal, ne giſt nullement en luy meſme: ains au ciel & és influences des aſtres, qui ſont corps ce-

leſtes, ne conſiſtans tous d'autre choſe que de pure vertu, & de pure efficace, communicable à toute choſe qui en eſt ſuſceptible, ſans nulle diminution de ſoy. Non plus que la chaleur & la lumiere du Soleil, ne ſe diminuent par en remplir toute la face de la terre & de l'air qui eſt entre deux. Pourquoy auſſi en l'Eſcriture ſaincte ils ſont appellez de ce nom de vertus, abſolument, en cet endroit ou il eſt dit que les vertus du ciel s'esbranleront du iour de la venu du Seigneur.

Donc à cette occaſion que les mouuemẽs deſdites planetes ſont tels, que chacune d'icelles, depuis ſon leuer ſur chacun oraiſon, va touſiours montant iuſques au midy d'iceluy, & ſi toſt qu'elle l'a attainct commence à en redeualler, & en vient iuſqu'à ſe cacher, en fin, & à luy diſparoir tant qu'elle ait accomply le tour de l'autre partie du monde: Auſſi ne peuuent elles pas influer, à chacune des choſes qui naiſſent icy bas, ſinon vne capacité de croiſtre iuſqu'a certain terme, pour puis aller en declinãt nõ vn eſtre de permanance. Et c'eſt pourquoy

leurs influences, auſſi, n'ont ladicte efficace, que dict eſt, qu'enuers les tendrõs ſeulement, d'accroiſtre le fonds de leur vigeur: ains ceſſent de faire ce tour à chacun dés qu'il eſt venu à ſa iuſte maturité: Et dés lors ne font plus que luy eſtre en aide a ſe maintenir. voire ce ſeulement encore, en vn eſtat qu'il va touſiours en ſe deſcheant peu à peu. D'autant que telle eſt la nature de toutes vertus qu'elles ne peuuent pas agir que ſelon les capacitez des obiects.

Et ſuppoſé toutes ces choſes, neantmoins, ie ne confeſſe que tous animaux & vegetaux, ont en eux vne portion du total de cette faculté, par laquelle ils vont s'accroiſſant iuſques à leur maturité, puis ſe maintiennent en leur eſtre, en ſe refaiſant chacun iour par les nourritures qu'ils prennent. Mais ie dy quant à moy que telle vertu eſt debile en l'enfant: Et que le fonds meſme d'icelle s'accroiſt, & en a tout beſoin; & ce, non tant par la vertu du cõmencement qu'il en à, & qui reſide dedans luy, que par la vertu que dit eſt que luy en influent les aſtres. Mais quant à ce que l'ani-

mal a de ladicte faculté vegetatiue; il ne gist point en l'humidité que dict est, par eux nommee radicale, ny icelle humidité n'est point ainsi qu'ils pretendent, la principale de toutes les substances du corps animé, ny le retinacle de la vie, ou de la chaleur naturelle. Entāt que, pour vn, par leur propre tesmoignage & doctrine, c'est au sang de l'animal que gist la faculté vegetatiue, & en l'intestin par lequel il se forme, qui qui est le foye: selon que Galien le pose, luy mesme au neufiesme liure de la methode de guerir. Et consequemment ledit sang & celuy des arteres sont le retinacle de la vie, ou de la chaleur naturelle, selon que tous en sont d'accord, & mesme l'Escriture saincte. Qui me fait dire, pour moy, que ledit sang & les autres trois humeurs qui se trouuent auec, & se font tant par l'estomach, que par le foye, & par la rate sont les quatre humeurs radicales, & qu'il n'y en à aucune autre, en tout le corps de l'animal, à qui appartienne ce nom: Suiuant ce que lesdits aucteurs, en tous les lieux ou ils en parlent, en vont eux mesmes

iusques

iuſques là, de dire que le corps humain conſiſte tout d'icelles quatre, & qu'il en eſt tout composé.

Laquelle façon d'en parler, ie ne puis pourtant approuuer entierement : ains ayme mieux dire qu'il en eſt tout nourri, & aſſaiſonné: c'eſt à ſçauoir nourri de deux d'icelles, & aſſaiſonné des deux autres. Entant que c'eſt choſe notoire, qu'il n'y en a que deux qui ſoient nutritiues, c'eſt aſſauoir le ſang pour l'vne, & pour l'autre la pituite. Et les deux autres ſont pluſtoſt deſtructiues que nutritiues, la bile & la melancholie: comme apert ſeulement de ce qu'elles ſont toutes deux mordaces ou corroſiues. Car cela eſt vne qualité du tout oppoſee à la nutritiue. Et au ſurplus il ſemble qu'elles ſoient principalement donnees à l'homme, afin qu'elles luy ſoyent en ayde à ſe morigerer. Car le ſang eſtant de nature glutineuſe, & de ſaueur douce, le rend ioyeux, prompt à aymer, & a bien eſperer de toutes choſes obiectes a ſes ſens. Donc afin que cela ſe face auec raiſon & diſcretion, il eſt aſſaiſonné de bile: laquelle humeur le rend capable

de haïr & de deteſter ce que la raiſon, qui balance toutes choſes dans ſon eerueau, luy demonſtre eſtre haïſſables. Item d'humeur melancholic, qui le rēd capable de craindre, & d'apprehender tout ce que la raiſon auſſi lui demonſtre eſtre à craindre & apprehender. Et ainſi tant pour ceſte cauſe, que pour aider à l'expulſion des excremens, quant a la bile, & quant à la melancholie, afin d'aider à exciter l'appetit, elles ſont au ſang comme vne ſauce, ſeulement, pour l'aſſaiſonner, non pour ſeruir au corps humain de nourriture. Tellement, que par cōſequēt, auſſi ne peut-on dire qu'il en ſoit proprement compoſé, ains ſeulement de ſang & d'eau, ou de ſang & de pituité.

Et non plus ne peut-on pretendre, auſſi, que leſdites humeurs ſoyent ſubſtances ſimples, & telles que chaſcune d'elles conſiſte d'vn ſeul element. Entant que ſi cela eſtoit, la bile ſeroit donc la plus loüable de toutes les quatre, qui ſelon leur ſuppoſition conſiſte de celuy du feu: mais il eſt notoire, que c'eſt le ſang qui eſt la plus loüable. Et au de-

meurant qu'il consiste de tous lesdits quatre elemens. Et le mesme est à presumer touchant la bile aussi, & la melancholie. Et quant est de la Pituite, il n'y a doubte, qu'au moins, elle n'ait quelque chose de terrestre, & d'aërien. Combien que c'est chose notoire, que leurs temperamens excedent de l'vne en chaleur, & de l'autre en froideur, & celui de l'autre en siccité, & de l'autre en humidité: & par ce moyen correspondent aux quatre saisons de l'annee.

Or s'en faut-il beaucoup, qu'en elles gise pourtant le fonds de toutes les forces & les facultez de l'animal, & specialement de l'homme, autrement ceste *Entelechie* tant cerchee depuis le temps des anciens Grecs iusqu'a present, en toutes les escholes de Philosophie: Car c'est chose estrange qu'aucun de tant d'autheurs qui ont escrit de la nature n'est encore sceu paruenir iusqu'à ce poinct d'intelligence: combien que par fois Galien se soit eslancé iusques à y donner de grandes attaintes: mais il ne les a pas peu suiure, ny consequemmēt

elles n'ont eſté releuees d'aucun, ni tirees a conſequence. Et quant à Hippocrate, c'eſt vne honte combien il en a eſté loin, & combien il s'y eſt trompé. Car ledit fonds de toutes les forces & facultez de l'homme conſiſte en l'excellence de la quatrieſme digeſtion, & aux eſprits qui en reüſſiſſent. Et au reſte la cognoiſſance d'iceluy eſt la perfectiõ de l'intelligence de toute l'œconomie naturelle, par laquelle ſont transmuez, & diuerſemẽt graduez les alimens que chaſcun prend iournellement, par l'œuure de ſes inteſtins. Or s'enſuit tout ce qu'en a ſceu ou imaginé Hippocrate, ſelon qu'il eſt repreſenté au quatrieſme *De Morbis*, qui eſt vn de ſes plus beaux liures, ou, à tout le moins, vn de ceux qu'il à le mieux elabourez.

Du ventre auſſi toſt qu'il eſt plein, dit il, apres que l'homme à prins ſa refection, le cœur en attire tout ce qu'il y a de ſanguin és viures deſquels il ſe viẽt de repaiſtre, & en fait du ſang, lequel il diſtribue par tout le corps. Et ceſte petite veſcie appellee Kiſtifellis, en laquelle eſt logé le fiel en faict autant de

son costé, & en attire à soy tout ce qui est d'amer és mesmes viures, & en fait du fiel, lequel elle distribue semblablement par tout le corps, selon qu'il luy en est besoin. Et le cerueau en fait autāt de son costé, & attire des mesmes viures à soy tout ce qui y est de pituiteux, & en fait de la pituite. Et la rate finalement en attire à soy tout ce qui s'y trouue de nature aquee & en faict de l'eau, &c. Et confirme ce dire sien, tant par raisons, que par exemples qui de vray ont l'apparance, & de la force grandement, mais de verité du tout point.

Tellement qu'aussi Galien ne la pas suiuy en cela: ains en à beaucoup mieux parlé. Car en sōme, en asséblant ce qu'il en assigne au troisiesme de ses liures *Des facultez naturelles*, ou il en traicte par exprés. Et consequemment en celuy *De l'vsage du battement des arteres*, Il recognoist qu'en la nourriture de l'homme, il eschet quatre digestions, graduees l'vne sur l'autre, par lesquelles les alimens que chascun prend iournellement sont diuersement trasmuez: Desquelles la premiere est celle laquelle se

faict dans le ventre, & les boiaux, & qui commence dés la bouche, par le mascher. Par laquelle est ce que chacun mange alteré, & transmué en vne nouuelle substãce, qui est appellee le Chyle, & qui est beaucoup plus exquise que n'estoit ce qu'il a mangé, si ce ne sont des viures plus exquis qu'il ne luy est besoin. Car en cas ledict estomach s'en descharge, en les rẽuoyant indigets par quelque moyen que ce soit.

Et la seconde en est vne autre, laquelle se fait dans le foye, ou ledit chyle est attiré, de dedans ledit estomach & les boyaux, par ledit foye, puis y est transmué en sang, qui est vne substance plus exquise beaucoup derechef, que n'est ledit chyle. Et au reste, que de ce sang vne partie est employee à la nourriture de tout le corps, & pour cet effect est portee iusqu'aux moindres extremitez de tout iceluy, par les veines.

Et l'autre partie est portee au cœur, ou elle est digeree & transmuee derechef en vne nouuelle substance : & qui est beaucoup plus exquise, derechef, que n'est ledit sang: combien qu'elle soit en-

core vne espece de sang elle mesme, mais iceluy sang si exquis qu'il a mouuement, & qu'il se meut incessamment par luymesme. Et cetuy-cy est nommé le sang arteriel. Vne partie duquel est enuoyee par tout le corps semblablement, par le moyen des arteres, pour luy donner la faculté vitale, & tous les mouuemens qui en dependent, qui sont tous les inuolontaires.

Et l'autre est portee au cerueau par les arteres Charotides, & la digeres de rechef, dans icelles, par le cerueau, & rendu esprits sensitifs, & motifs & rationaux, & tels que par eux est donné à tout le corps le sentiment, & le mouuement volontaire. Et que pour l'effect de pouuoir faire ladite digestion exactement, lesdits arteres Charotides sont entortillez, de façon qu'ils constituent comme vn rets admirable, à fin que ledict sang arteriel, demeurant long tẽps en iceux, s'eslabore parfaictement, tout ainsi comme la semence fait dans les tortillis des vases spermatiques, & le Chyle en ceux des boyaux. Et par ce moyen iceluy sang arteriel puisse estre

en assiduelle nourriture ausdits esprits animaux, qui en ont besoin à cause qu'ils sont consumez par les mouuemens volontaires, & sur tout par les violents, laquelle doctrine, il resume en abbregé au neufuiesme *De la methode de guerir*, Ou il represente que tout animal se gouuerne par trois diuerses facultez, autremẽt trois diuerses ames. Desquelles la premiere, qui est appellee Naturelle & Appetiue, nous est commune auec les vegetaux, & gist au foye, & dans le sang qui y est faict, & s'en va nourrir tout le corps, par tout lequel est portee, auec ledict sang, par les veines. Et la seconde, par laquelle nous ne viuons pas seulement comme vegetaux : mais comme animaux, est appellee Ame, & reside au cœur, qui est la source de nostre chaleur naturelle, & depuis ledit cœur s'espand par tout le corps, par les arteres, & est dicte la faculté vitale par les Philosophes, ou bien aussi l'Ame irascible. La troisiesme est l'Ame rationatiue, laquelle a son siege au cerueau, & preside aux actions volontaires, & par les organes des nerfs, comme par des canaux, donne à

ne a tout le corps le sentimēt, & le mouuement.

Or tout cela est tresbien dict, & est la mesme verité: mais le mal est qu'en autres lieux il en parle tout autrement. Comme pour l'vn, au liure *De inequali temperie*, il faict si peu de cas desdits esprits sensitifs, qu'il les dict estre la substance de tout le corps, la plus aisee a alterer. Et en apres en celui *De Vsu respirationis*: Il soustient que lesdits esprits ne se nourrissent que de l'air qui se reçoit par les narines, & non du sang arteriel, qui est enuoyé du cerueau par les arteres charotides: alleguant pour preuue de ceste opinion que si on lie, tant serré qu'on voudra, lesdits arteres Charotides à vn animal au droit du col, il n'en est en rien offensé, ni pour le regard de la respiration, ni du sentiment, ni du mouuemēt tout vn iour entier. Ce que ie soustien quant à moy estre aussi bien argumenté, comme qui voudroit dire, que le feu ne vit aussi que d'air, & non point du bois qu'on y met pour l'entretenir: d'autant que comme ainsi soit que si tost que vous lui soustrayez l'air il s'e-

ſteint entierement: cela ne fait-il pas ſi toſt que vous ceſſez d'y mettre du bois, ains dure encore quelque temps, & tant que le bois, qui y eſt, ſoit du tout conuerty en cendre. Donc cette cõtradiction qui ſe trouue en ſes liures, touchant les eſprits ſenſitifs, eſt occaſion qu'es Eſcholes en ceſte ſcience, on fait fort peu d'eſtat d'iceux: & n'a-on du tout nul eſgard à ceſte façon ſi magnifique en laquelle il en parle és lieux ſuſalleguez. Ioint que par effect auſſi en l'vn d'iceux, c'eſt à ſcauoir au neufieſme de la *Methode de guerir*, ce qu'il y en dit eſt coulé trop ſuccinctement, & dit a propos d'autre choſe, à laquelle ſeule regardent tous ceux qui manient ſes liures. Et c'eſt encore pis de la façon, en laquelle il le couche & l'entrelaſſe aux autres lieux: entant qu'au principal d'iceux, c'eſt à ſçauoir au troiſieſme des *Facultez naturelles*, il ne pourſuit les quatre digeſtions ſuſdites ſinon iuſqu'à la troiſieſme, & finiſt ſon propos par elle. Outre que ce qu'il y en dit, ce n'eſt point d'vn fil continu, ains d'vne façon bricolee, & d'vn ſtile trainant à terre, & ne

tendant à enſeigner que les particularitez de l'anatomie, & non point a repreſenter ce qui eſt de cette generalité. Tellement qu'en ſomme il n'enfonce nullement la doctrine de la quatrieſme digeſtion, ni ſon importance, en laquelle giſt ce ſecret.

Donc ie dy moy pour ſuppleer à tel defaut, premierement, qu'il eſt beſoin peſer ce poinct. Qu'en chacune deſdites quatre digeſtions, eſt faict tranſmutation en mieux de ce qui y eſt digeré, & non point d'eſgal en eſgal ſeulemẽt: qui ſeroit autant comme rien faire, ſuiuant ce ſarcaſme du Poëte *Diruit ædificat mutat quadrata rotondis*. Tellement que, cõme dit eſt, le Chyle eſt vne choſe plus exquiſe que ne ſont les viures deſquels il a eſté extraict. Et le ſang vne autre beaucoup plus exquiſe que n'eſt le Chyle. Et puis le ſang arteriel vne autre qui l'eſt derechef beaucoup plus que le ſimple ſang. Et finalement les eſprits ſenſitifs & rationaux, qui ſont auſſi communément dits animaux, vne autre qui l'eſt plus encore que n'eſt le ſang arteriel.

Et pour le ſecond il vient à conſide-

rer,auſſi, qu'ils ſont la plus puiſſante, & la plus pretieuſe de toutes les ſubſtances du corps. Et pource, que la quatrieſme digeſtion, par laquelle ils ſont engendrez eſt la plus exquiſe auſſi de toutes les quatre principales, qui conſtituent l'œconomie naturelle. Et qu'au reſte, combien qu'ils ſoyent l'œuure du cerueau, & du rets admirable tiſſu des veines ou arteres dits Charotides, ils ſont neantmoins quelque choſe de plus exquis encore que ledit cerueau, & que leſdites veines meſmes. Tant à cauſe qu'ils ſont auſſi l'œuure du ciel, & des aſtres, qui aident à la digeſtion que faict chacun des inteſtins, & a cette-cy par ſpecial, que d'autant qu'ils ſont animez & suruiuifiez encore, d'vn autre eſprit lequel n'eſt point ainſi comme eux, fait matiere elementaire & tranſitoire, qui eſt celui par lequel ioint auec eux vn chacun des hommes entre en cognoiſſance des choſes eternelles, ſi bon lui ſemble: c'eſt aſſauoir de toutes ſortes de ſciences. Et cét eſprit icy eſt vne ſubſtance plus exquiſe encore, que leſdits animaux, & plus puiſſante de beau-

coup, en toutes les especes de functiõs mesme d'iceux esprits animaux : de maniere que s'il est fort, & prend racine dans le cœur : c'est à dire si l'homme se gouuerne selon icelui, il fortifie le cerueau mesme, qui est desia le plus puissant de tous les intestins, & le rend plus exquis encore, qu'il ne l'est desia de nature. Et si d'auenture il y a en lui de la cacochymie, il est puissant de la guerir, & autant, voire encore plus, en fait-il à iceux esprits animaux : c'est assauoir qu'il les renforce, admirablement, en quicõque lui donne lieu. D'où vient l'infinité de force qui se veoid és gens d'entreprinse, & de courage, & de coruees. Mais cy dessus vient à noter, qu'estant du tout spirituel, il ne peut subsister luimesme dans le corps, que par le moyen desdits esprits faits de matiere, qui sont son foment, tout ainsi que tout le corps est le leur d'eux.

Donc maintenant pour deschiffrer & descrire par le menu toutes leurs facultez, & toute leur puissance, & leur efficace. Premierement, comme ainsi soit que Galien & tous ses sectateurs, là où ils se

ſouuiennent d'en parler : ce qui leur aduient rarement, ne leur attribuent que les ſeulles facultez par eux dictes animales : c'eſt à ſçauoir l'imaginatiue, la ratiocinatiue, & la memoratiue, & la s'enſitiue, & la motiue. Et croyent qu'ils ayent du tout perdu la vegetatiue, & la nutritiue, & meſme la medicatrice: pour auoir icelles eſté toutes entierement changees eſdites autres animales. Ie dy moy que combien que les vegetatiue & nutritiue, qui giſoient au ſang, ſoient muees eſdictes animales en iceux eſprits ſenſitifs : Leſquelles animales ſont beaucoup plus exquiſes qu'icelles vegetatiue & nutritiue : tellement que par conſequent le total deſdictes premieres y ait eſté plus qu'abſorbé : Si eſt ce qu'auſſi eſtant donc leſdictes animales faictes deſdictes vegetatiue & nutritiue & medicatrice, elles ne laiſſent de ſeruir neãtmoins aux meſmes effects de vegeter, & de nourrir, & de reſtaurer la ſanté: tellement que par cette ſorte d'eſprits animaux eſt parfaict tout ce que l'animal a d'autres forces & vertus naturelles. Et ainſi que, pour vn beſoin, leſdits

esprits se retrogradent à seruir de nourriture, ce & aux grands ieusnes mesmement lesquels on est contrainct subir parmy des entreprinses de longue haleine, & tres-difficiles. Combien que cela ne se peut sinon auec fort grande peine, & douleur : telle que seroit à vn Docteur de faire office d'escholier, & à vn aduocat de clerc, a vn Iuge de procureur. Mais i'ay de tres-forts argumens pour prouuer que cela font ils, pourtãt, au x besoins que dit est, lesquels argumens sont fondez des sur obseruations notables, que ie reserue à dire ailleurs.

Tellement que beaucoup mieux, & sans effort, seruent ils à la vertu medicatrice, parce que c'est vne vertu plus noble beaucoup, que n'est la nutritiue. Et mesme, comme ainsi soit que le principal de la partie d'Icelle, qui appartient à regenerer, & resoudre les solutions de continuité, consiste au sang. Et de celle qui appartient à mundifier, & a vaincre, ou a expulser les venins, consiste au sang arteriel : C'est ausdicts esprits animaux mesme, que gist le total de la troisiesme,

qui est la corroboratiue. Comme on peut colliger de ce qu'entre les insensez, esquels ces animaux icy sont soulleuez, outre raison, par fortes imaginations, il s'en void plusieurs qui endurent le froid de l'hiuer iusques à se coucher tous nuds en la neige: Et au semblable se nourrissent d'ordures, & de mauuais viures le possible, & pour tout cela n'en deuiennent ni rheumatiques, ni ladres, ni cadauerez.

Et au reste Galien mesme & Hippocrate tiennent pour chose indubitable, qu'en toute fiebure la nature est en perpetuel effort de digerer & expulser humeur peccante: & qu'elle est la vraye medicatrice des maladies. Or si cela est veritable, par ce mot de nature, il est necessaire d'entendre le fonds mesme de tout ce que l'hôme a de facultez & forces lequel consiste esdits esprits, & en ce qu'il s'en creée mesme en chacune par sur abondance.

Car cy dessus vient à noter encore: que tout ainsi comme és negoces de ceste vie, les labeurs les plus delicats, & de la plus grande importance se font en beau-

en beaucoup moins de temps, & auec beaucoup moins de peine, parceux lesquels en sont capables, que les manuels & grossiers: ainsi faict le foye beaucoup plus diligẽment, & auec moins de peine sa digestiõ du Chyle en sang, que l'estomach & lesboiaux ne peuuẽt pas faire la leur en Chyle, de ce que chacun mange & prend pour sa nourriture: Et le cœur la siẽne de mesme, du sang venal simple en esprits vitaux, dicts sang artiriel, que ne fait le foye la sienne, du Chyle en simple sang venal. Et consequẽment le cerueau ceste quatriesme icy siẽne, d'esprits vitaux en sensitifs, que le cœur la siẽne du sang venal esdits esprits vitaux.

Voire il est à sçauoir encore, qu'il se debite peu de sang pour la nourriture des membres. Entant que c'est chose certaine qu'il s'en vse peu en chacun, par chacun iour, sauf en ceux qui trauaillent par dessus leurs forces, & presque point en ceux qui viuent à repos. Et cependãt vn chacun boit & mange, & faict beaucoup de sang iournellement, au moins pour le regard de ceux qui ont dequoy se bien traicter, & qui en vsent: tellemẽt

que la plus grand part d'iceluy s'en va en esprits sensitifs. Et par ce moyen di je vn chacun y surabonde, moyennant qu'il se nourrisse deüement, & ne trauaille que de sorte.

Donc c'est ceste surabondance d'iceux, c'est à dire autrement, ce qu'il s'en faict tant en chacun, & si aisément: eux estans vne chose si pretieuse, & pleine de tant d'efficaces, ou gist le fonds de tout ce que l'homme a de forces. Et ce qui le rend tellement capable de toutes couruees, & de ce labeur infini & inexpuisable que les latins nommoient *laborem improbum*; pour lequel, dit Iob, eb est nay l'homme, comme l'oiseau pour le voler, que non seulement il n'en est ni tué ni debilité, comme il sembleroit qu'il d'eust estre: mais au cõtraire en est rendu beaucoup plus vigoureux & fort.

Et de mesme, qu'il est capable aussi de ieusner grandement, & de ce qu'il ne laisse de faire vn sang tresbon & loüable, & vne belle & saine chair, combien qu'il se nourrisse de viures tres-chetifs & immondes: ainsi que sont contraints

de faire la plus grande part des paiſans, & infinis honneſtes hommes & femmes dont le monde eſt plein ; & qui font la meilleure mine qu'ils peuuent, leur vie eſtant toute de couruees, & tout enſemble de diſette, & toutes ſortes de ſouffrances.

Car au reſte, ce qui faict que l'homme en eſt capable de plus ſans comparaiſon que la beſte, eſt que ceſt autre eſprit ſuperceleſte & immateriel, autrement dit l'entẽdemẽt, duquel en outre il eſt doué, ſelon que i'ay dit cy deſſus, eſt vne ſubſtance encore plus exquiſe, & plus puiſſante ſans cõpariſon, que leſdits eſprits ſenſitifs meſme, qui ſont faits de matiere: & ce en toutes les eſpeces de functions meſme dont eux dits eſprits ſenſitifs ſont capables, & par conſequent eſt nutritiue, & medicatrice totalement à l'infini, & quant & quant corroboratiue des nerfs. Voire ie dy encore meſme, ſoit icelny entendement bon & ſincere, ou faux & malin: pourueu qu'il trouue de l'obiect de reluire, & quelque ſuccez en ſes labeurs. Car autrement, c'eſt bien ſans doubte que tant s'en faut

qu'il fortifie, que tout au contraire il eſpuiſe infiniment le corps, & le debilite, s'il eſt contrainct de demeurer inutile, faute d'obiect.

Donc ce ſont eux meſmes, & leur ſurabondance encore, di-je, qui conſtituent ce reſſort, par la vertu duquel chacun naturellement ſe deſlaſſe, & reuient en ſa plaine force, quelque coruee qu'il ait fait, voire en vne plus grande encore, par ſe repoſer ſeulement, & dormir & manger, & prendre vn refection mediocre.

Et qu'ayant au ſemblable eſté attenué par quelconque ſorte de maladie, ſimple humorale, il ſe remet incontinent qu'il en à eſté deliuré, par eſtre purgé ſeulement.

Et eux meſme encore qui rendent vn chacun hõme tel, que nõ ſeulemẽt il ne ſe reſſent point des viciſſitudes de l'air. Et que l'extremité meſme du chand ni du froid ne le bleſſent aucunement, s'il n'en endure du tout trop: mais tout au contraire ils luy font du bien, & apportent de l'aiſe, & de la viuacité à ſes membres.

Et au reste, combien qu'ils soient faits de matiere, si sont ils immateriels: De sorte qu'au plus il y en à en chacun, & plus est sa chair delicate, & compacte ce neantmoins. Car ce sont eux qui font ce traict de la restreindre & mollifier tout ensemble. Et autant en font ils aux nerfs: à sçauoir qu'ils les rendent souples, & ployables en tous les sens, & roides & forts tout ensemble, plus mesme que ne sont les os sans comparaison.

Or ce sont ces mesmes esprits desquels se faict le principal de la semence, comme est aucteur Tertullien en son liure *De anima*. Et par lesquels elle se faict dedans les vases spermatiques, & non point seulement du sang: ainsi comme veut Galien. Et c'est la raison pourquoy d'vn boiteux n'est point engendré vn boiteux, vn aueugle d'vn autre aueugle: mais si estcõmunement d'vn insensé vn autre insensé. D'autãt que la semence est faicte de cesdits esprits icy, di-je, & n'est point vne substãce extraicte de chacun des mẽbres. Et pourquoy aussi il se fait de la semence, en quãtité, & subitemẽt,

en vn hõme qui est passioné d'vne femme : & au contraire il ne s'en faict que fort peu, voire du tout point, non plus qu'ez chastrez, en vn qui diuertist tous cesdits esprits, & son affection par consequent, à des choses tres difficiles, & serieuses, & de forte speculation.

Dequoy cesdits esprits icy sont estrãgement alienes : à cause qu'estans faicts de ce sang, auquel gist la faculté irascible & concupiscible, ils sont naturellement vains & immundes, & insolens: c'est à dire iniustes, & pleins d'arrogance, & de violence. A quoy ayant esgard Moyse, & toute sa saincte Escriture les appellent sang, eu esgard à leur origine. Et appellent consequemmẽt tous ceux la hommes animaux, qui reiectent l'erudition, & qui se gouuernent selon la sapience qui resulte de leur ratiocination. Mais telle consideration appartiẽt proprement à la Theologie ; & non pas à la Medecine. Pourquoy ie me contenteray de n'en dire que ce seul mot, par lequel on peut recognoistre que tout ce que i'en ay desduict, est entierement conforme à ce qui en est men-

tionné en ladicte Escriture saincte.

Sauf que i'adiousteray seulement, que, tant de cela, que de ce que ladicte surabondance est vn si grand thresor de forces à tous ceux qui sont à leur aise, & ont dequoy se bien traicter, & qui en vsent, depend la raison pour laquelle en ladicte Escriture saincte, il est conseillé de ieusner à tels, & de faire abstinence aux occasions. Et pourquoy cela leur est bon, non seulement pour leur esprir: mais encore aussi pour leur corps. Attendu que de verité ladicte surabõdance est vne affluence, & vn excez, & superfluité de forces, accomparable, iustement, à la superfluité des richesses, & de la puissance, & des delices d'vn Monarque. Tellement que tout ainsi que, certainement, la dignité royale est vne cõdition onereuse, quoy qu'elle soit tres-heureuse, & tres-desirable. Autant en est ce de ladicte surabondance d'esprits, que, certainemẽt, elle est aussi en charge à l'hõme qui n'a qu'vn labeur ordinaire à remplir, & se traicte competamment: mais autrement, c'est pourtant vn ignorance aussi, d'estimer, comme la plus

part de ce temps font, que le fonds des forces de l'homme soit vne chose inexpuisable. Et que mesmemenr ceux qui ne trauaillent sinon à l'estude, & aux labeurs qui la concernent, pourroient quasi viure de rien. Car, certainement, icy à lieu le prouerbe, tout du long, que de rien ne se peut rien faire, par les hõmes; ni consequemment de trop peu choses tres-grandes: tels que sont tous rous les vrays labeurs, tant de l'esprit comme du corps. Et suiuant ce, toute la saincte Escriture, en loüant le ieusne d'vn costé, & le conseillant à ceux qui sont pleins de moyens d'vn autre leur prescrit encore dauantage le soin des pauures, & celuy de les garantir de la faim specialement. Car en somme c'est chose seure, que la ou de verité, la plus part des maladies qui arriuent coustumierement aux riches, ne procedent qne d'abondance de toute sorte: C'est assauoir d'abondance de force mesme, & de toutes sortes d'humeurs autant bonnes comme mauuaises: Tout à rebours celles ausquelles sont subiects tous ceux qui n'aians dequoy manger demy leur saoul,

saoul, n'i que de chetiues viandes, sont contraints, ce neantmoins, de remplir les plus cruels labeurs, & de soustenir de grands soings, leur viennent pour la plus grand part d'inanition. Et pour vne autre aussi, à la verité, de deprauation d'humeurs: mais qui ne peuuent estre ni chassees, ni preparees, seulemeut, ainsi pu'il conuient, qu'on n'ait donné premieremẽt de la nourriture à leurs corps: tout ainsi qu'il en faut dõner à vn oiseau de proie, auant que le purger: ou bien autrement on le tuë.

Et n'importe ce qu'Hippocrate dit en l'vn de ses Aphorismes, qu'au plus vous nourrissiez vn corps impur, & plus vous le blessez. Car sur ce vient à sçauoir que ledict Aphotisme requiert cette exception, de ceux qui sont du tout par trop en arriere de nourriture, & de vigueur. Et mesme encore vne autre: cõme sont d'accord tous ceux qui escriuent de la Peste, & de la Lepre, & des Cancers, & autres telles maladies desquelles le fõds est venin, Qui est qu'autãt en estre d'elles. Et que pour les guerir, il faut nourrir abondamment les corps de ceux qui en

sont preuenus. Tellement que c'est icy vn dés notablespoincts,ausquels le vulgaire dés Medecins de ce temps sont grandement surprins : C'est à sçauoir en ce que,se fondans sur ledict Aphorisme, & sur quelques passages de Galien, esquels il soustient n'estre pas possible que l'homme meure par faute d'aliment. Et n'ayans encore iamais entendu, la science de medecine iusques à s'estre aduisez de ces exceptions:Tout le plus beau qu'ils sçachent faire en toute maladie qu'ils trouuent tant soit peu opiniastre, est d'y ordõner des dietes absumptiues, & Carthartiques. Cõme ainsi soit qu'il y en ayt,du moins en ce Royaume icy,sãs comparaison plus que d'autres, à present,des mieux vestus mesme, & mieux parez, qui ont cent fois plus de besoin de nourriture, si quand ils tombent malades, que d'estre purgez ni saignez : Et specialement eucoreveu cette nouueauté de mal, laquelle ie soustient y estre.

Chap. 4. auquel est traité de la practique qui se faict selon Galien.

OR est il à sçauoir, Madame, que si la doctrine de leurs Escholes à manqué iusques à present de la cognoissance de cegrand point que ie vien d'establir, & de tous ceux qui en dependent. Ie ne penseray point faire de desplaisir aux hõnestes, & habiles hommes d'entre ceux de cette profession, de vous exposer & faire sçauoir, à ce besoin ce dont eux mesmes vous aduertiroient, s'ils osoient, & dont ils souspirent tous les iours: qu'elle est encore bien plus manque, voire qui pis est erronée, tout à faict, & pleine de dol, pour le regard de toute la partie de cette science laquelle est touchant les remedes. Selon qu'on void, iournellement aussi, que les plus chetifs, mesme, de ceux qu'on appelle Empyriques les brauent en cette partie. Et arriuent souuẽt à faire des cures, par la vertu seulle de ce peu que chacun deux ont de remedes particuliers, qui semblẽt des iustes miracles,

au pris de toutes celles de ceux là d'être eux leſquels n'oſent s'eſmanciper à faire plus que Galien ne leur en à peu enſeigner. Car au reſte il eſt neceſſaire, pour l'eſclairciſſement du faict duquel eſt queſtiõ en cet ouure, que ie liquide auſſi ce point. Dautãt que d'iceluy depend vne des principales cauſes pourquoy tels ſont ſi refractaires à leur deuoir de prendre gatde à ce qui eſt d'iceluy fait. C'eſt à ſçauoir de ce qu'ils veoiẽt, bien, que s'il eſt ainſi que toutes les maladies de ce temps conſiſtent en quelque venin, qui s'eſt eſleué de nouueau: elles leur ſont donc incurables, par tout ce qu'ils ont de ſcience. Tellement que ſi elles viennẽt à eſtre vne fois recogneües pour telles que cela, à Dieu tout le reſte de leur credit.

Donc pour monſtrer cõbien eſt grand leurdict manquement, & erreur, & dol en matiere de cette partie, ſpecialle-ment, de la practique ou des remedes: Ie dy moy que, premieremẽt, il eſt tout clair que deux choſes ſont neceſſaires, & preallables auant que ſeullement ils y peuſſent entendre aucune choſe, &

conſequemment eſtre vtiles au monde en matiere de toutes les maladies d'importance. Deſquelles la premiere eſt qu'ils s'addonnaſſent à la recherche, non ſeulemẽt des noms, & des figures, de beaucoup de ſimples, & de leurs qualitez externes: mais auſſi à celle de leurs principales proprietez, & intrinſeques ou occultes. Et par conſequent auſſi de leurs diuerſes deſtinations. Entant que, comme recognoiſt & diſpute Galien, meſme, tout au commencement de ſon *De Compoſitione, medicamentorùm per genera.* (Combien qu'il le trenche fort court) leurſdites proprietez ſont affectées diuerſement: C'eſt à ſçauoir, celles des vns au cerueau, & celles de tels particulierement aux yeux, & celles d'autres au poulmon, d'autres au foie, & celles d'autres à la rate &c. Et autres le ſont aux humeurs. C'eſt à ſçauoir, celles des vns au ſang, des autres à la bible, des autres au flegme, Et des autres à la melancholie. Et meſme ſe peut colliger de la façon qu'il en diſcourt, ſelon qu'il ſe veoid auſſi par l'experience, qu'il y en a qui le ſont à chacune eſpece de venin.

C'est à dire, par consequent, de tel à luy de la rage, d'vn autre à celuy du Cancer, d'vn autre à celuy de la lepre &c.

Et qui plus est, de ceux qui sont affectez à mesme intestin, ou bien aussi à mesme humeur, l'vn y faict vne operation d'vne sorte, & l'autre d'vne autre. Car en somme, i'estime qu'il n'y à homme si peu sensé, qui ne recognoisse bien que telle est la nature de toutes les choses de ce monde icy, que chacune d'icelles à la vertu & force d'agir, en quelque sorte que ce soit sur quelques autres: & est capable de partir, semblablement, de quelques autres: Et ce doublement. Entant que chacune agist sur toutes celles qui luy seruent de nourriture, en vne faço qui reuiẽt à son profit particulier: En ce qu'elle les altere ou transmue en propre substance. Et outre chacune a encore la vertu d'Agir dessus autres, a elle inferieures en efficace, en vne façon qui reuient à leur profit d'elles: où aussi à leur detrinent. Car ainsi agissent tous les simples medicamenteux, & tous les venins, les vns en

bien & en amelioration, ou du moins en reſtauratiõ, deſſus les animaux auſquels ils ſont medecine: & les autres en detriment, ſur ceux auſquels ils ſont venins.

Et n'y à aucune doubte, qu'entre les ſimples medicamenteux, il n'y en ait de tout auſſi efficatieux à bien faire, que les venins les plus atroces, meſme, le ſonr à faire mal. Et ſur tout eſtans preparez, corrigez, & mixtionnez pluſieurs enſemble par raiſon. Ce qui eſt tant plus neceſſaire, que chacun d'eux, comme dict eſt, & ſur tout les plus genereux, & plus forts, ont double vertu. L'vne externe ou elementaire, qui conſiſte en ſa qualité de chaleur, ou bien de froideur, Siccité, ou humidité. Et l'autre intrinſecque & occulte, qui luy eſt infuſe des aſtres: cõme recogoniſt meſué. Et eſt la principale, & celle qui fait les plus puiſſans effects: ou pour le moins les heureux. Car quãt eſt de leurs qualitez externes, elles nuiſent, meſme, en ceux eſquels elles abondent. Entant que, comme Galien confeſſe luy meſme, touchant les purgatifs &

inciſiſs,qu'il offencent par leur chaleur: certainement auſſi ſont bien ceux la de tous les autres genres leſquels y abondent auſſi. Et quant eſt de ceux qui ſont froids grandement, leur quantité de froideur eſt, meſme, encore plus dangereuſe, que n'eſt pas celle de chaleur de ceux qui ſont chauds. Et autant en eſt auſſi des deſiccatifs, certainement, & des humectans au ſemblable.

Au reſte, comme ainſi ſoit que les ſimples medicamenteux ſe reduiſent tous à deux genres: qui ſont, pour l'vn, de purgatifs, & pour l'autre d'alteratifs: Tous leſquels deux ſont neceſſaires à la cure des maladies, neantmoins les alteratifs ſont ceux qui l'y ſont d'auantage, & qui font les plus heureux coups. Car, premierement, ce ſont eux, ſelon qu'il ſe peut colliger de tout vn chef de la doctrine d'Hippocrate & de Galien, qui doiuent eſtre les premiers adminiſtrez à tout malade, à fin de preparer l'humeur peccante, auant que l'expulſer. Et puis apres il faut qu'il y en ait encore de meſlez en chacune des medecines, & compoſitions purgatiues qui

luy ſont auſſi exhibees. Et finalement apres qu'il eſt purgé, c'eſt lors qui luy en eſt encore plus beſoin: Au moins en matiere des plus fortes & griefues maladies. Car telles ſont bien loin de ſe pouuoir parfaictement guerir par euacuer ſeulement. Qui fait que ledict Galien, & ſes ſectateurs les tiennent pour totalement incurables: mais, certainement, dans le genre deſdits alteratifs ſe trouuent remedes pour toutes eſpeces de langueurs, & de maladies qui ſçauroient arriuer à l'homme.

Et ſont leſdits alteratifs, tous les medicamenteux du monde qui ne ſont purgatifs. La plus grande part deſquels ſont mentionnez dedans Mathiole, & croiſſent quaſi en tous lieux: C'eſt à dire en vn chacun païs, & parmi chacune nation. Et non en chacune Prouince, pourtant, ni chacune paroiſſe: Et ſur tout en grande abondance, & vegetes par conſequent, & ayans leurs vertus entieres. Ains pour en trouuer, ſeulemēt, vne douzaine des plus vſuels il faut en aller chercher vne partie, quelques trois, ou quatre, voire cinq, &

ſix lieues au loin: Et par fois vne ou deux iournees. Et au reſte ils n'ont, comme on veoid, auſsi qu'vne ſaiſon chacun, en l'annee, & apres icelle il n'eſt plus queſtion d'en trouuer deſſus la terre.

Or veu toutes ces choſes, di-je, il ſenſuit que, pour preallable, premierement, du premier point des deux que i'ay dit deſſus eſtre neceſſaires, & preallables, a ce que cette partie des remedes, ſeulement, puiſſe eſtre entenduë, & conſequemment practiquee, auec quelque fidelité: Il ſeroit de beſoin, qu'en toutes les Eſcholes de medecine, il ſe feiſt leçons, & ſe tint des conferences touchant leſdictes principales vertus, & propritez plus occultes d'iceux ſimples, & meſmement des principaux, qui ſont leſdits alteratifs, & touchant leurs preparations, & mixtions, & applications.

Et conſequemment, qu'entre les Apoticaires, y euſt vn tel ordre, que touſiours on en peut trouuer de toutes ſortes. Et que pour cet effet ils fuſſent tenus d'en garder de chaſcune, en ſa ſaiſon, bien mundez, & ſeichez à l'om-

bre, puis serrez fort soigneusement. Et s'en entreuoyassent les vns aux autres, d'vn païs à l'autre, de ceux qui defaillent en l'vn, & sont en abondance en l'autre, Et feissent syrops de ceux qui ne se peuuent pas garder secs, pour s'en entrenuoyer aussi.

La ou maintenant, telle est la lascheté desdites Escholes touchant ceste partie icy, que seulement on y ignore & mescognoist entierement, tout ce grand thresor des vert⁹ des remedes alteratifs. Et il ne s'y fait mention finō des seulles qualitez externes des Simples, & nulle du tout de leurs autres proprietez. Et consequemment qu'il n'y a du tout rien de sain en ce peu qui s'y enseigne touchant eux. Entant que l'on y presuppose, que toutes leurs vertus consistent en leurs simples temperamens, touchant leur chaleur ou froideur siccité ou humidité. Et ainsi toute la doctrine qui s'y baille touchant iceux, n'apartient sinon à s'aider de ces quatre qualitez leurs, qui cependant sont plus nuisibles, comme ie vien de remonstrer, qu'elles ne sont medicatrices.

Et qui plus eſt, on y permet encore, & y baille-on le ſtyle, pour comble de tous ces abus, de qui proquoter: c'eſt à dire, vſurper l'vn au lieu de l'autre, ſans aucune raiſon ni regle, en matiere de tous iceux.

Tellement que, conſequemment, les Apoticaires auſſi ne ſont, par icelle doctrine, ni par la police qui s'en enſuit enſeignez, ni aſtraints, de ſe tenir garnis ſinon conformement à ce qui eſt de telle preuarication.

De toute laquelle, il eſt à ſçauoir que le ſujet s'eſt prins ſur les liures de Galien, & non point ſur ceux d'Hippocrate: d'autant que, quant à tout ce qui eſt de ceſte partie icy, Hippocrate n'en a eſcrit que comme autheur particulier, & non point cõme Docteur qui ſe pretendiſt vniuerſel, & n'en a dreſſé aucun art. Ains n'en a laiſſé ſinon des ordonnãces particulieres, eſparſes parmi tous ſes liures: & quelques regles diſperſees, auſſi, ſans aucune entreſuite. De ſorte, que iuſques au temps de Galien, on n'auoit nulle doctrine qui tinſt lieu de loy touchant ceſte dicte partie, dans la Gre-

ce, ni dessous toute la domination de l'Empire, ains estoit loisible à chacun d'y inuenter, & d'en cercher la perfe-ction. Et de s'y gouuerner, en somme, selon tout le mieux qu'il sçauoit. Et Galien luy-mesme encore le permet par tous ses escrits, & ne blasme que la façon en laquelle s'y gouuernoient aucũs ignorãs de son temps: mais neantmoins par la maniere en laquelle il en a escrit, certainement, il a esté occasion de tous les abus qui s'y sont depuis introduits.

En ce que, pour le premier poinct, comme il feust ainsi qu'il y eust, d'ancienneté, deux principales sectes touchant ceste science. Dont l'vne estoit de ceux qui se nõmoient euxmesmes Empeiriques: ce mot escrit par vn *ei*, pour le deriuer du mot grec *émpeiría*, qui signifie experience: à cause qu'ils se fondoient plus sur les experiences, en matiere d'y estudier, & d'en prattiquer l'exercice, que non pas dessus les raisons, ou apparẽce de raisons. L'autre de ceux qui se nommoyent Rationaux ou Dogmatistes, à cause que tout au contraire, ils se fondoient sur les raisons, plus que

sur les experiences : tellement que lesdites sectes estoient telles, par consequent, que le style d'vne chascune n'estoit bien propre, qu'a apprendre vne partie, seulemẽt, du total de ceste science. Scauoir est, celuy que tenoyent les Empeiriques, a apprendre ce qui est de ceste partie icy de la practique ou des remedes: Et celuy des rationaux, a en apprendre tout le reste : encore pas ce nettement du tout, par l'vne ni par l'autre. Ce qu'estant elles auoient tort toutes deux, en ce que chascune condamnoit le style de l'autre. Entant que, certainement, c'est chose entierement impossible d'apprendre du tout rien touchant ceste partie des remedes, autrement qu'en y estudiant par le style des Empeiriques. Et ce, d'autant que telle est la nature des vrayes vertus, & plus intrinseques de toutes les choses que Dieu a creées : & mesme de celles de toutes les parties, & particules, & parenchymes, & membranes des intestins des animaux que toutes les causes nous en sont incognues, voire mesme encore inscrutables : qui est la raison pour-

quoy on les appelle vertus occultes. Ce qu'estant il n'y a que les experiences qui en puissent donner aucune certitude. Là où il est ainsi, qu'en toutes les autres sciences humaines, la seule raison en enseigne desia vne grande partie: & pour le regard du surplus, touchant quoy chascun a besoin de maistre, encore cõmence-il a en recognoistre les raisons, & toute leur connexité, apres qu'il en a escouté, & retenu, & prattiqué plusieurs preceptes à credit: mais quant est de ceste-cy, di-ie, l'homme n'y entend rien du tout, de luymesme, ni n'en a nul cõmencement d'intelligence. Et qui plus est, ne veoid iamais aucune raison en tout ce qui luy en est enseigné par autres, ni par consequent, ne sçauroit s'en asseurer du moindre poinct, que par en veoir l'experience. Et cela estant, il s'ensuit que le seul moyen d'en tirer de l'instruction est de ce faire par exemple, & analogisme: en argumentant d'vn mal a vn autre ayãt mesme raison, quoy qu'ils soyent differents de genre.

Et neantmoins, comme dit est, tel style ne suffit du tout à prendre, que

cognoiſſance du total de ceſte ſcience, ni meſme de ceſte partie, ſeulement, qui eſt des remedes. Entant que, comme alleguent les rationaux, il eſt beſoin d'vſer de merueilleux eſgards, & par conſequent d'vne tres-creuſe ratiocinatiõ, à bien appliquer les remedes deubs à chaſcune maladie, & à les ſçauoir vavarier : Et pour cet effect à cognoiſtre profondement les maladies, & toutes leurs diuerſitez, & cauſes : & toutes les dangers leſquels eſcheent en chacune Et meſme à ſçauoir diſcerner le ſuccez des experiences, tant anciennes comme modernes, & qu'il eſt poſſible de veoir. Eſtant ainſi qu'elles variẽt d'vne eſmerueillable façõ, à cauſe des diuerſitez des humeurs & temperamẽs, & conformations des perſonnes, & des païs de leurs demeurances : Et meſme de leurs opinions, & exercices ou eſtudes, & de leurs manieres de viure, & de leurs aages de chacune, & autres telles circonſtances. Car, certainement, la ſcience de tous tels eſgards requiert d'eſtre plus eſtudiee par le ſtyle des rationaux que par teluy Emperiques.

Et pour

Et pour ce, certainement, di-je, c'eſtoit vn peu mal entendu cet affaire icy, par l'Eſcole des Empeiriques, de blaſmer le ſtyle des rationaux, comme il ſemble par le raport de Galien qu'elle faiſoit: combien qu'elle meſme en vſaſt, ne s'en pouuant pas abſtenir, ſelon qu'il teſmoigne luymeſme. Mais pourtant encore beaucoup plus l'eſtoit ce aux rationaux & de reprouuer celuy des Empeiriques. Et qui plus eſt ſe diſpenſer, d'effect & d'œuure, d'en vſer. Et meſme encore outre le vouloir du tout ſupprimer, ainſi qu'ils ont faict a la fin, à l'aide dudit Galien. Attendu que cõme dit eſt, il n'y a du tout nul moyen de prendre aucune cognoiſſance vraye de tout ce qui eſt de ceſte partie des remedes, que par y vſer dudit ſtyle. Voire meſme, qui eſt bien plus, encore qu'vn homme ne daigne apprendre, du total de ceſte sciẽce icy de medecine, ſinon autant qu'il en pourra colliger de l'obſeruatiõ d'infinies experiences: Si eſt ce touſiours quelque choſe de tres-bon, & du tres-vtile que tout ce qu'il en apprendra: Et meſme tout auſſi bien en matiere de

toutes les autres parties, que de cette cy laquelle eſt touchãt les remedes. Comme, ſoit de la cognoiſſance & diſcretion des maladies: ſoit de la diſcretion, auſſi, qui ſe doit faire des perſonnes affligees de meſme mal: ou de la diuerſité des membres ou par fois il ſe place: ou bien de celle qui eſchet en matiere des aages, & ſaiſons, & nature des lieux ou ſont les patients reſidents. Et ſuiuant telle diſcretion bien approprier les remedes deubs à chacune maladie. Et au contraire tout ce qu'vn homme ſçauroit auoir apprins de cette ſcience par le ſimple ſtyle rationel: qui ſont leſdictes diſcretions: deſquelles parle Galien, en faueur des Rationaux, alencontre des Empeiriques, en ſon *De ſectis*, n'eſt du tout rien que pure charlatanerie, ſi d'ailleurs il ne ſe cognoiſt en multitude de remedes, & aux vrayes vertus des ſimples. Tellement que cela eſt fort inepte, quelque choſe qu'en die Galien, qui par fois ſemble l'approuuer, que diſoiẽt les Rationaux que c'eſt le plus ſeur pour ſe rendre vray medecin, de s'addõner à cognoiſtre les maladies profondement, &

toutes les causes desquelles peut proceder chacune d'elles. Et que de telle cognoissance n'aist l'inuētion des vrais remedes: Et nō point de s'amuser à rechercher la sciēce, & art de guerir toutes maladies dās les experiēces: quād ce ne seroit que d'autāt qu'elles ne se trouuēt iamais semblables, pour le moins en tout & par tout. Car, certainemēt, vn tel dire n'est point moins ridicule que qui voudroit soustenir que c'est vn bien plus asseuré moyen pour s'acquerir des richesses, par vn qui est deuenu pauure, de s'adonner à speculer par quels & combien de moyens on peut tomber en pauureté, & de quels maux elle est remplie, que non pas de s'amuser à se rendre apte a quelque artifice, dont on puisse beaucoup gaigner: quand ce ne seroit que d'autant que les labeurs, & industries par lesquelles on se fait riche, ne succedent quasi iamais à deux d'vne mesme façon.

Et par effect aussi ledict Galien confesse & proteste luy mesme au deuxiesme liure, *De la Methode*, de guerir qu'en ce cas, qu'il feust question de n'auoir si-

non l'vne de ces deux ſortes de ſçauoir, deſquels l'vn s'acquiert par le ſtile rationel, & l'autre par l'experience, il voudroit, ſans comparaiſon, mieux n'auoir ſinon la ſeconde: teſmoin que s'enſuit ſon propos en abbregé. Il y en à pluſieurs, dict il, leſquels ne ſe contentans de s'addonner aux experiences pour ſe rendre bons medecins: Comme cependant ils pourroient: Ains ayans vne cõuoitiſe de voler encore plus haut que ce qui eſt de telle eſtude, par celle qui depend de la ſeulle ratiocination, non ſeulement n'en conçoiuent choſe qui vaille: mais qui pis eſt s'obtenebrent l'entendement, meſme pour le regard des choſes deſia notoires à chacun par la commune experience. Donc a tels ie conſeille moy qu'ils embraſſent l'experience, & qu'ils s'y attachent, & en facent leur principale eſtude.

Par lequel propos il deſcrit merueilleuſement bien, l'eſprit des docteurs en cette ſcience des Eſcholes, de ce temps cy par ſpecial, & du periode ou nous ſommes: Qui font vne grande piaffe, & gloire, de qu'ils ne ſçauent du tout rien

sinon ce qui est enseigné esdictes Escholes: Qui est seulement tout ce de cette science qui s'en peut apprendre, en y estudiant par le style rationel: Encore pas. Et sont si gentils se font accroire, qu'auec ce demy sçauoir, ils volent bien encore plus haut, de beaucoup, que ceux qui outre tel sçauoir que cela, auquel ils sont encore plus versez qu'eux, sans comparaison, en ont encore vne autre fois autant, & mesme d'auantage de cetuy-cy plus necessaire, lequel s'aprend par l'autre sorte d'estude laquelle se fait enuiron les experiences: Et touchant lequel Galien n'a sçeu du tout rien enseigner: mais à pourtant dit que chacun s'en doit instruire par luymesme, sur experiences, & par la ratiocination. Et neantmoins eux les appellent *trans-fugas*, alors qu'ils les veoiēt se conuertir à cette estude qui depend des experiences, apres auoir aprins de l'autre partie tout ce qui s'en peut par l'estude rationelle: Comme si l'vne empeschoit l'autre: La ou au contraire elle luy ayde tellement, que sans l'vne l'autre n'est que charlatanerie.

Et ainsi, à la verité Galien à pourtant escrit d'vne façon qu'il a gasté l'estude appartenant à cette partie de la medecine, specialement; laquelle est touchant les remedes. En ce qu'il dict tout le contraire, en apparance pour moins, de ce sië propos que dessus, lequel ie vien de reciter, & reprendre les Empeiriques, & approuuer les Rationaux és liures *De sectis* & *De optima Secta*: tellement qu'il se contredit à luy mesme touchant ce point. Qu'en ce qu'il ne dit rien du tout, quand tout est bien consideré, par toute la teneur d'iceux deux liures, *De Sectis* & *De Optima Secta*: Ains ne faict seulement que rethoriser, & contrefaire l'archisophe, en faisant semblant de reprendre toutes les Sectes de son temps, & d'en establir vne pure au lieu, & entiement saine. Et cependãt, d'effect & d'œuure, il n'y en establist aucune du tout, ni bõne ni mauuaise, ni mesme ne reprend de toutes les trois qui estoiẽt de sõ tẽps sinon celle des Methodiques, qui en faisoit la troisiesme, & qui estoit notoirement aussi du tout trop en erreur.

Et consequemment en tous ses autres

liures esquels il baille la doctrine, cõme Docteur en chef, de tout ce qui est de cette partie des remedes: Comme en ceux, *De simplicium medicamentorum facultatibus*, *De Temperamentis*, & autres: non seulement il perd aussi des paroles: mais, pis est, tout ce peu qu'il baille de doctrine est entierement faux: Entant qu'il est tout fondé sur ces deux fauces suppositions. L'vne, comme i'ay desia dit, que les vraies vertus des simples, qui sont les leurs medecinales, gisent en leurs temperaments touchant leur chaleur ou froideur, Siccité ou humidité. Et l'autre qu'on peut recognoistre par leur goust, odeur, & couleur de chacun, iusques à quel point ou degré de l'vne ou de l'autre se monte son temperamẽt. En quoy il commet double erreur, di-je: C'est a sçauoir, pour l'vn, en ce que c'est des astres, comme i'ay representé par cy deuant, & non de leurs tẽperamens, que viennẽt leursdictes vertus. Et pour l'autre, il est à sçauoir que mesme encore toutes les reigles, desquelles est basty tout ce sien art, par lequel il pretend que se peut recognoistre le tempera-

ment de chacun, ont aussi peu de certitude, que celles qu'on pourroit donner pour cognoistre l'esprit d'vn homme, & sa probité à sa robe, & à la couleur de sa barbe. Tesmoin qu'vne des plus certaines d'icelles est que tous les Simples amers sont de qualité chaude: & cependant l'experience monstre, & luy mesme en est d'accord, que l'Oppium, le suc de roses, celuy de la laictue, & de l'herbe des violettes de Mars, & plusieurs autres tels, qui sont amers au goust, sont de qualité froide: voire, quant est de l'Opium, iusques à estre mortifere.

Et qui plus est, supposé que lesdictes regles feussent vrayes, & que par icelles on peust cognoistte au vray leurs qualitez: Ce sien œuure non seulement est tousiours vn art de neant: mais mesme tres-pernicieux. Quand ce ne seroit que d'autant qu'il le donne en qualité d'art, contenant les principaux points & fondemens de toute cette partie de la medecine, laquelle est touchant les remedes. Et cependant par toute la teneur d'iceluy, il ne traicte sinon desdictes qualitez superficielles des Simples, & s'ef-

& s'efforce d'attribuer ce qui estoit desia notoire touchant la vertu de chacun, par la cōmune experience, au degré de celle desdittes qualitez qui dominēt en lui, iusqu'auquel se mōte son tēperamēt. En quoy faisant, tout ce qu'il dit ne sont que pures fantasies. Car en somme, tant s'en faut que cela soit, que tout au contraire, comme i'ay desia dit dessus: là où lesdictes qualitez sont temperees, elles ont fort peu d'efficace: Et, la ou l'vne ou l'autre excede, elles sont nuisibles plustost qu'elles ne sont medicatrices. Ioint aussi que, comme Fernel dispute à l'encontre de luy, si tel fondement auoit lieu, que la vertu medicatrice de chascun Simple consistast en son temperament, touchant sa chaleur ou froideur siccité & humidité, il s'ensuiuroit donc que chascun, pour le moins des plus genereux, auroit plusieurs temperamens tous differents.

Or le pis est que, mesurant tous les Simples alteratifs selon ceste supposition, il leur attribue fort peu d'efficace. Et est bien loin de penser qu'il y en ait en tout ce genre la d'aussi puissans; en

bien & en reſtauration, & capables de ſurmonter les plus malicieux venins, & par conſequent amender les humeurs les plus deprauees, comme il y en a entre les venins qui le ſont à meffaire, & a ruiner la ſanté du plus fort homme de la terre. Ains au lieu de parler ainſi, diſtinctement, & ſainement, de cet affaire: il en diſcourt en vne ſorte, en ce peu d'endroits ou il en parle, qui n'eſt qu'en deux ou trois, & ce quelque mot en paſſant ſeulement, qu'il tient pour venins tous les puiſſans alteratifs. Qu'ainſi ne ſoit, au troiſieſme de ſes liures *Des facultez naturelles*, voulant faire vne antitheſe des alimens & des venins, il dit, ſeulement, que les alimens ſont ſubſtãces inferieures à la force de l'animal. Et les venins ſont des ſubſtances à icelle ſuperieures, & qui la vainquent & alterent elle meſme: là ou l'aliment eſt vainquu, alteré, ou changé par elle. Et conſequemment, en ſon *De optima ſecta*, cottant, ou pretendant cotter, en paſſant, tous les principaux genres des Simples, il les diuiſe ſeulement en nutritifs, & purgatifs, & mortiferes: Et ne fait aucune mention

des alteratifs salutaires, non plus que s'il n'en feust aucuns. Et combien, qu'en son œuure, *De Simplicium* au cinquiesme liure chap. dixseptiesme, il recognoisse qu'il y à des Simples medicamenteux desquels les proprietez sont substantielles, & non point qualitatiues seulement : Ce neantmoins il n'enseigne point quels ils sont : ains n'en dict autre chose que ce seul mot qu'il en est de tels, & se vante, seulement, d'en auoir suffisamment traitté en ses liures, *Des facultez naturelles* & en ceux *Des Temperament*, Ce qu'il n'a faict. Tellement, qu'en somme, il n'en donne du tout aucun corps de doctrine en nul de tous ses liures, soit en ceux ausquels formellemẽt il traitte de cette partie des remedes, soit en nul autre : ains au contraire, il establist mesme ce fondement au troisiesme de ses liures *Des facultez naturelles des Simples* chap. 22. que toute griefue lezion causee par venin ne peut nullemẽt estre reparee, ni par bon regime de viure, ni par aide de medecin, ni par remedes aucuns, tant soient ils genereux. Qui est vn tres-faux fondement. Car

certainement, il eſt des ſimples ſalutaires en la nature, pour le moins autant qu'il y en à de mortiferes. Entant que, par droict & raiſon, il y a plus de bien en elle que de mal, & plus de ſouſtien que de ruine: En ſorte que c'eſt choſe ſeure, que qui auroit la cognoiſſance de toutes les vertus des Simples, ou ſeule des principaux, gueriroit toutes maladies. Pourquoy on veoid que Salomon ne daigne ſe glorifier que de cette ſeule partie. Et entre les anciens Payens leur Dieu Appollo n'eſt loüé auſſi que d'elle ſeulemēt, comme Dieu de la medecine.
Et eſt treſ-mal Philoſophe, de dire que toute ſubſtance de laquelle la vertu eſt ſuperieure à la force du corps humain, ou de quelcōque autre animal, leur ſoit venin & mortifere. Car, certainement, telle eſt la nature des alteratifs ſalubres & alexiteres, que ne pouuās pas alterer en bien, & en amendement, vn corps ja tres-biē diſpoſé, ils n'agiſsēt aucunemēt ſur luy: ains coulent ſans rien faire, cōbien qu'ils ſoient plus fort que luy, tout ainſi comme vne viande tres-exquiſe, & prinſe en trop grande quantité ſe rejete

auec les excrémens toute indigeste.

Mais pour reuenir à mon thesme, le malheur est, que Galien ayant fait ceste faute de barbouiller ainsi toute ceste partie de la medecine, specialement, laquelle est touchant les remedes. La faction de ses sectateurs, assauoir toutes les Escholes qui depuis se sont esleuees, & ont prins pour loy sa doctrine, ont bien faict pis que luy encore. Car, pour le premier, elles ont prins ces fauces suppositions par luy establies, pour vraies, que les vertus medicinales des Simples consistent en leurs tẽperamens touchãt leurs qualitez externes. Et que le degré de celuy de chacun est recognoissable par sõ goust, & par son odeur, & sa couleur, selon les regles qu'il en donne. Tellement, qu'esdictes Escholes, au lieu de l'estude qui s'y d'eust faire touchant la Science des vrayes vertus & ocultes des Simples, & de leurs diuers vsages & applications. Qui estoit ce qui se faisoit au Portique de Salomõ, en la Iudee: ou a esté la perfection de cette science, il s'y en faict, iustement, vne contraire, laquelle gist à faire trou-

uer ladicte estude, & toute la Science qui se peut acquerir par icelle, ridicule, & indigne de gens d'honneur & de Science. Et à maintenir par raisons & subtilitez, apparantes : mais toutes pleines de fallaces, le pretendu art que dessus, qui est tout fondé sur lesdites deux fauces presuppositions. Dequoy il aduient que d'autant qu'il est la mesme fauceté, & n'a du tout nul fondement, l'estude que chacun y faict, pour s'en asseurer en luy mesme, ne peut iamais prendre de fin : ains y a en elle dequoy estudier, a tout iamais, sans rien apprẽdre, sinon à deuenir de plus en plus tenebreux & confus. Ioinct qu'ils prennent aussi erreur, comme dit est, en ce qu'ils font de la doctrine dudit Galien, concernante les seulles fiebures regulieres, vne doctrine generalle. Et se font accroire que les causes de toutes maladies, & infirmitez, & langueurs se doiuent repeter d'icelle. Suiuant quoy on veoid aussi que, par effect, en cette science (dequoy plusieurs s'estonnent fort) ceux qui sont les plus grands docteurs se trouuent les plus dangereux,

& malheureux en la practique. Tellement que c'est chose seure que si tous en vsoient ainsi, & se rendoient vrais & fidelles Galenistes (selon qu'ils prennẽt Galien, en ce temps specialement) ils ne feroiẽt riẽ autre chose, tousiours, qu'acheuer de tuer par Methode tous les malades desquels ils seroient appellez.

Mais à la verité, cela sentans tous ceux la d'entre eux-mesmes qui ont tant soit peu de lumiere, & de iugement naturel, & de consçience, combien qu'ils façent toute leur piaffe, aussi bien que les autres, en tous leurs discours & disputes, & en toutes leurs ordonnances, de n'estre que purs Galenistes: Ce neantmoins tout au contraire, sans en faire semblant de rien, colloquent leur principal soin à s'instruire, du mieux qu'ils peuuent, de quelque chose de meilleur que tout ce qui s'apprend de luy: & font de ce qu'ils en apprennent le fondement de toute leur practique, & non dudit abus de leurs Escholes. Et mesme on veoid qu'il y en a eu d'autres que moy, Dieu mercy, lesquels

ont bien eu le courage de faire profession ouuerte de se mocquer dudit abus, & de voler beaucoup plus haut que tout ce qui est d'iceluy : tel qu'ont esté Fernel, entre les autres. Dariot, & defunct Pena, & qu'estoit aussi le premier Medecin du Roy le feu Sieur de la Riuiere, & que sont encore plusieurs autres que ie ne veux nommer, ne sçachāt s'ils l'auroient a gré : & qui n'ont laissé pour cela de venir en reputation. Selon qu'aussi, en la plus part des autres Royaumes & peuples, cette superstition n'est point encore, qu'il faille estre de la secte desdictes Escholes pour auoir approbation des Magistrats. Et mesme n'a encore lieu que depuis peu en ce Royaume.

Tellement que c'est encore vn autre second abus ausdictes Escholes, & qui est encore de beaucoup plus pernicieux que tout celuy que dessus, qui gist en ce qu'ils errent & se fouruoyent eux : que sentans toute leur science estre ainsi estroicte qu'elle est, & mesme pour la plus part fauce, la supposans, ce neantmoins, estre veritable, & parfaicte, ainsi que la Theologie

Theologie, & que la science des loix, les Docteurs d'icelle se veulent attribuer vne pareille authorité, en matiere de tout ce qui apartient à la cognoissance & guerison des maladies, à celle qu'ont les gẽs d'Eglise, & les Magistrats en matiere, les vns de la Religion, & les autres de la Police. Qui est vn tresgrãd attentat: lequel mesme preiudicie grandement ausdits Magistrats, & gens d'Eglise: qui tiennent leur authorité de l'institution de Dieu mesme. Suiuant quoy, aussi le Canon qui en a depuis esté faict par les Papes, ne recognoist en la police de ce monde sinon ces deux grands luminaires, l'vn celui de la religion, l'autre celui de la Police. Or seroit-il vne loy fauce, ou manque si la faculté de medecine en constituoit vn troisiesme. Car bien est il vray qu'en la Bible sont les Medecins approuuez: mais ils en faut beaucoup qu'il leur y soit dõné pouuoir de faire des articles outre lesquels, il ne soit loisible à aucun estudiant en cette science d'estendre ses cogitations. Ce qui ne se faict seulement, pas mesme, en la Iurisprudence. Et au reste ce qui en

est dit d'eux en la Bible est limité, & ne s'entẽd sinon des seuls vrays medecins, desquels la doctrine est sincere : telle qu'estoit celle des Iuifs. Tesmoin que la doctrine des vrays medecins, & lesquels y sont approuuez y est descripte curatrice des maladies desplorees.
Donc, la leur estant imparfaicte comme elle est, & en outre fauce en plusieurs choses : Certainement, c'est vn horrible desordre que de leur laisser vser de cette authorité d'ẽpescher qu'aucun se voulant mesler de cette profession en sçache dauantage qu'eux : ni ne conseille, ni practique en vne façon de laquelle les raisons soient prinses plus haut que ce qui est de leur abus, & de leur preuarication : & d'oster l'honneur à tous ceux qui cuident autrement en faire : Et les menttre au rang des Coureurs & charlatans, & Empyriques : ce mot escrit par vn y grec, du mot grec *Pyr*, qui est le feu, dont ils ont faict vn nom d'opprobre, & qui est de faict fort suspect.

Car, maintenant, de la se faict que combien que, comme i'ay dict, à la ve-

rité, entre tant de medecins desquels est ce Royaume plein, lesquels s'aduouent Galenistes, & de faict ne le sont que trop, il ne laisse d'y en auoir qui ont de la solidité de science & d'experience, qu'ils ont acquise sourdement, par la practique, & mesme aussi par tradition, & par diuerses conferences. Et tous ceux-là cognoissent bien les abus desdites Escholes: Ce neantmoins ils y cõniuent, au lieu qu'ils les deussent reprẽdre: & attribuent tout ce de Science qu'ils ont par ailleurs, à Hippocrate & Galien. Ce qu'aucuns font par vne pure crainte d'estre calomniez, s'ils se gouuernoient autrement. Et les autres de leur bon gré. Et parce qu'ils sont bien contens de veoir tous les autres errer, eux ayans quelque verité. Mais tant les vns comme les autres feroient sans cõparaison mieux, di-ie, si tout ouuertement, ils confessoient ce qui en est. Et en ceste profession ils se rendoient les maistres des autres, au lieu qu'ils leur ceddent, & se laissent suppediter à eux. Et ainsi n'osent esleuer euxmesmes leur esprit si haut que sans cela ils feroient

bien. Et qu'il seroit aussi requis pour l'effect de venir à chef de parfaire ceste Science, & l'exercer fidelement, & de conseruer leur honneur, & le profit qu'ils en retirent, ou en ont tiré iusqu'icy. Car certainement ie confesse qu'entre lesdits Medecins, tant de ce Royaume, comme entre ceux de quelques vns des autres peuples, il y en a de tres-sçauans & tres-versez: voire seulement entre les Chirurgiens & Apoticaires. Et lesquels s'ils estimoyent la Iustice estre disposee a les maintenir contre l'enuie, & les calomnies, & les menees de leurs compagnons, ne seroient nullement tardifs à recognoistre verité, tant touchant cét affaire icy que beaucoup d'autres, qui se passent tout autrement que de raison, en leurs Escholes.

Car il est à sçauoir, Madame, que quant à ceste profession de medecine, on n'y a point cheminé en sincerité, ainsi qu'on a fait aux deux autres, des trois principales de toute l'Encyclopedie, à sçauoir en la Iurisprudēce, & la Theologie. Entāt que c'est chose notoire qu'on a, pour le regard d'icelles, tousiours esté

en apprenant, & auançant, & descourant depuis que la monde est creé.

Car quant à la Iurisprudence, combien que les premiers qui en ont donné la doctrine au monde, & se sont faits legislateurs, feussent les plus grands & plus doctes personnages de tous leurs siecles: Ce neantmoins chacun de ceux qui leur ont succedé y ont tousiours esté en emendant, & adioustant, & corrigeant. Entre autres le Senat de Rome, & les Preteurs. Puis ceste grande Eschole des Iurisconsultes, laquelle s'esieua dedans la mesme Rome, & y a duré plusieurs aages. Et puis chacun des Empereurs, autant payens comme Chrestiens. D'entre lesquels Iustinian à presté son authorité aux plus grands docteurs de son temps à ce qu'ils feissent, de par luy, cet amendement admirable a tout le cours de la doctrine de ladite Iurisprudence, qui a tousiours seruy depuis de lumiere à la Chrestienté. Et neãtmoins ses successeurs ont tousiours estéadioustãt, encore, chacũ a son œuure. Puis les Papes y ont encore adiousté successiuemẽt, iusques là qu'ils l'ont,

mesme, enflé de plusieurs immenses volumes.

Et quant à la Theologie, combien qu'elle ait cet aduantage que les liures qui en contiennent le texte ont Dieu pour leur autheur, & sont la mesme pureté. Au moyen dequoy le premier, mesme, de tous ceux lesquels ont esté employez à cet œuure de la rediger par escrit, la fait en telle sorte, qu'il n'y a du tout rien à reprendre és liures qu'il en a escrit. Si est-ce que chacuns des autres Prophetes & Apostres, qui en ont consequemment traitté, ont dogmatisé de leur chef. Et ont chacun d'eux adiousté audit texte mesme, inspirez du mesme esprit de Dieu que luy. Et leurs liures cõtiennent des poincts de doctrine qui estoient nouueaux quãd il les ont escrit.

Tellement qu'en somme le texte de ladite Theologie, mesme, n'est point tout procedé de la plume d'vn seul Prophete, ni venu tout en mesme temps, seulemẽt, mais en diuers siecles. Et plusieurs y ont mis la main fort differemmẽt l'vn de l'autre, combien que tres-concordamment, sans compter ce que les Con-

ciles ont eſté encore contraints d'y adiouſter de temps en temps.

La ou, quant à la medecine, il n'y a ſinon deux Autheurs, les eſcrits ou liures deſquels en conſtituẽt tout le texte pretendu. Car encore eſt il a noter que Galien n'en a eſcrit que comme interprete, ou commentateur d'Hippocrate, & non proprement comme autheur. Et toutes les eſcholes de ce dernier aage du monde, ne ſont qu'vne ſecte qui pretend que c'eſt la perfection de cette ſcience, de n'en ſçauoir point d'auantage que ce peu qui en a eſté enſeigné par ces deux autheurs, & meſmement par Galien: dedans les liures duquel eſt le tout nettement digeré. Et tiennẽt pour pure folie, ignorance & outrecuidance, & crime comme d'hereſie, de vouloir s'eſmanciper outre ce qui s'en trouue eſcrit par l'vn ou l'autre deſdits deux autheurs. Donc cela eſt vn grand abus.

Combien que c'eſt choſe certaine, Madame, qu'il y a pourtãt grandement a apprendre es liures dudit Galien, & par conſequent és eſcholes de medecine de ce temps, qui le prennẽt pour leur

autheur, par vn homme d'entendemẽt, comme i'ay desia dit dessus. Et quiconque ne sçait, au moins, tout ce qui y est enseigné de sain, touchant cette Science, est bien loin de meriter le nom & tiltre de Medecin. Ce que pour faire recognoistre, ie suis bien content d'inserer icy vn extraict de quelques vns des principaux de ses liures esquels il traicte de toutes les sortes de maladies moins cõmunes, à fin que vostre maiesté, ni autres quelconque qui veront cet œuure n'en prennent occasion d'auoir en mespris tous les medecins qui se renommẽt ses disciples: & de faire leur compte que tout le Galenisme ne soit qu'vne pure charlatanerie destituee de Science. Ioinct que la cognoissance des choses escrites esdits liures faict infiniment à l'esclaicissement de ce que i'ay à representer touchant les maladies de ce temps, & ce qu'il y a en elles d'extraordinaire.



EXTRAICT DE GALIEN.

ET PREMIEREMENT.

Du liure des differences des maladies.

TOVT du long de cetuy-cy, il ne faict que verbaliser touchãt la diuersité des maladies en vne façon Scolastique, & fort espineuse : & si sterile qu'il ne s'en peut rien recuillir de sain, ou qui puisse seruir. Tesmoin que tout le meilleur dudit liure, est qu'il s'efforce d'assigner vne diuisiõ generale des parties du corps de l'homme. Or tout ce qu'il en dict, reduit en vn langage intelligible, est seulement.

Que le total du corps humain est

vne ſtructure laquelle conſiſte de plu-ſieurs parties inſtrumentales: Chacune deſquelles eſt compoſee de particules, ſimilaires, ou ſe reſſemblantes l'vne l'au- en tout & par tout: comme, par ...mple, ſont les particules cõſtituantes la ſubſtance de chacun os, & celle de chacune veine, & de chacun artere, & nerf. Mais ie dy, moy, que c'eſt mal ſainemant parlé. Et que, puis qu'il vouloit entrer en cette ſpeculatiõ, il ne pouuoit moins que de cotter.

Premieremẽt, que l'homme eſt cõpoſé de trois diuerſes ſortes de ſubſtãces, c'eſt à ſçauoir d'Eſprits, d'Humeurs, & de parties ſolides. Et quant aux parties ſolides qu'il y en a de trois eſpeces, de Similaires, de Radicales, & d'Inſtrumentales. Les Similaires ſont celles que dict eſt.

Les Radicales ſont cinq en nõbre, qui conſtituent toutes les racines du corps, autrement tous ſes Inteſtins. Ceſt à ſçauoir, le Ventricule par nous appellé l'eſtomach, & toutes ſes appartenãces des boyaux, & du meſentere, pour la premiere. La ſeconde le foye, & la rate, & tous les vaiſſeaux qui en dependẽt, c'eſt

à ſçauoir toutes les veines. La troiſieſme le Cœur & ſes appartenances du Poulmon, & du Pericarde, & du Diaphragme, & les Arteres: leſquels tous dependent du cœur. La quatrieſme le Cerueau, la moelle de l'eſpine du dos, & les nerfs qui tous naiſſent de l'vn & de l'autre. La cinquieſme les Roygnons, & la veſcie, & les vaſes ſpermatiques, & les parties naturelles ſpecialement de la femme.

Les inſtrumentales ſont toutes les externes, les pieds, les mains, les yeux, la bouche, la langue, qui ſont les inſtrumens de l'ame. Et quant à toute la chair, elle conſiſte de muſcles differents, & diſtinguez les vns des autres, & de glãdules ou chair glanduleuſe, telle qu'eſt celle des tetins, & des parties naturelles, & le reſte de graiſſe.

Au ſurplus de ce liure, il taſche de diſtinguer les maladies ſimples d'auec les compoſees. Et puis, tout bien conſideré, n'en trouue aucune qui ſoit ſimple.

Les maladies compoſees, dict il, ſont ordinairement de quatre ſortes, chaude

& humide. Chaude & seiche, froide & humide froide & seiche, alors que l'vne ou l'autre excedent plus qu'il n'est conuenable par nature.

L'Erysipele s'engendre de la bile rousse, le Cancer la noire.

L'Inflammation du sang, & l'œdeme, qui est vne tumeur lasche & molle, de la pituite.

Toutes lesquelles humeurs, quoy qu'en apparence elles soyent humides, ne le sont neantmoins pas toutes en puissance. Car la bile noire est froide & seiche, la jaune chaude & seiche, comme la pituite froide & humide, & le sang chaud & humide.

De celuy des causes des maladies.

LEs corps s'eschauffent outre mesure & iusques a en tomber en fiebure.

Par vn trop grand labeur.

Ou par vne cholere.

Ou par quelque putrefaction d'humeurs, mais pour moy, i'aymerois mieux dire simplement corruption qui se fait és humeurs.

Ou par consentement de quelque partie qui souffre inflammation.

Ou par astrictiõ vniuerselle de la peau, par ou soit empeschee l'exalation des vapeurs fulgineuses.

Ou par viures de qualité chaude.

Ou par medicamens de mesme.

Pour qu'il arriue fiebure par trop grãd labeur, ou par vne cholere, il faut que le corps y soit ja disposé d'ailleurs.

Il y a aussi plusieurs causes de frigidité. Comme la proximité de choses froides, soit qu'elles soient telles actuellement, ou bien potentiellement.

La quantité, ou qualité des alimens.

Et l'astriction aussi, ou des veines, ou de la peau.

Ou la relaxation d'icelle peau.

Et le trop grand labeur aussi.

Toute sorte de refrigeration, soit qu'elle procedde d'auoir vsé d'alimens froids, ou de quelque autre cause rend les hommes epileptiques, ou hebetez.

Cela arriue aussi souuent pour l'yurongnerie.

L'Astriction des veines ou arteres, qui leur vient par estre trop pleines, en-

gendre vne somnolence, ou mesme vne apoplexie.

Le cœur est esuenté par l'aspiration de lair & par l'enfleure des arteres, & puis purgé de ses vapeurs fuligineuses quand elles se compriment.

Si le corps estant plein d'excrémens fuligineux, vient à souffrir astrition, ou il en viendra vne fiebure, ou bien la chaleur naturelle s'en esteindra.

Par la rarefaction la chaleur naturelle s'euapore.

D'estre lié fort serré refrigere les mẽbres liez, & les priue de vie.

Quant aux indispositions seiches, Si quelcun, estant plus enflé que ne requiert sa maniere de viure, vient vser d'alimens secs, il tombera aisément en quelque indisposition seiche : mesmement s'il est tourmenté en outre par anxietez, & soings, & veilles.

L'Intẽperie, aussi, de lair desseiche. Et le mesme font aussi les bains desiccatifs. Et les medicamens de mesme qualité.

Et au contraire, humectent la multitude des viures humectans, la delicatesse de viure, La grande tranquillité d'a-

me, Le trop grand vſage de vins doux, & ſur tout prins apres le repas, la pareſſe, L'abondance de pluies, Les medicamens humectans.

Il y a des maladies compoſées de chaud & de ſec, & leurs cauſes de meſme. Et autant en eſt des autres combinations.

Et pour l'ordinaire, elles ſe font cõformé à nature : mais quelques fois elles ſe font de qualitez contraires: Comme de chaud & froid meſlez enſemble, ſec & humide, combien qu'il ſemble que cela ne ſe puiſſe : Ce qui s'appelle Intemperie inesgale.

Quelques fois les corps viennent à eſtre mal affectez par les qualitez ſeulles, Et quelques fois y à quant & quant fluxion d'eſpece humide, mais de faculté ſeiche. Car la bile iaune eſt chaude & ſeiche potentiellement, la noire froide & ſeiche, la pituite froide & humide, & le ſang chaud & humide. Toutes leſquelles quatre humeurs viennẽt a fluer quelques fois pures, & quelques fois meſlées, ſur les plus debiles parties: d'où viennent les diuerſitez des catharres.

Tout excrement offence, ou par sa qualité, ou par sa quantité.

Toutes les parties du corps ne sont pas esgallement fortes. Or les plus fortes se deschargent sur les plus foibles.

La plus imbecille de toutes est la peau.

Apres, il se met à parler des vices de la formation.

Par la resolutiõ des nerfs, dit-il par ou leur distention, ou inflammation, ou par vn Schyrre, la figure naturelle d'vn membre se corrompt accidentellemẽt.

Car en ceux esquels les muscles de l'vn des costez sont ressouls le membre est tiré par ceux de l'autre qui font leur action. Et au contraire, en ceux ou il y à conuulsion, ou phlegmon, ou schirre, ou dure cicatrice, la partie saine est tirée par les muscles mal affectez. Et les meats & cauitez des parties creuses se bouchent, ou rompent, ou gastent en quelque sorte que ce soit.

Du liure Des differences des Symptomes.

TOVTE disposition qui n'est selon nature est ou maladie, ou cause de maladie, ou Symptome de maladie.

Santé est vne disposition naturelle qui rend capable de function: maladie est vne disposition non naturelle, causante lesion de function.

Il y a trois sortes de Symptomes. Les vns sont indispositions de nostre corps. Les autres sont leziós de ses functions. Les autres sont accidens qui accompagnent tant les vns que les autres de ces deux especes, tels que sont les suppressions, ou excrétions immoderees des excrémens.

Il y a deux sortes d'actions, Naturelle & animale.

Lezions d'action sont immobilité & Insensibilité, & Crudité.

Les Symptomes Inseparables d'vne trop prompte deiection d'excrémens sont vne gande humidité d'iceux excrémens. Et vne diminution de nourriture par tout le corps.

Quand la viande ſe corrompt, au lieu de ſe digerer, il s'en enſuit neceſſairement vne puanteur d'excrémens. Et par fois: mais non pas touſiours, vne mordication d'iceux. Et qu'ils ſont turgides.

Du premier liure Des cauſes des Symptomes.

EN cetuy-cy, il parle de l'anatomie des parties conſtituantes chacun des ſens, cõmencant par celuy de la veuë. Et tout ce liure eſt bon à ſçauoir qui eſt cauſe que ie m'abſtiẽ d'en faire extraict, ſauf ſeulement de quelques articles qui le plus appartient au ſuiet du tiltre d'iceluy.

Il doubte ſi les nerfs ſont percez au milieu, ou ſi les facultez motiue & ſenſitiue paſſent au trauers, depuis vn bout iuſques à l'autre: tout ainſi comme les rayons du Soleil au trauers de l'eau, ou de l'air. A quoy ie luy reſpon, Que de tant que les nerfs ſont les plus ſolides parties de toutes les flexibles du corps, & conſiſtantes de la plus exquiſe matie-

re, de tant sont ils de plus capables instrumens desdits esprits, & de toute leur efficace.

Il n'y a partie en tout le corps, ou qui soit si sensible, ou qui apporte tant d'offence à l'vne & à l'autre partie des deux principales de tout le corps, qui sõt le cœur & le cerueau, selõ toutes les façons qu'ils sont capables d'estre offencez, qu'est l'orefice de l'estomach. Car c'est grand cas que de l'offence de cette partie procedent tous ces maux, Syncope, Cardialgie, Difficulté de respirer. Abolition de la respiratiõ faim, Canine, Epilepsies, Alienation de sens, & Demence. Et ce, par l'occasion du consentemẽt qu'elle à auec lesdictes deux parties: parce que, d'vn costé, elle est liee auec le cerueau par les nerfs, & auec le cœur par les arteres.

L'appetence des viandes nuisibles se faict quand les tuniques du ventricule sont imbues de quelque mauuais excrément.

Par le sommeil la faculté animale se repose, tellement que mesme le sentiment en defaut: mais la faculté natu-

relle en opere plus validement.

La repletion du cerueau, ou sa lassitude, & de tout le corps font le sommeil : par ce qu'au labeur, il decoule beaucoup des esprits animaux par tout le corps, desquels ledict cerueau est le siege & fabricateur.

Les choses froides causent non seulement le sommeil : mais aussi l'indolence, & mesme au lieu du vray sommeil, vn assopissement grief & lethargic, si ladicte froideur est excessiue.

Et la seicheresse & chaleur excessiues, comme on veoid en la frenaisie, engendrent des veilles qui ne proceddent ni de tristesse, ni de soin.

Tout ainsi que le profond sommeil, offence les functions du sentiment: telle est aux actions volontaires la conuulsion qui se faict par l'Epilepsie.

La conuulsion qui se faict par tout le corps, sans alienation de sens ni somnolence, depend de la maladie de la moelle de l'espine du col.

Du second Liure.

L'Apoplexie, dit-il, est vne paralysie de tout le corps.

L'Epilepsie vne conuulsion de tout le corps.

Il y en a qui croyent que le sanglot, qui est vne double refraction de l'air qu'on aspire, est vne conuulsion des muscles qui seruent à la respiration.

Toutes les indispositions, dit-il, qui peuuent bander les nerfs se reduisent à deux genres: assauoir à la plenitude, & à l'inanition. *Il oublie qu'il y en a, qui sont causées par venins.*

Or les phlegmons engendrent plenitude. Et les fiebres ardentes & seiches inanition.

Cela est fort froid, & encore plus ce qu'il r'hetorise consequemment touchant le mouuement & l'immobilité.

Il attribue toutes les causes de la tremeur à la froideur.

Estant ainsi que la palpitation s'esleue soudain, & soudain s'en va à neant, il s'ensuit que la cause d'icelle est vne sub-

ſtance aërienne (il parleroit mieux s'il diſoit ſpirituellement) qui, ſi elle eſtoit deliee, & en petite quantité, s'eſuaporoit aiſément. Et pource,il ſemble qu'elle ſoit vne vapeur eſpaiſſe, & qui eſt en grande quantité pour l'eſpace du lieu ou elle eſt contenue. Et y a apparence qu'elle ſe faict pour eſtre les parties ou elle eſt,aucunement refrigerees, & quāt & quant reſtrainctes. *Mais pour moy ie dy qu'elle n'eſt qu'vn combat des eſprits animaux contre le cœur, iceux eſtans enuenimez.*

Apres il deſcrit hiſtorialement, ſimplement, & d'vn ſtyle fort maigre, que la Toux, & l'Eſternuement, & le vomiſſement ſe font par mouuemens contre nature. L'accouchement des femmes, & l'eiection des excremens par mouuemens ſelon nature.

L'intēperie eſgale ne faict nulle douleur : mais l'ineſgale en faict autant qu'eſt ſon ineſgalité grande.

En la laſſitude morbide,ſe ſentent ou l'vne ou bien l'autre de trois eſpeces de douleurs : l'vne comme ſi on eſtoit batu. L'autre comme d'enfleure, ou de diſtention. Et l'autre ſemblable a

celle que font les vlceres.

Et par ceste derniere icy le malade tombe en frisson, quand ils se meut.

Et en celle par laquelle il se sent batu comme s'il auoit les os brisez, encore moins peut-il endurer aucune motion.

Tous lesdits symptomes procedent d'excremens retenus, qui sont de nature mordace : & ne sont differents les vns des autres, sinon, ou par la multitude d'iceux excremens, ou par la diuersité de leurs mouuemens, ou bien aussi par la foiblesse, ou force qui est és malades.

Desquels malades tel y a lequel alors qu'il est couché sans se mouuoir, ne sent sinon vne inesgalité d'intemperie. Et quand il se meut doucement, vne froideur. Et s'il trauaille, vn frissonnement tout à faict. Donc à tels on ordonne qu'ils ne se meuuent aucunement.

Le Soleil, & le bain, & la cholere, aussi bien comme le trauail ou l'exercice, excitent les excremens à se mouuoir, qui autrement se tiendroyent quois.

Et qui plus est, ils se meuuent bien

par eux-mesmes : soit en s'eschauffant, soit en s'extenuant, ou se dissoluant en esprits. Or la cause du mal estant esmeuë est tousiours plus moleste que quand elle est coye.

Apres ce, il tombe a parler des frissons, & en opine qu'ils se peuuent faire par chaud ou bien par froid. Et dit que ceux lesquels prouiennent de froideur, se doiuent guerir par chaleur, & ceux qui viennent de chaleur, se doiuent guerir par froideur : & qu'ils peuuent aduenir par vne indiscrete façon de viure.

La peur refroidist. La cholere eschauffe. Entant que par la peur les esprits & le sang se retirent au dedans. D'où vient qu'on à froid au dehors, par fois iusqu'a en frissonner. Et par la cholere, ils se dissoluent & espandent.

L'Agonie est vne passion meslee des deux, ayant mouuemens inesgaux.

Par la pudeur la faculté animale du commencemẽt se meut vers le dedans: mais tout aussi tost elle retourne au dehors abondante. Car si elle ne retourne point, c'est crainte, & non point pudeur.

La

La craincte & la tristesse ne different que de plus au moins, Car par l'une & par l'autre se faict mouuement vers le dedans, des esprits animaux.

Il dit que ceux qui sont par trop pusilanimes meurent de ioye : mais il ne dict point par quelle raison cela se faict.

Et la douleur comprimante l'ame en vne autre façon, adiouste il, ne cause point de moindres symptomes que la peur. Car ceux lesquels en sont surprins deuiennent palles & froids, iusqu'a en frissonner & en trembler, & ont le pouls petit, & lasche, & finalement meurent: entant qu'en eux aussi, la chaleur naturelle se retire vers son principe, & leur ame s'esteint & se deslie.

Par les frisons plusieurs sont tourmẽtez de soif, à cause qu'en eux la chaleur interne s'augmente.

Ceux qui se nourrissent de viures de mauuais suc, tout aussi bien comme les ladres, sont tourmentez de demangeaison de leur peau : laquelle n'est autre chose qu'vne legere mordication des excrémens.

Quant aux symptomes qui arriuent

aux plus excellentes functions, le plus cruel est quand toute la function perist. Le second quand elle est lezee seulement. Le troisiesme quād elle degenere en vne autre espece. Or perist elle en la demence qui vient d'oubliance, laquelle indisposition procede de froid, duquel tout le corps du cerueau est preuenu.

Et quant est de l'Apoplexie & l'Epilepsie, il semble qu'elles proceddent d'vne soubdaine confluence de pituite, qui vient à remplir les ventricules du cerueau.

Cela est vray: mais l'importance est de sçauoir qui cause telle confluence.

Toute alienation de sens est vn mouuemēt depraué de la souueraine de toutes les facultez de l'animal, procedant ou de l'intemperie du cerueau, ou de mauuaises humeurs dont il est fatigué. *Nota que la souueraine de toutes les facultez de l'animal, est celle par laquelle il vse de bon sens.*

Et si ladicte alienation de sens est auec fiebure, elle s'appelle Phrenesie, & si elle est sans fiebure Manie.

Il confesse que la Phrenesie procede bien de cause chaude. Et dict que si en la demence la peur perseuere, le mal vient de l'humeur melancholic. Et que tout ainsi qu'il ny à rien qui nous apporte plus de peur que les tenebres, ceux qui sont possedez d'humeur melancholic, ont tousiours peur, à cause de la bile noire ou melancholie, dont le cerueau est oppressé.

Mais moy, ie dy, qu'vn fort venin qui est logé dans les esprits : tel qu'est celuy lequel à cours en tout ce temps, depraue en l'vn l'humeur melancholic. En l'autre la bile, en tel le Phlegme, en tel autre le sang.

Du troisiesme liure.

LA concoction qui se faict en l'estomach apres le repas, est alteration des viandes. Donc tout erreur qui eschet en matiere de ladicte alteration, est vn Symptome de la Concoction.

Et tel symptome s'appelle crudité: soit qu'il ne se face du tout aucune alteration desdictes viandes, en sorte qu'on les rende cruës: Soit qu'il s'en face quel-

cune, mais non telle qu'elle se doit. Ce qui aduient en deux façons. Car ou l'alteration se fait tardiuement, & la viande à peine se transmue. Ou elle se corrompt du tout, par la deprauation de la faculté alteratiue.

Laquelle deprauation aduient aucunes fois par ce que c'est ladicte faculté alteratrice mesme qui est lezee.

Et aucunes fois par ce que son organe, qui est l'estomach, souffre quelque mal: comme seroit quelque apostume.

Et autresfois, par quelque faute externe: Sçauoir est ou par les excremens qui sont accumulez dans l'estomach.

Ou par la mauuaise qualité des viandes.

Ou par ce que celuy qui souffre telle maladie prend son sommeil mal à propos, ou mange à heures incommodes: comme de trop grand matin.

Ou bien par ce qu'il prepostere les viandes qu'il prend. Comme, par exemple, mange des viandes astringentes à l'entree de son repas, tels que sont les coings: Puis consequemment de la salade: & puis de la viande.

Les corruptions de la viande qui sont fumeuses proceddent de viures chaleureux, & les aigres de viures froids.

Ce qui aduient aussi aux excremens: car les viures froids & pituiteux, engendrent des corruptions excrementeuses aigres, & les bilieux & chauds en engendrent de vaporeuses.

Et de mesme le ventre produict des mutations acides, en cas de maladies froides: & de fumeuses en cas de chaudes.

Le ventricule fort depraué corrompt les viandes. Et autant en est-ce de tout le genre veneux, qu'estant depraué il corrompt le sang, & les trois humeurs y annexes. Or des humeurs corrompues s'engendrent Erysipeles, Chancres, Gãgrenes, vlceres cancreux, Charbons & Dartres.

L'Atrophie est vne defaillance totale de la faculté nutritiue. Or en la lepre y en a seulement deprauation, mais non defaillance totale.

La concoction se fait trop tardiue, ou par la dureté des viandes dont on a vsé en trop grande quantité, au prix des

forces de l'estomach, ou parce qu'on n'a pas suffisamment dormi, ou par auoir souffert vn grand froid, ou parce qu'on a trop mangé.

Et est à sçauoir que les cruditez qui arriuent dans les vaisseaux se reduisent aux mesmes modes. Et mesme celles qui s'engendrent en la troisiesme digestion.

Et les causes de tels defauts, par fois prouiennent du labeur ou de l'estude, à laquelle on s'adonne.

Le ventricule boüillant corrompt les viandes en excremens reluisans.

La viande par trop eschauffee en l'estomach, par necessité se corrompt. Et telle indisposition engendre volontiers la soif, & mesme par fois de petites fieures hectiques.

Et tout au contraire, iamais ceux ne souffrent ni soif ni fiebure, qui sont tels qu'en leur estomach la viande demeure cruë, par vne intemperie froide: ains, quoy que telle crudité leur soit occasion de rotter, ou bien de vomir, encore tousiours perçoiuent ils la qualité d'icelle viande.

Quãd par froideur elle ne se peut cui-

re, il en reuſſit des rots aigres. Et quand c'eſt par trop de chaleur, le ventre s'en rempliſt de viſcoſitez.

Au reſte fort facilement l'eſtomach tombe en l'vne ou en l'autre de ces legeres indiſpoſitions: Mais non en telle intemperie, ſoit de chaleur, ou de froideur que toute ſa function periſſe: Si ce n'eſt par grand laps de temps.

Quelquefois il ſe faict meſlange des maladies & des ſymptomes, tant de la faculté retentrice, que de l'expultrice: Comme par exemple il aduient à ceux leſquels ont le hocquet: qui eſt vn mouuement conuulſif, premierement, de la faculté expultrice, & tout enſemble de la retentrice.

Le Vomiſſement eſt vn mouuement depraué de la faculté expultrice, par lequel ſe faict euacuation ſubite par l'orifice de l'eſtomach de ce qui le moleſte.

Et la Lienterie en eſt vn autre par lequel eſt euacué, par le trou d'embas dudit eſtomach, ce qui le moleſte, pour incliner plus vers iceluy.

Et en la maladie dicte *Cholera morbus*, L'euacuation ſe faict par les deux coſtez, à

cause que l'vn & l'autre sont oppressez.

Il y a aussi vn autre mal qui est Paralysie de gorge, en laquelle on ne peut aualler.

En somme, Quãd le Vẽtricule ou estomach est en son naturel, il attire à soy des parties d'enhaut, & laisse aller par celles d'embas. Et quand il est desnaturé, il tire mesme des parties d'embas, ou quoy que soit, il en reçoit ce quil uy en est enuoyé. D'où vient la maladie dicte *Voluulus* autrement *misere mei*, en laquelle le patient rend ses excrémens par là bouche. Qui vient ou de s'estre trop laissé resserer le ventre, ou bien d'vne confusion de boyaux.

La malice des excrémens, dict il, consiste en multitude, grossiereté, ou viscosite:

Mais ie dy moy. Si faict elle bien en autres choses comme en puenteur & acrimonie.

Toutesfois & quantes que les excrémens ne s'esuacuent point, leur demeurant est porté par tout le corps, auec le sang. Ce qui aduient pour double cause, c'est à sçauoir, ou par le vice de la faculté

culté alteratrice, ou pour la mauuaiſtié des viures dont on ſe nourriſt.

Si la bile ou cholere palle regorge par tout le corps elle fera les palles couleurs. Et ſi en vne ſeule partie elle y engendrera des dartres, ou Eryſipeles.

Et l'humeur melancholic engendre la lepre, ſi elle regorge par tout le corps. Et le cancer, ſi en vne ſeule partie.

Et la pituite cette eſpece d'Hydropiſie dicte Anaſarca, ſi elle regorge par tout le corps. Et l'œdeme ſi en vne ſeule partie.

Et les excrémens ſereux ou aquees, s'ils s'eſpandent par tout le corps, font l'hydropiſie appellee Tympanites. Et des puſteules ſeulement, s'ils ſe iettent ſur vne partie.

Et ſelon le meſlinge qui ſe faict deſdicts excremens ſe faict variation de maux, & de Symptomes.

La mauuaiſtié des viures engendre l'vne & l'autre eſpece de lepre: & autres, indiſpoſitions.

Quand toute la chair eſt paſle noire cela s'appelle lepre Elephantine. Et cette maladie s'engendre comme celle qui

s'appelle Leucas: & tout autant en est de celle qui s'appelle Alphi.

Et en toutes ces trois indispositions, il n'y a que la superficie du corps qui soit mal effectée, qui se couure toute comme d'escailles, mais non toute la chair.

Veritablement si a bien, il y a bien autre chose de gasté que le dessus du corps en la lepre. Car le principal de ce mal gist au plus profond du dedans.

Les alimens peuuent fort bien changer la chair de l'homme en leur nature d'eux: Entant qu'vne chose plus forte ne laisse pas d'estre interessee par vne moins forte auec laquelle elle à affaire.

La faculté expultrice opere immoderément quand la retentrice est foulée, soit par la multitude des excremens, ou bien pour leur acrimonie, ou bien par sa propre foiblesse. Car alors il est du tout force, qu'auec lesdicts excremẽs sorte aussi de ce qui est vtile. Ce qui aduient en la lienterie, & dysenterie, & au flux qui vient de l'humeur choleric.

La trop grande abondance d'excremens vient de l'Imbecillité de la faculté

nutritiue.

Quand le foie est indisposé on rend la viāde demie cuicte en ses excremens.

Car toutes fois & quantes que le foie ne peut digerer l'aliment qu'il à attiré par les veines mesaraïques, il le renuoye par les mesmes demy cuit, semblable à vne eau en laquelle on a laué de la chair fraichement tuée.

Que si ledict aliment est bien cuit en sang, & neantmoins pour quelque empeschement, il ne peut estre distribué par tout le corps, force est aussi qu'il redeuale dans le ventre: Et lors vn tel sang est non seulement plus noir que le naturel, mais plus splendide quant & quant: à cause de l'humeur melancholic qui y est adjoinct. D'autant que ladicte humeur se faict du sang par trop rosti & chaleureux.

Autant en est des suppressions d'vrine, ou de son acrimonie: que quant est de la suppression elle faict, ou par l'imbecillité de la vescie, ou par ce que sa bouche est trop estroicte.

Et en cette indisposition eschet encore vn autre Symptome c'est assauoir

qu'il ne decoule aucune vrine en la vefcie: par ce que la function des reins eſt perie totalement.

Et encore vn autre, Aſſauoir qu'elle eſtant pleine on ne peut rendre ſon vrine, pour eſtre la bouche d'icelle reſtreſſie, ou par le moyen de quelque grumeau: ou de quelque apoſtume: ou pierre: ou callus, ou carnoſité qui eſt crëue dans le conduit.

Et ladicte veſcie s'arreſte de faire ſon debuoir, ou par quelque tumeur non naturelle: ou par quelque tres-grande ſiccité, telle qu'il s'en engendre, par fois, és fiebures treſardentes.

Quant à la ſtrangurie, il ſemble qu'elle ſe fait, ou par l'imbecillité de la veſcie, ou par l'acrimonie de l'vrine.

Il y a vne autre eſpece de ſymptome de deprauation de la faculté expultrice de l'vrine qui eſt ſemblable au flux de ventre: qui eſt que quelques fois il arriue que quaſi tout le corps ſe fond. Et quelques fois ſeulement l'humeur qui eſt contenne dedans les veines. Et ce qui eſt ainſi fondu, tantoſt s'eſcoule par le vẽtre, tãtoſt par la veſcie auec l'vrine.

Et quelque fois degenere en ſueur.

Car quand les reins ſont forts & valides, ils attirent toute l'humeur des veines qui eſt fondue en ſanie ſereuſe : & la renuoyẽt tout d'vn train dans la veſcie. mais s'ils ſont foibles, les veines laiſſent eſcouler toute ceſte ſeroſité dedans le ventre, ſi d'auenture elle eſt groſſiere.

Car ſi elle eſt fort deliee, elles la pouſſent par tout le corps, & font hydropiſie.

Et ainſi quand la chair ſe fond, le ventre reçoit telle fluxion, ſi elle eſt de ſubſtance eſpaiſſe : ſinon elle s'euapore en ſueur.

Quand il aduient des ſueurs par le relaſchement de l'habitude naturelle du corps, telle indiſpoſition s'appelle Syncope.

Le contraire dequoy aduient és ſueurs critiques, par leſquelles les forces ſont reſtaurees. Et ſemblablement celles qui procedent d'vn exercice moderé, dit-il, (mais moy ie dy d'vn labeur ſerieux) : Item celles que les bains prins à propos ou la chaleur d'eſté excitent.

Par les exercices immoderez, il s'en va quelque choſe des humeurs vtiles du

corps. *Cela est vray* & qui pis est, ce qui s'en va de la façon ne se refait point totalement par le repos, ni par la bonne nourriture; mais si fait bien ce qui s'en deperist par vn labeur serieux, quelque excessif qu'il soit.

Les sueurs purgatrices ont l'odeur de l'excrement lequel elles purgent.

Au reste, il sort grande abondance de sueur, ou par auoir le corps fort transpirable, ou bien par la tenuité, ou abondance des excremens: tout ainsi qu'elle est retenue par leur paucité, ou leur espaisseur, ou viscosité, ou parce que les pores sout bouschez, ou assopis. Car ils se bouschent par la grossiereté & viscidité des humeurs, & s'assopissent, ou biẽ par vne trop ample nourriture, ou par le froid, ou par trop de molesse.

Et qui plus est, tant la sueur que la suppression d'icelle aduient bien quelques fois pour l'imbecillité des forces de la chair.

Car en somme, nulle function ne peut estre empeschee, sa substance n'estant aucunement lezee.

Nulle des qualitez actiues ne peut tãt

alterer les choses qui lui sont obiectes, que la chaleur. Et pource vn corps chaud & humide fort promptement cuict, s'approprie, & assimile la nourriture par lui prinse. Tout au contraire dequoy, il en va d'vn corps froid & humide.

Il dit, que pour parfaire la nutrition, sont requises la concoction, la nutrition l'apposition, & l'adherence. Sur toutes lesquelles choses il ne fait rien que niueller.

La chaleur naturelle de l'enfant approche plus de la nature de la vapeur, & celle des ieunes hommes de celle de la Siccité.

Les corps humides ont besoin d'alimens humides. Les secs de secs.

Il amplifie ceste sentence, que les instrumens chauds & secs, sont plus aptes aux fnnctiōs actiues: ainsi que les froids & humides aux functions imbeciles. Et conclud à la fin.

Qu'en somme, l'augmentation de la chaleur est tres-efficacieuse pour toute sorte d'alteration: pourueu qu'elle ne deuienne si excessiue, qu'elle face fon-

dre la substance du corps.

Et la Siccité fait grandement à la force, & a la roideur ; pourueu qu'elle ne soit si crue qu'elle rende les corps roides, & immobiles & friables.

Et l'humidité fait admirablement à la nutrition: mais elle est contraire a toutes les autres functions.

¶ Apres il fait profession de traitter des distillations du Cerueau, & n'en dit que ce qui s'ensuit.

Quand le cerueau vient a estre distemperé par froid, ou bien par l'ardeur du soleil, il s'en ensuit rheume qui tombe sur les yeux, & sur le nez, ou quelque catharre.

La fluxion qui tombe sur le nez s'appelle *Grauedo*. Celle qui tombe sur la gorge *Raucedo*. Si elle tombe sur la luette, le mal qui s'en ensuit s'appelle *Vua*. Si elle tombe sur les glandules qui sont aux deux costez de la bouche, le mal s'appelle *Antiadæ*. Et *Paristmia* quand elle tombe sur les parties prochaines d'icelles,

Et quelques fois, la fluxion se faict depuis la teste dans le ventre: & quelques

ques fois sur la trachee artere. Et faict grãd mal tombant sur l'vn de ces deux lieux. Et plus n'en dict ains vient a la matrice.

Quãd le corps de la matrice viẽt a estre dur ou solide, cela est cause de suppression de mois. Or s'endurcist-il, ou dés l'enfance, ou bien par succession de temps soit par intemperie: ou par autres indispositions.

Et quelquesfois la suppression d'iceux mois se faict à cause de l'espaisseur de leur substance, ou sa viscosité, ou à cause que les vaisseaux par ou ils passent sont bouschez.

Les fluxions desdits mois desreglees, se font quand tout le corps se purge par icelles. Et ce qui s'escoule par iceux ressemble tousiours à ce qui est de superflu audit corps.

Il y a encore vne autre sorte de flux menstrual, qui vient de quelque indisposition particuliere de laquelle est affligee la matrice.

Et quelquesfois les mois sont retenus parce que le sang flue par quelque autre costé, pour estre la femme tres-robuste.

Du liure des causes externes.

IL ne dit rien du tout, sinon que lesdites causes, qui sont le chaud & le froid, & les violentes passions de l'ame, n'esbranlent la santé, sinon des personnes debiles. Et ainsi il ne s'aduise nullement que les venins sont les causes des plus griefues maladies.

Du liure de la Plenitude ou superfluité d'humeurs.

IL rameine ce fondement, par luy posé en ses liures *Des Elemens*, que la substance de chacune des choses suiettes à generation & corruption, est alteree de par les quatre premieres qualitez, Chaud & froid, & sec & humide. Et que l'essence mesme de leurs vertus, consiste d'icelles qualitez, & n'est sinon vne proprieté laquelle reussit de leur temperament.

Lequel dernier article est faux. Entant que, comme ie preten auoir monstré au precedent, chacune des choses naturelles a double vertu, l'vne externe ou elementaire, & telle que dit

Galien. Et l'autre intrinseque & occulte, qui luy est donnee des astres, lesquels combien qu'ils soyent eux-mesmes faits des elemens, neantmoins ce n'est pas à dire que la vertu de chascun d'eux ne soit vne nouuelle source de vertu, encores plus nobles que celles des elemens mesmes, & d'vne nature toute autre. Laquelle source de vertu leur est procedee à chacun, de la façon de laquelle Dieu a vsé à les composer & creer, & est vne chose plus forte sans comparaison que ne sont lesdites premieres qualitez.

Il y a deux sortes de plenitude, l'vne qui est plenitude au prix de la force de celui qui la souffre, l'autre au prix de la capacité des vaisseaux ou elle reside.

Le ventricule fort debile a la faculté sensitiue fort exquise pour ressentir les choses qui lui pesent.

Ni luy, dit-il, ni autre autheur quelconque, n'ont sceu atteindre à trouuer les signes de la plenitude du sang, qui est plenitude au prix de la force des veines.

Les membres exempts de sentiment, ou qui en ont peu, ne se peuuent pas ressentir de la plenitude qui est en eux, ainsi que l'estomach & la vescie. Et tels

sont le poulmon, le foye & les reins, & quant au cerueau, & à la moelle de l'espine du dos, aucuns les colloquent entre les parties sensibles.

Quand on se sent tendu ou enflé, sans que cela vienne de violent exercice, c'est vn signe infallible de superfluité d'humeurs.

L'indisposition vlcereuse s'engendre d'humeurs acrimonieuses.

Et l'indisposition de pesanteur de multitude d'humeurs, au prix des forces de celui qui la souffre.

La rougeur est signe de superfluité de sang, & la couleur pasle de bile jaune. La blanche de pituite. La noire de melancholie. Et toutesfois, si auec l'abondance de chascune de ces humeurs le sang n'afflue aussi outre mesure, c'est cacochymie, & non point plenitude.

Entre les pituites, on colloque l'humeur qui volontiers s'appelle crue, & est ressemblante à de la puree de febues, & telle humeur est moins espaisse & flatulente que l'autre grosse pituite. Et ne surabonde point par tout le corps, si ce n'est en ceste espece d'hydropisie ditte

Leucophlegmatia.

Il y a encore d'autres sortes de pituite, assauoir, la douce, la salee & l'acrimonieuse. Et de la superfluité de la douce on deuiët endormi. De l'acrimonieuse famelic. Et de la salee alteré.

Et de la cruë, on deuient manquant d'appetit: & mesme encore outre endormi: entant que toutes fois & quantes que le cerueau vient a estre refrigeré & humecté, ou deuient subiect a dormir: tout ainsi que quand il se seiche, on perd l'enuie de dormir.

Tous ceux qui abondent en l'vne & l'autre bile ne peuuent dormir, & quant à ceux qui sont tourmentez de la noire ils sont tristes, & de difficile entretien.

La cause de la somnolence, & de la perte du dormir, gist au cerueau. Et la cause de l'appetit, & du defaut d'icelui, en l'orifice de l'estomach. En laquelle s'il s'amasse de la pituite elle cause la faim. Et si de la bile jaune, la soif & defaillance d'appetit, & la bouche deuient amere. Et si de la noire, elle cause de la tristesse, & morosité, & de la peur. Et oste la soif.

Du liure de l'humeur melancholic, autrement dicte Bile noire.

LE sang, aussi tost qu'il est hors de ses veines ou arteres, soit dedans ou dehors le corps se congele en grumeaux.

Il en est de jaunastre, & de noirastre, & de plus espais l'vn que l'autre. Le plus rouge est le meilleur.

Parmy le sang rouge se veoid quelquesfois vne humidité deliee, qui s'y amasse par le boire.

Et quelquesfois la pituite se porte auec ledit sang par les veines.

Il y a vne autre espece d'humeur, semblante a vn gros sang & noir qui se iecte par le vomissement, ou par le siege, qui ne se congele poinct à l'air. Et telle humeur est quelques fois acre : autresfois aspre : Et autresfois n'a nulle qualité manifeste.

Le sang doit estre doux au goust. La pituite sans saueur. Donc quand ils sont salez au goust ils sont morbides.

Par fois la pituite est douce.

Toute pituite doit estre blanche, & demeurer tousiours liquide.

Il y a vne autre humeur qui est tousiours amere au vomir, & quelquesfois est palle, & non jaune. Et celle qui est jaune est tousiours plus espaisse.

Donc tout ainsi comme la bile iaune, estant meslee à vne humidité sereuse & deliee deuient plus aqueuse, & plus palle: ainsi lors qu'il s'en resoult quantité, elle semble à des moiaux d'œufs: & s'appelle, à cette occasion, *bilis vitellina*.

Toute cette bile, soit iaune, palle, ou vitelline s'engendre dedans les vaisseaux, mais dans le ventricule s'en engendre vne certaine espece semblante de couleur aux pourreux. Et vne autre semblãte à la roüille: & s'appelle Æruginosa. Et vne autre qui semble à la couleur de la guesde. A toutes lesquelles cela est commun qu'elles demeurent telles qu'elles sont de leur origine.

Pour retourner à la bile noire, elle differe d'auec le sang noir, parce qu'elle ne se coagule point. Et toutesfois ne differe point tant de cela d'auec ces hu-

meurs qui s'appellent excrémens noirs, que de leurs facultez & qualitez. Car iceux n'ont aucun goust aspre ny accide formellement : La ou la bile noire est telle que cela au goust, & mesme à l'odeur. Et de plus ils ne fermentent point la terre estans espanchez sur icelle, ainsi que faict la bile noire: qui en cela ressemble à de tres fort vinaigre: sauf qu'elle est beaucoup plus espaisse : Et pource ronge & exulcere les parties du corps esquelles elle est contenuë pure. Car le vinaigre, estant d'vne substance deliee, passe au trauers de la terre, mais elle nó. Pourquoy aussi nul animal ne sçauroit endurer son goust, non plus que celuy du pur sel: dedans lequel aussi aucun animal ne peut viure. Elle est engendree d'humeur noire bruslee.

Et celle qui est engendree de bile iaune bruslee est de tant plus pernicieuse, que la bile iaune est plus efficacieuse que les faces du sang.

I'ay tousiours veu l'excretion de la bile noire estre pernicieuse, & celle des excremens noirs estre le plus souuent salubre.

La bile

La bile noire poussee à la peau auec fiebure faict les charbons. Et y poussee sans fiebure faict la lepre. Et si elle est seule, du commencement, n'y faict rien qu'vne tumeur noire qui deuient à la fin Cancer. Quand ladicte bile noire vient à s'addoucir par estre meslée de sang elle engendre les lepres rouges, qui par succession de temps deuiennent noires.

D'elle se font aussi les hœmorroides, Et d'elle mesme les Varices des cuisses: lesquels deux maux si on veut refrener on met le patient en danger de deuenir melancholic.

Les mesmes erosions & vlceres se peuuent faire par le dedans du corps: d'ou viennent les Dysenteries: tresmalaisees a guerir, sauf que la cure des intestins est tant plus faisable que les medicamens qu'on baille par le siege vont droit au lieu affecté.

Les indispositions de la rate, soyent Schirres, soyent inflammations, soient debilitez, apportent vne mauuaise couleur à tout le corps.

Le foye est purgé par la rate, laquelle attire à soy toutes les fæces du sang.

Comme les medicamens qui attirent la bile guerissent la iaunisse, ainsi ceux qui tirent l'eau guerissent l'hydropisie. Et ceux qui tirent la bile noire la lépre & les chancres, ou du moins les garde de croistre.

Es purgations, & crises les humeurs retrogradent par les mesmes veines, par lesquelles l'aliment est porté du ventre dans le foye, & du foye par tous les membres.

Et mesme és plus sains és grandes famines le sang redeualle tout dans le ventricule pour le nourrir.

La nature formant l'enfant, & l'accroissant en la matrice, attire tout le meilleur sang pour cét effect: & laisse tout le vicieux dedans les veines, qui puis apres se purge, la mere en estant accouchee, en mesme façon que des menstrues: estant vicieux non seulemēt en ce qu'il surabonde, mais aussi en sa qualité.

Mais quant est de la pituite elle se fait des viandes pituiteuses dés le ventre, par la premiere concoction. Tout ainsi que l'humeur bilieuse & la melancholique

dans le foye. En la coction duquel sang, ladite pituite mesme est aussi rendue sang. Qui est la cause pour laquelle nature ne luy a donné aucun instrument pour se purger, ainsi qu'elle a donné au sang la vessie expurgatrice de l'vrine, & l'autre petite vescie qui est dans ledit foye mesme, expurgatrice de la bile. Et la rate expurgatrice de l'humeur melancholic. Et ainsi l'humeur pituiteux qui est dans le ventre, estant porté dẽdãs le foye auec le Chyle, est aussi transmué en sang.

Si vous purgez bien, dés le commencement, toutes les indispositions qui prouiennent de l'humeur melancholic vous les empescheres toutes de s'accroistre, & fust-ce mesme les caucers.

Il n'y a point de bile noire en ceux qui sont vrayement sains.

Du liure des Tumeurs qui sont contre nature.

EN tout ce traitté il ne dit rien de nouueau, sinon qu'il nomme seulement quelque nombre de tumeurs, dõt il n'auoit parlé és liures precedens: mais

il ne fait que les nommer, & les definir si superficiellement que rien plus.

Du liure du Tremblement de la Palpitation, de la Conuulsion & du Frisson.

IL ne dit aussi rien de nouueau en cestuy-cy, ains ne fait que rhetoriser touchant ces quatre indispositions, & amplifier de paroles ce qu'il en a ja dict és liures Des causes des maladies.

Il dit que la Palpitation vient de cause froide, & qu'elle se fait par les esprits.

Hippocrate, dit-il, a gueri vne femme qui ne se pouuant deliurer de l'arriere-fais de son accouchement, ni du sang qui deuoit sortir en estoit tombee en tremblement, par la saigner au droict de la cheuille du pied.

Il faut saigner les femmes souffran-frantes douleur de matrice, de par abōdāce de sang, en la cheuille du pied, ou à la iartiere: comme monstre la communité qui est entre ces veines là & celles de la matrice.

Le frisson qui vient par maladie selon la doctrine d'Hipocrate, est vne refri-

geration douloureuse, laquelle se faict auec vne concussion inesgale de tout le corps.

Souffrir vn tel mal que cela est vne indispositiõ de la chaleur naturelle. Et sur ce propos, il tasche de descrire que c'est que la chaleur naturelle. Et dict que la nature mesme, ou l'ame mesme, n'est autre chose que chaleur, Et que cette chaleur est en continuel mouuement lesquel se faict alternatiuement du dedans au dehors, & du dehors au dedans. Et sur ce allegue l'authorité de Heraclytus, qui, comme il rapporte, dictque la chaleur moderément esteincte, puis moderémẽt r'allumee, demeure tousiours mobile. Sur quoy, luy, dict qu'elle s'allume lors qu'elle incline vers son centre, par appeter la nourriture: Et qu'elle s'esteinct lors que du centre elle s'espand de tous costez. Et que ce qu'elle se meut en cette sorte, du centre à la circonference, c'est à cause qu'elle est chaleur. Et puis de sa circonferenee vers son centre, c'est par ce qu'elle tient aussi de la froideur. Et ainsi est meslee de chaud & de froid, & qu'autrement, si

elle estoit pure chaleur elle se dissiperoit. Et que l'animal est sain lors que son temperament n'excéde point les limites de la nature: Ce qui se faict quand sa chaleur & sa froideur sont entremeslez d'vn temperament mediocre. *Mais sur ce ie dy moy*, Que ce perpetuel mouuement de la chalenr naturelle de l'animal du centre à la circonference, & de la circonference vers le centre est iustément vne chimere.

Car par effect il y à bien vne chaleur naturelle en l'animal : de laquelle la source gist au cœur comme dict Galien luy mesme au sixsiesme liure *De Vsu partium*, & autres endroicts Et cette chaleur est en perpetuelle action, non pas proprement de se mouuoir, mais de mouuoir ledict Cœur mesme, le Poulmõ, le sang Arteriel, & le corps des Arteres mesmes, le Diaphragme, le Cerueau. Et ce d'vn mouuement local, & inuolontaire. Et tout ensemble d'vn physic, ou d'alteration actiue, le Ventre, le Foye, le Cœur, le Cerueau, les Reins, les vases Spermatiques, & la substance de chascune des parties Instrumentales ou

externes de l'animal, à ce qu'assiduellement ils transmuent les alimens que chacun prend en chyle,& en sang, & en esprits, & en chair & peau, &c. Et cette chaleur naturelle est retenüe en l'animal par toute la masse de son corps, qui en est comme le tison. Et y est ladite chaleur engendree ,& entretenue par l'efficace du Soleil, & de son assiduel mouuement,& de tout le Ciel. Et a son principal siege au cœur, & au foye, & au sang, & ce à cause que lesdits membres, & tout le corps, cōsequemment,en sont vn obiect conuenable : ainsi comme le suif, & l'huille, & la mesche le sont de la flamme du feu elementaire. Voyla que c'est au vray de la chaleur naturelle, & de son mouuement perpetuel. Et tout ce qu'en dit Gelien est chimeric,& rien que pure fantasie.

Que si on demande que c'est que la chaleur contre nature, ou qui est outre la nature. Ie dy, moy, qu'elle est seulement vne indisposition par laquelle la chaleur naturelle,qui deust estre espandue par tout le corps en vne façon raisonnable, est plus grande que de raison-

accumulee en quelque lieu particulier; soit au cœur, ainsi qu'il se faict és frissons, ou bien au foye, alors qu'il excede en chaleur, ou au Cerueau, ou aux Reins, ou dans l'estomach, &c. qui fait qu'elle est manque en autres endroits dudict corps.

Car ie dy, moy, que les frissons des fiebures intermittentes, ne sont rien autre chose qu'vn amoncellement de la chaleur naturelle qui se fait dans le cœur: au moyen dequoy tout le reste du corps en est destitué, & tremble de froid, iusques à ce que ladite chaleur se soit multipliee tellement qu'il y en ait a suffisance pour rechauffer les autres membres, & pour tout ensemble combattre la malice de l'humeur peccante. Pour laquelle chose pouuoir, le cœur s'eschauffe ainsi de luymesme, auec l'aide que luy font les esprits sensitifs: qui se bandent à tout besoin.

Laquelle doctrine n'est point totalement contraire à ce que ledit Galien dit des frissons consequemment, desquels il parle iusques a la fin de ce liure, mais elle est seulement vn peu diuerse de ce qu'il en

qu'il en barbouille, qui n'est tout rien que rethorique, & tournoier, comme on dict, alentour du pot, qui faict que ie ne d'aigneroy m'amuser à en faire extraict.

Du premier liure des Differances des fiebures,
CHAP. I.

LE commencement de ce chapitre n'est pas grand cas: ce qu'il dit consequemment est qu'il y a de trois sortes de fiebures, l'vne en laquelle le corps mesme du cœur s'echauffe, ou à tout le moins, les humeurs qui logent en ses ventricules: ou la seule substãce aërienne & spirituelle pour la premiere, & puis apres les humeurs, & puis les parties solides.

Entant que la substance aërienne est meslee auec le sang arteriel, tant dans les arteres, qui la respirent par infinis trous, que dans le cœur: comme en celuy auquel, elles confluent toutes.

Donc cette chaleur contre nature, dicte fiebure, cõmence par l'vne de ces trois choses que dict est. Puis elle s'et-

pand, & tourmente aussi par apres les deux autres. Car, au reste, la communication de ladicte chaleur contre nature se faict aisémẽt des humeurs aux esprits, & nõ pas si tost des esprit aux humeurs. Et semblablẽment les parties solides du corps, estant eschauffees, eschauffent bien plustost les humeurs, & les esprits qu'elles ne sont eschauffees par eux. *Tout cecy est faux*: d'autant que toute substance deliee, adiouste il, est bien plus prompte à s'alterer que les grossieres. *Cette reigle faut plus souuent qu'elle n'est vraye.*

Du chap. 2.

C'est chose confessee de tous que la fiebure vient à plusieurs, de trop de labeur, de cholere, de tristesse, de l'ardeur du Soleil, de froid, de veilles, de crudité, de trop boire, & de trop manger.

Item d'aer pestilentieux. Et que les maladies veneneuses sont tout aussi cõtagieuses comme la Chassie, & la Galle: tellement qu'il faict fort mal-seur frequenter ceux qui sont tabides, ceux qui ont leur haleine infecte, ou puante: ou qui ont delaissé leur exercices coustu-

miers, & pource viennent à tomber en maladies.

Le trop de repletion aussi. Les mauuais viures, & les mauuais medicamens, & plusieurs autres telles choses, causent les fiebures.

Du chap. 3.

Le chaud & le froid, le sec & l'humide, sont les elémements des corps. Et de leurs distemperamens se sont les premieres maladies. *Philosopher ainsi est iustement se perdre dans les nuës.*

Toute chaleur contre nature n'est pas fiebure: mais cette la seulement qui s'allume au cœur.

Par le mouuement de cholere, dont la faculté gist au cœur, l'esprit s'eschauffe quelques fois, & quelque fois la substance du sang: laquelle chaleur, si elle dure longuement, il est du tout force qu'il s'en engendre fiebure, mesme, apres ledit mouuement de cholere appaisé du tout. La ou celle qui vient de tristesse, s'engendre du seul mouuemẽt d'icelle tristesse, non d'ardeur qui en soit reüssie. *Ce dernier propos est ou faux ou vain* : estant chose seure qu'vne pro-

fonde tristesse faict vne impression maligne au sang, d'ou s'ensuit vne fiebure, mesme apres icelle passee, aussi bien que de la cholere ; ou bien quelque vlcere maling.

Le commencement de celles qui viennent de trop de labeur est vn mouuement immoderé des muscles & nerfs & ligamens, & ioinctures : lesquelles parties premieremẽt s'eschauffent: puis successiuement la chaleur monte iusqu'au cœur. *Ouy, mais elle n'y demeure pas, & ne faict poinct de fiebure, si dans les vaisseaux il n'y a quelque maligne humeur ja preparee à esmouuoir le cœur, & à le mettre en fiebre : autrement tout ieune homme & toute ieune fille ne sçauroient dancer, ni iouër à la paulme sans gaigner vne fiebure.*

Il y a tousiours du vent és corps des animaux par deux moyens, l'vn parce que les superfluitez de leurdit corps vaporeuses & fuligineuses sont portees du dedãs vers l'exterieur : & l'autre parce que l'aer est attiré au dedans de l'exterieur, afin qu'il esuente & refrigere la chaleur naturelle. Donc quand quelque puissante cause vient à condenser la

peau, & rendre les pores estroits l'homme deuiendra seulement plectoric, si les vapeurs qui sortent, ou qui veulent sortir de lui, sont bonnes & loüables: mais si elles sont acrimonieuses ou mordaces, c'est grand merueille s'il ne s'en engendre vne fiebure. Or se font les superfluitez acres & mordaces par mauuaises humeurs, & par vser de mauuais viures, ou par trauailler, ou veiller, ou par vser de medicamẽs aigus trop frequemment.

Ou par mediter, *sur choses fortes ou difficiles* s'entend.

Lesdites fiebures qui procedent d'obstruction de pores & constippation des humeurs ne laissent de se faire de pourriture: d'autant que toutes choses chaudes & humides tenues en lieu chaud, si elles ne sont esuentees & refrigerees, se pourrissent incontinent.

Les viures grossiers & glutineux engendrent des humeurs glutineuses (& qui s'arrestent, ne pouuant passer par les pores) & suiettes à putrefaction.

Les parties aussi qui souffrent de l'inflammation engendrẽt des fieures cau-

sees de putrefaction : parce que l'humeur y enueloppee, si elle est chaude de sa nature, & n'est esuentee se putrefie aisément.

Donc si c'est l'humeur cholerie, le plus exquis, qui faict la fluxion il s'en engendre vn Erysipele. Ce qui s'ensuit il l'a ja dit deuant.

Du Chap. quatriesme.

L'Excessiue chaleur de l'air inspire de la chaleur iusques au cœur, & eschauffe les arteres, specialement, parce qu'elles attirent quelque chose d'icelui aer. Par ou aussi le cœur s'eschauffe trop, & en fin febricite, mais quant à la peste, il semble que ce soit vne corruption & putrefaction d'aer qui la cause, estant attiré par la respiration. Or la putrefaction de l'air se fait, ou par la multitude des corps morts non inhumez, ou par les vapeurs des lacs & marais.

La peste aussi s'engendre quelque fois à cause des humeurs disposees à putrefaction qui sont desia en la personne. Car au demeurant nulle cause de mal ne peut agir, sans que le patient soit apte à receuoir son action : Autrement

tous esgallement seroient affectez par mesmes causes. *Mais à ce ie respon qu'il y a des causes si fortes qu'elles agissent sur tous vniuersellement: Et tels sont les puissans venins, tel qu'est celuy du mal de Naples.*

L'effect d'vn Medecin est de sçauoir corriger tous les defauts qui arriuent au corps humain.

Du chap. 51

Toutes fiebures, dit Hippocrate, qui commencēt par enfleure des aines sont pernicieuses. (Par où il veut dire putrides) excepté les Ephimeres. Et aiant allegué cette maxime, il en veut rendre la raison: mais il ne la rend sinon simple rhetoricale.

Chap. 6.

EN cettuy cy il ne dit pas grand' chose.

Chap. 7.

N'Y en cettuy-cy non plus. Seulement, au commencement, touchant les fiebures Epimeres, il dict que cette marque leur est propre, & inseparable que l'vrine du malade se cuict des le premier iour: Et poursuit leurs autres menuës marques. Et apres il traicte

des signes des putrides: Mais fort superficiellement, & d'vne façon incertaine. Vn traict vray en dit il qu'vn des plus grands signes d'icelles est la crudité des vrines, & l'imbecilité de la Concoction (de ladicte vrine s'entend & des humeurs peccantes.)

Chap. 8.

En cettuy-cy il parle des fieures hectiques, Et n'en dit rien, sinõ qu'elles viennent de siccité; Ou quoy qu'il en soit de ce que la substance du cœur s'enflamme, comme la meche d'vne lampe.

Et que la fiebure tabide est non seulement seiche, mais aussi chaude, & est incurable.

Chap. 9.

Il poursuit les circonstances des fiebures hectiques, & en dit pour l'vne que souuent en icelle on a enuie de dormir: mais que telle enuie est plustost vne impuissance de veiller, que somnolence.

Vne autre, que si tost que le patient à mangé la fiebure s'eschauffe & s'augmente, & dure iusques à ce que la viande estant rassise & distribuee, ait humecté

humecté l'aridité du cœur.

Quelques-fois pour n'auoir esté bien pansé d'vne fiebure ardente, & aigue, & n'auoir beu de l'eau froide, en ayant besoin, ou n'auoir esté soulagé de medecament refrigeratif, appliqué sur la poictrine & sur l'estomach, on deuient tabide. *Cela est vray.*

Et quelquesfois par inflammations du foye, & du ventre, si on n'en est bien pansé: parce que leur indisposition se communique au cœur.

Et quelquesfois icelui cœur mesme, par luymesme, deuient tabide: soit par choleres, ou par tristesses d'inturnes.

Et par fois de par les indispositions du poulmon, & de la poictrine: & principalement s'il s'y fait Empyeme, ou par phtysie.

Et qui plus est, elle s'ensuit mesme des Lyenteries, & Diarrhees, quand la la fiebure se met parmi, soit au commẽcement ou à la fin, il s'en ensuit des fieures tabides.

En somme, toutesfois & quantes que la substance du cœur vient a estre saisie de chaleur febrile, malaisee a estein-

dre, elle deuient fiebre tabide.

Chapitre 10.

EN cettuy, il ne dit rien qui soit digne de remarque.

Du liure Second. CHAP. I.

EN tout ce liure il ne traitte que des fiebres intermittentes. Et dit au cõmencement de ce premier chapitre. Premierement, qu'il y a trois sortes de fiebures intermittentes. La Quotidienne, la Tierce & la Quarte: desquelles la quotidienne se faict de la corruption, de la pituite, dit il, *mais moy ie dy de la corruption* qui se met en la pituite, la tierce de celle qui se met en l'humeur bilieux, la quarte de celle qui se met en l'humeur melancholic.

Et quant aux continues qui viennent de l'humeur bilieux, il y en a de deux especes: dont les vnes s'appellent Synoches: desquelles tout le cours n'est qu'vn seul accez, estendu depuis le cõmencement iusqu'a la fin. Les autres ont analogie auec les intermittentes, & cõsistent de plusieurs accez particuliers.

Or des Synoches les vnes perseuerent constantes, & tousiours de mesme, depuis le commencement iusqu'a la fin. Les autres s'augmentent peu à peu, & vont tousiours en s'accroissant; les autres en diminuant.

Ayant posé ce fondement, il retourne aux intermittentes : & dit qu'elles s'engendrent de putrefactions d'humeurs. Et qu'il ne suffit point que la bile iaune redonde en vn corps pour y engendrer vne fiebure tierce, ni la noire pour y engendrer vne quarte, & ainsi des autres. Autrement tous les insensez seroient pleins de fiebures. Ce qui ne leur aduient iamais iusqu'a ce que la bile qui surabonde en chascun d'eux se putrefie.

Il est donc en son champ traittant des fiebures intermittentes en tout ce liure iusqu'au neufiesme chapitre. Et s'amuse à descrire iusques aux moindres particularitez de leurs differences. Et traitte aussi des continues humorales, ou qui prouiennent de mesmes causes que les intermittentes : qui est, dit-il, que les intermittẽtes se font d'hu-

meurs qui de leur propre mouuement s'espandent hors des veines par tout le corps: & les continues se font des mesmes humeurs contenues dedans les veines. Dequoy il ne baille aucune preuue, si ce n'est en ce qu'il dit, que le frisson de chascune des intermittentes baille par tous les membres vn ressentiment de la nature de l'humeur qui la cause: Assauoir celuy de la tierce, qui se faict de l'humeur choleric, d'vne punction par tous iceux: Et celui de la quarte qui se fait de l'humeur melancholic, d'vne froideur. Mais si telle philosophie satisfait à autres, elle ne me satisfait pas à moy: non plus que ce qu'il dit consequemment au Chap. 10. que le sang venant à se putrifier se transmue partie en bile jaune, & partie en bile noire. Ains pour mon regard i'ay grande opinion touchant les fiebures humorales, qu'a la verité la Tierce viet d'vne corruption qui s'engendre en l'humeur bilieuse, qui s'estant exaltee en l'homme, par l'analogie de l'ardeur de l'esté, s'y commence à corrompre pour s'estre le patient laissé transporter à quelque

cholere excessiue. Et ainsi de la quotidienne, & de la quarte, chascune selon son regard. Et qu'es hommes spirituels, ce sont les esprits animaux ou sensitifs qui s'alterent par les passions de vindicte, d'ire, de crainte, ou marrisson : d'ou viennent les fiebres ephimeres, selon qu'il recognoist luymesme, au commencement du dernier chapitre du second liure de son traitté des Crises : là ou és hommes animaux ce sont leurs humeurs qui s'en corrompent. Et suiuant ce, que le sang se corrompt, ou commence à corrompre, par la conuoitise trop aspre de quelque chose que ce soit. Et que c'est de telle corruption que viennent la plusspart des fiebures continues, comme entre autres de celles qui se font d'amour venerien.

Quant à tout le reste de ce liure, il me semble fort froid & mal sain, pour mon regard, au prix de ce qu'il dit, touchant les mesmes choses desquelles il y parle, en son traitté intitulé *Des Crises*: qui est son chef d'œuure, & le plus beau de tous ses liures: & qui pource, merite d'estre leu entierement. Ce qui me gar-

de d'en faire icy aucun extraict.

Quant à tout le traitté *Des lieux affectez ou indispofez*: qui eft vn œuure fort prolixe, tellement qu'il contient fix liures. Les premiers d'iceux mefmement, font pleins d'affez bonnes obferuations, appartenantes à difcerner quelle partie du corps de chacun patient eft affectee en aucunes des maladies internes. Et confecutiuement en toute bleffeure, ou contufion, ou defluxiõ, ou tumeur, ou ftupefaction de quelqu'vn des membres externes. Lefdites obferuations apartenantes à vn fain iugement, à la verité: mais qui font pourtant de facile deprehenfion, par quiconque entend tant foit peu l'anatomie. De maniere que, pour vn point, ledit œuure apartient beaucoup plus à la chirurgie qu'à la medecine. Et pour vn autre, il ne contient aucune inftruction qui ne foit fort trimiale. Outre ce qu'il y a auffi en iceluy plufieurs repetitions de chofes qu'il a ja dittes és autres liures.

Toutes lefquelles chofes font que ie m'abftien auffi d'en faire icy extraict.

Du Marasme autrement dit Tabes *en latin.*

LE Marasme est vne indisposition par laquelle on seiche& defaut peu à peu. Or le Marasme simple, est celuy par lequel on meurt de simple siccité. Et le composé est celui auquel il y a de la chaleur, ou de la froideur excessiues meslees parmi la siccité.

Le Marasme simple prouient de trop ieusner, soit de ieusner a escient, soit faute d'auoir dequoy manger.

Et celui qui est ioinct auec excessiue froidure vient de vieillesse, ou de quelque indisposition ressemblante à celle de la vieillesse.

Et celuy qui est meslé de chaleur excesiue est celui des fiebures hectiques.

Il ne peut aduenir, dit-il, sinon par l'indisposition du cœur, entant qu'il occupe tout l'animal, d'où il s'ensuit que c'est le principe mesme de tout icelui qui deuient aride.

Et apres auoir dit que le Marasme qui vient de vieillesse est inenitable. Il traitte la question si cette aridité qui vient

en la vieillesse se fait à cause que, comme a escrit Hippocrate, leur chaleur naturelle va s'accroissant en l'animal, depuis l'enfance, comme vn feu, qui en fin desseiche tout leur humide radical. Et reuoque en doubte que le liure soit d'Hippocrate ou tel fondement est posé: qui de fait aussi est tres-vain.

Et pour la fin, il ordonne au Marasme lequel prouient de maladie, des viures lesquels soyent aisez a digerer, & du laict & de la ptisane.

Et dit que le bain, donné apres la concoction de la viande faitte en l'estomach, aide grandement à la distribution de la nourriture.

Du liure de l'Art Medicinal.

CHAP. IX.

EN tous les huict premiers chapitres, il ne fait que pedantiser. En cettuy-cy il dit que, pour donner vne partition & distinction generale de toutes les parties du corps de l'animal, il y en a de

quatre

quatre ſortes. Car les vnes ſont comme les principes, deſquels aucunes des autres procedent. Telles ſont le cerueau, le cœur, & le foye, & les teſticules, dit-il. Les autres ſont parties qui en procedent: & ſont auſſi les inſtrumens de leurs fonctiõs, c'eſt aſſauoir les nerfs, & l'eſpine du dos, pour le regard du cerueau. Et les arteres, pour le regard du cœur. Les veines pour celui du foye. Et les Vaſes ſpermatiques pour le regard des Teſticules. *Ie luy nie cettuy-cy des Teſticules.* Et autres y en a deſquels la vertu eſt en euxmeſmes & en naiſt, & ne depend de nul de tous les autres membres: ni aucun non plus ne depẽd d'eux. Tels ſont les cartillages, & les os, & les ligamens, & les membranes, & la graiſſe, & la ſimple chair. Les autres ont bien leur vertu inherente dedans euxmeſmes, mais neantmoins elle depend de quelques autres quant & quant: Et de celles-cy il n'en cotte aucune. Et quant aux cheueux & aux ongles, ils ne ſont ſinon vne generation, & en eux n'eſchet nul regime actif ni paſſif.

Des X. & XI. Chapitre.

EN ces deux il traitte du Cerueau, & n'en dit pas grand chose, comme, seulement, que les coniectures touchāt la disposition de toute la teste en general se prennent de sa grandeur, & de sa figure, & des cheueux.

Que cela est mauuais d'auoir la teste petite: Et neantmoins de l'auoir grosse ne tesmoigne pas tousiours vne bonne habitude du cerueau, si elle n'est quant & quant fort bien formee.

Est bon aussi d'auoir la partie du derriere de la teste proprement faitte: cette partie estant le commencement de la moelle de l'espine du dos, & par consequent de tous les nerfs seruans aux fonctions de tout le corps. Car ceste partie du cerueau a peu de nerfs sensitifs, & plusieurs actifs. Et la partie du deuant, tout au contraire: qui fait qu'on peut iuger de leurs dispositions par les effets dependans de l'vne ou de l'autre.

Tous les autres Chapitres ne sont que paroles sans aucune moelle, & les-

quelles ne vallent pas la peine qu'on en face extraict.

Du Traicté de la Methode de guerir.

CHAP. VII.

EN tous les six premiers, il ne traicte que des matieres appartenantes à la Chirurgie. Et encore ne commence il a entrer en matiere qu'au troisiesme. Et aux premiers, il ne faict que pedantiser. Or quant à cette matiere, les Chirurgiēs de ce tēps luy en apprendroiēt encore plus que luy mesme n'en enseigne en tous lesdits liures. Ils y ont apprins merueilleusement depuis la verole venuë au monde. Et toutesfois c'est de luy qu'ils en tiennent les commencemens.

Au septiesme, il commence à entrer en la matiere la plus difficile de toute la Science de Medecine. Aussi le faict il auec vn exorde, par lequel il se recommande luy mesme, entant qu'il le peut auec modestie. Icelle matiere est, *Des maladies Irregulieres*, desquelles, cependāt,

il ne dit pas grand cas.

La premiere, dit il, Par ou il entend la principale maladie, est celle qui naist és parties similaires, qui sont celles qui font les principales functions.

Chacune particule du corps à sa propre function, tout aussi differente de celles des autres comme elle differe de tempera-mẽt, dit il. Donc pour les guerir, quand elles sont mal affectees, il faut cõseruer à chacune son temperament: Ce qui se fera en refrigerant ce qui est eschauffé, eschauffant ce qui est refroidy, & ainsi des autres intemperies: chacune desquelles, dit il, se doit guerir par son contraire. *Ie preten auoir cy deuant monstré que la vertu ou proprieté de chacune vient de plus haut que de son seul temperament.*

Les Intemperies seiches sont les plus malaisees à guerir. *Ie le confesse.* Or tout ce qu'il y sçait ordonner est du laict d'asnesse, ou de femme: & faict vn grand discours, & de grandes leçons sur les vertus (*qui ne sont pas fort grandes*) dudit laict d'asnesse, & sur les moiens de choisir le meilleur, & comment se doit nourrir l'asnesse.

Qu'il faut vser de frictions. Puis baigner. Puis oindre le malade, & parle de ce faire deux fois consecutiuement, & la friction auant chacune.

Apres, pour son viure, il luy ordonne des testicules de volailles, &, qui est plaisant, de la chair de porc, & poursuit apres tout le regime de son manger.

Et finalement il s'attache à parler de la guerison des Intemperies du ventre: Et ne faict autre chose que niueller sur ce suiet, & repeter qu'il faut refroidir l'intemperie chaude, eschauffer la froide, desseicher l'humide, humecter la seiche.

En fin il suppose, par forme d'exemple, vn accident qui est, par effect, aux maladies de ce temps. A sçauoir qu'en icelles il va fluant du Cerueau dedans l'Estomach vne humeur superflue, dit il, & froide. *Mais cette cy est veneneuse tout à faict* qui y engendre, dit il, vne Intemperie: *Mais il seroit mieux dit vne indisposition*, laquelle occuppe toutes les parties similaires de la substance dudict estomach: Et y faict des douleurs cruelles, d'où proceddent des defaillances de

cœur, & sueurs, & syncopes, dit il, Ce que faict aussi cette-cy, & des corrugatiõs: ou des Coliques si elle deualle plus bas, & s'y arreste. Ou, si elle flue sur les parties pectorales, elle y faict ces peripneumonies, & difficultez de respirer, qui ont si grand cours a present.

Et ayant supposé cela, il dict que, pour y remedier, il faut parfaictement guerir le Cerueau: ce qui est tres-vray: mais par quel moyen il se peut: & mesmement tel mal procedant de venin, il n'en parle, ny pres ny loin: ny tout aussi peu Hippocrate.

Du liure 8.

Il traicte de la difference des fiebures Ephimeres, c'est à dire lesquelles ne durẽt qu'vn iour d'auec les autres, quãt est de leur cours, & du pouls des patiens qui les souffrent, & conclud qu'elles se guerissent par le repos, & par la bonne nourriture.

Et dit que souuent elles viennent de cruditez en ceux qui sont de temperament bilieux.

Et que cette sorte de cruditez est la pire, en ceux de ce temperament, en la-

quelle la viande se corrompt en vne qualité luisante & vapeureuse.

De là, il faict vne digression en laquelle il parle des Diarrhees ou flux de ventre, fort superficiellement, & y baille des remedes fort triuiaux, & fort legers, & quant & quant aux douleurs ventre.

En somme, il est fort froid en tout ce liure. Et quant au suiet pour lequel il l'à entreprins, qui sont les fiebures Ephimeres, il en enseigne d'auantage en ce peu qu'il en dit, au dernier chapitre du second liure des Crises, qu'il ne faict en tout cettuy-cy, c'est à sçauoir.

Que lesdites fiebures Ephimeres sont seulement passions des esprits, sans aucune corruption d'humeurs, ni Inflammation d'aucun membre, si ce n'est quelque fois des aisnes.

Et qu'elles s'engendrent de Veilles, de Crudité, Tristesse, Crainte, Irritation, & Ire, Soings, Eschauffaison, Froidures, Ebrieté, Lassitudes, & autres semblables excez. A quoy il adiouste, au douziesme de ce mesme œuure, volupté trop profonde, & souffrance de trop

excessiue douleur.

Du liure 9.

Il traicte de ces especes de continues qu'il à appellees Synoches: & auant qu'y entrer, il dit que si vn homme ayant vne fiebure Epihmere n'en est pensécomme il conuient, il tombera en vne fiebure hectique ou putride.

Il y à, dit-il par apres, deux sortes de fiebures Synoches, les vnes qui notoirement proceddent de putrefactions, les autres qui n'en ont aucune, ains sont de la nature des Ephimeres.

Il redit, encore vne fois, que des Synoches les vnes perseuerẽt d'vne mesme teneur, &les autres vont en croissãt, les autres en diminuant: & attribue les causes de telles differences à la retention, ou exhalation des vapeurs qui se faict par les pores.

Lesdictes fiebures (adiouste il) ne peuuent s'engendrer ni en vn corps de temrament froid, ni en vn corps gresle, ni en vn qui est de substance rare.

La saignee abondante est vn grand remede ausdictes fiebures, pourueu que le patient ait la force de la porter.

Apres

Apres telle ſaignee neceſſairement le ventre ſ'ouure : & meſme ſouuent le patient vomiſt de la bile: & puis ſ'enſuit vne ſueur vniuerſelle. Et dit en auoir guery vn ieune homme par ce moyen qui en eſtoit griefuement malade.

Au reſte ie n'en vei iamais, dit-il, qui ſoit tombé en fiebure procedante de pourriture, qui euſt eſté ſaigné auparauant.

Et eſt à noter que ladite ſaignee ſe doit faire copieuſe, iuſques là que le patient s'en eſuanoüiſſe, pourueu qu'il ſoit d'aage, & ait la force de porter qu'on lui face ce traict: Car autrement il le faut ſaigner à pluſieurs fois.

Notez que, C'eſt ſur ce precepte auec toute l'amplification d'icelui qui ſuit en ſon texte, que ſe fondent les medecins d'apreſent, à penſer guerir les maladies de ce temps, à force de tirer du ſang. Or ce qui les trompe eſt que ceſte practique de tirer tant de ſang ne vaut du tout rien pour les fiebures, prouenantes de ce que le fonds meſme de toutes les forces du patient qui ſont ſes eſprits ſenſitifs ſont empoiſonnez. Et telles ſont

toutes les putrides, & les hectiques de ce temps.

Apres auoir tant recommandé la saignee pour le regard desdites fiebures, il dit que, si le malade ne veut estre saigné, il faut auoir recours à le mettre à boire de l'eau: mais qu'on doit bien prendre garde aux inconueniens qui s'en peuuent ensuiure, qui sont grands.

Et semblablement, quand il est question de saigner, qu'il faut bien mettre en consideration tout ce qui est du malade, tant du passé comme de l'aduenir. Comme s'il y auoit en luy crudité, ou indigestion de la viande par luy prinse, il faut attendre que la concoction en soit faitte. Et si c'est vne femme qui feust proche d'auoir ses mois, il ne luy faut pas tant tirer de sang qu'il ne luy en reste de superflu qui puisse fluer. Item la saison de l'annee, l'aage du malade, & son naturel &c.

Et conclud en somme que les deux souuerains remedes de toute fiebure Synoche sont la saignee, & de reduire le malade à boire de l'eau: mais que la aignee est tousiou.s bonne, pourueu

que le patient la puisse porter : là où de le reduire à l'eau n'est bon que toutesfois & quantes que la fiebure est tresgrande, & on recognoist, par le pouls & par les vrines, que l'humeur peccante est bien cuite.

Et finalement il adiouste qu'il est grãd besoin de considerer la Vertu du malade. Entant que tout le traittemẽt qu'on luy faict ne tend seulement qu'a la conseruer. & dit que ladite vertu de l'homme, vniuerselle, consiste de trois diuerses facultez ou ames, la Vegetatiue, la Concupiscible, & la Rationele. Et que tous purgatifs destruisent ladite vertu. Au moyen dequoy il se faut bien garder d'en vser beaucoup. *Tellement que selon son compte*, toutes maladies esquelles y a abondance d'humeurs malignes, si grande que toutes ses forces en sont abbatues, sont incurrables. Or le bon Galien se trompe. Car, certainement, il y a moyen d'accompagner, & de corriger de telle façon les purgatifs vsuels, seulement: C'est à sçauoir, le Sene, & la Scamonee, & la Coloquinte, & l'aloes, & l'agaric, la Casse, la Manne & autres

tels, que les medicamens en composez augmentent la force du corps. Tellemẽt, qu'on me baille vn corps tant malade,& tãt abbatu, & cacochyme qu'on voudra, ie purgeray les humeurs peccantes toutes seules,& par mesme coup fortifieray toutes ses facultez internes: & ce sans vser de remedes mineraux ni alkimisez.

Du liure dixiesme.

Il traitte des fiebures hectiques,& dit qu'elles commencent par les Ephimeres esquelles y a constipation,ou obstruction, par quelque habitude maligne.

Comme là ou il y a obstruction de conduicts,qui sont ou bien trop deliez, ou consistans de membranes trop espaisses.

L'espaisseur des membranes prouient aucunesfois de siccité,& autres de froidure.

Et icelle siccité aucunesfois simple, & autres meslee de vertu astrictiue.

Et quant à leurs obstructions,les vnes viennent d'abondance d'humeurs, & les autres de leur qualitez, en ce qu'elles sont ou tenaces,ou bien espaisses,

Celles qui viennent d'abondance se guerissent par la saignee.

Et celles qui viennent de la qualité des humeurs par remedes attenuatifs.

Toutesfois & quantes qu'on vient à tomber en vne fiebure prouenante de ce que le corps est desseiché, ou de lassitude, ou de cholere, ou de trop de soin, ou de veilles, ou de tristesse, ou d'auoir trop souffert de ieusnes ; ou par toutes ces causes à la fois ; ou plusieurs d'icelles : & que telle fiebure rend la peau du malade seiche, & luy cause vn teinct ignee, alors il faut faire son compte qu'il tombera en vne fiebure hectique. Et sur tout si c'est en esté, & par vn temps ardent & sec. *Cet Aphorisme icy est tres-vray, & prouient d'vne tres-profonde experience de la medecine.*

On doit bailler à tels de l'eau toute pure, ou bien de la ptisane à boire: & les baigner en eau froide, si auec l'affection hectique il n'y a point de putrefaction d'humeurs, & les traitter en somme, par refrigeratifs & humectans ; *Cette practique de les baigner, en eau froide, est par trop cruelle:* ains suffit bien de leur laisser pre-

dre le froid de l'aer, en leur despouillant le corps nud de fois à autre, pour vn peu de temps à chascune.

La refrigeration & humectation se font par remedes externes ou internes. Les externes sont les bains & l'aer & les cataplasmes refrigerans.

La refrigeration interne est dangereuse, & faut qu'elle soit de brief temps: parce qu'elle se fait par remedes de qualitez, dit-il, mais pour mieux parler de vertus tres-efficacieuses. *Le bon homme n'a cognu sinon les dangereux.* Or y en a-il qui ne le sont aucunement, & certainement la recherche de tels m'a donné de la peine, & m'a cousté beaucoup de temps.

Le sommeil refrigere & humecte.

Au foye & a toute partie trop eschauffee les cataplasmes refrigerās sont les plus seurs remedes. (*De tous ceux qu'il scait subaudi*).

Il suruient quelquefois des intemperies, au poulmon chaudes & seiches. Item au foye, à la poictrine, au Mesentere, & au boyau appellé *Ieiunum colon.* Et par ces choses on tombe à la fin en

Marasme, & en meurt-on.

Quand il en arriue au diaphragme, on n'en vient point iusques au marasme: car on meurt auant par la fiebure hectique, si elle en reussist, & tombe-on en resuerie, & en defaut de respirer.

Il ne fault pas que les refrigerans externes soyent de qualité adstringente.

Par le dedans est bon le vinaigre auec eau, & par le dehors de mesme.

Item du suc de patience ou bien d'oseille, auec de la boüillie par le dedans.

Suiuent quelques menues obseruations touchant les bains froids, & les tiedes, & puis apres,

Il faut refrigerer les hectiques par toutes voyes.

Vne extreme siccité des parties solides est incurable.

Et la vieillesse acceleree par maladie.

Le laict d'asnesse est bon aux hectiques.

Si le laict se corrompt en l'estomach on trouuera au patient le pouls debile & inesgal: & sinon, plus grand donc & fort que de coustume.

La moindre faute commise en vne

fiebure hectique est irremediable.

La fiebre hectique mange la propre humeur des parties ou elle a son siege, de laquelle elles se nourrissent. De là elle passe à la chair: c'est à dire à celle des muscles: Car quant à celle des intestins, elle ne s'appelle pas chair ains *Parenchyma*.

Or la masse de la substence de chascune particule du corps est de telle nature qu'elle peut, & se deperir, & puis estre r'eengendree: excepté toutesfois celles qui sont de nature fiebreuse, nerueuse, & membraneuse, tellement qu'aussi celles-cy ne peuuent se fondre entierement, que la mort donc ne s'en ensuiue, ainsi que font bien les carneuses.

Il y a encore vne autre espece de fiebures malignes apellees *Marasmodes*, qui font aussi fondre le corps: mais elles different des hectiques, de ce qu'en celles cy toute cette partie de la chair qui se fond se digere comme vapeur: là ou és hectiques elle flue dedans le ventre.

La fiebure hectique passe en *maras-*

modes

modes és hommes secs & qui n'ont nulle graisse.

Elles requierent toute deux mesmes remedes.

Du liure vnziesme.

Il traitte des fiebures putrides: du genre desquelles sont toutes les maladies de ce temps.

En la cure d'icelles, dit-il, faut auoir esgard à deux choses. A ce qui est du mal mesme, & à la temperature du malade. Et mesme encore à la saison, & disposition de l'annee & à la nature de la region.

La nature consiste tant des esprits, que de la substance de chascune des particules ou parcelles solides du corps qui s'engendrent de la semence, & de celle des carneuses. Chascune desquelles substances à sa propre & particuliere quantité & qualité qui luy sont conuenables: laquelle qualité se faict d'vne congruente temperature du sec & de l'humide, & du chaud & du froid. *Mais moy ie dy outre cela, de l'influence de son astre.*

La substance des esprits deuient aussi de mesme que celle de la chair, tantost

plus grande & tantost moindre.

La temperature, dit-il, mais pour mieuxparler,il faut dire,La vertu naturelle & vniuerselle d'vn chacun est ou originaire, ou acquise. *C'est tresbien philosophé à luy: mais il ne donne point les differences de l'vne & de l'autre, ni ne poursuit les consequences qui s'en ensuiuent.*

Estant ainsi que la substance de ladite vertu vniuerselle de l'homme gist partie aux esprits,partie en la chair, & partie és substances solides, il faut conseruer chascune d'icelles par remedes à elle semblables.

C'est assauoir les esprits par la vapeur du sang arteriel,& par la respiration: laquelle respiratiõ il veut qu'elle soit d'vn bon air.

A quoy i'adiouste. Et par l'estude serieuse & tres-profonde, & consistante de contemplation de conference auec les doctes, & d'action de toutes choses vertueuses, raisonnables & charitables, & pieuses:& par toutes sortes de soings,& d'affaires & d'entreprinses difficiles, & raisonnables, & par garder tousiours sa conscience nette,& auoir la crainte de

Dieu tousiours emprainćte dans son ame. Et par toutes especes de contentemens, & aises & ioye d'honneur, & de delices, & caresses de respect, & de priuauté. Et les deuis de toutes choses agreables. Et la musique, les dances, & les jeux publics, les bonnes odeurs: la conuersation auec toutes sortes de personnes grandement polies, & estre aymé d'elles, tendrement: & autres telles, succedantes aux labeurs, & difficultez, & souffrances, qui se rencontrent admirables, & pitoyables au chemin de quiconque s'opiniastre à remplir les principaux debuoirs lesquels Dieu luy propose. Tout ainsi que les mesmes esprits s'alterent & corrompent par toutes sortes de disgraces, & fascheries. Et par la paresse. Et par toutes sortes de vices apartenans a vne ame vile & degeneree, & destituee de soin.

Et les parties solides par nourriture solide. Et les charnues par vne nourriture qui soit moienne entre les deux.

Apres il reparle des fiebures Sinoches, & dit qu'elles viennent ou de la putrefaction des humeurs qui sont és

grands vaisseaux,ou de toutes celles qui sont en tous ensemble: & qu'elles ne se peuuent guerir qu'on n'ait premierement inhibé telle pourriture.

Et qu'elle ne se peut engendrer sinon alors que la transpiration des exhalatiõs des humeurs, qui se doit faire, est empeschee.

Et qu'il ne se peut faire qu'elle le soit par tout le corps, si ce n'est que les extremitez de tous les vaisseaux soyent bouchees,ou bien aussi les pores de toute la peau.

Et qu'il peut aduenir obstruction aux extremitez de tous les vaisseaux,ou d'vne tresgrande refrigeration interne, ou bien par la grossiereté, multitude,ou viscosité des humeurs qui y seront fluees, subitement, en abondance. Ce qui aduient, dit-il, à ceux qui s'exercent à luicter nud, pour donner plaisir au public, ou à quelque autre tel labeur, ou qui ont faict quelque long voyage, & trop laborieux pour eux.

Ou bien à ceux qui d'vne froidure extreme sont venus à sentir à coup vne chaleur extreme.

Et en tels y a-il, l'humeur cholerič venant à s'espandre, auec impetuoisité, iusqu'aux extremitez desdits vaisseaux, à faict ce traict.

Et finalement il conclud que pour guerir telles maladies il faut purger quand c'est de plenitude qu'elles viennent: rarefier & liquefier, quand c'est de grossiereté & viscosité.

Et que quelquesfois il est bon de cõmencer par la saignee: *mais ie le nie.*

Et faut aussi mesurer au malade sa nourriture, en la luy baillant ample s'il est en arriere de forces, & estroitte, si au contraire.

Pourriture, dit-il, est vne corruption qui se faict par chaleur estrangere excitee dans nostre propre corps: entant que nulle chose ne se peut corrompre par sa propre chaleur: veu qu'au contraire c'est sa vie. *Mais luymesme, ailleurs, recognoist que la putrefaction se fait tout aussi bien par froideur, comme par choleur.*

Et pour le regard de la cure d'icelle, il redit encore qu'il faut euacuer ladite pourriture. Et, pour ce qui reste le guerir par son contraire: ce qui est grossier

par rarefier &c.

Et en somme, le pauure homme est bien empesché : car il ne sçait du tout quel remede y donner : parce qu'en ces fiebures icy nature, c'est à dire la force vniuerselle, est alteree elle mesme, & ne s'aide plus: & n'est plus capable de digerer l'humeur peccante. Et ce d'autant que ladite humeur est venin : & luy en son liure *Des facultez des simples*, & par tout ou il en parle, tient tous venins pour incurrables.

Il dit toutesfois bien qu'il faut euacuer la pourriture par toutes voyes : mais quelles sont ces voyes là, il ne sçait qu'en dire. Car au reste il confesse que les violents purgatifs augmentent la fiebure: tellement qu'il en faut choisir, adiouste il, qui purgent sans eschauffer, ni desseicher, sinon fort mediocremẽt: tels que sont la ptisane l'eau miellee ou destrempee auec miel, ou bien aussi de l'oxinel: qui est miel auec vinaigre, (qui sont de plaisans purgatifs pour purger vn tresfort venin) de la decoction de racine d'ache, adiouste-il, & cettuy resserre puissammẽt au lieu de purger. Item

des clysteres d'eau miellee auec de l'huille: La ou, tout au contraire, l'huille est fort contraire aux fiebures putrides.

En fin, dict-il, si le malade n'a nul signe que l'humeur peccante se cuise, ny n'a point ses forces entieres, il faut faire estat qu'il ne peut guerir. Tellement qu'il le fault contenter, du mieux qu'on peut, par le baigner, & oindre de medicamens rarefians: ou luy bailler du vin à boire: Ou de leau froide, pour essaier si quelcune de ces choses luy pourra seruir. Car, adiouste il, ce seroit imprudemment faict de profanner en son endroit des remedes qui seruent en autres maladies, qui par là viendroient en mespris, tellement qu'il cōdamne a la mort, par là tous les verolez. Car nostre verole est de ce genre icy des fiebures putrides. Donc, comme i'ay dit icy deuant les Chirurgiens ont eu raison d'en appeller.

Il dict pourtant tres-bien qu'en telles fiebures il fault commēcer par euacuer la plenitude des humeurs, auant que de donner des incisifs & minoratifs.

Que les Cataplasmes, & fomenta-

tions n'y sont pas tousiours seurs: d'autant que quand le corps est plein de superfluitez elles confluent a la partie eschauffee.

Et pour ce, les riches, dit-il, sont suiets à estre plus mal pansez en telles maladies que les pauures; par ce qu'on ne les ose pas tant saigner. Et les medecins, pour ne sembler estre inutiles, sont tousiours apres à leur faire des fomentations sur la poictrine. Donc, quant à luy, il veut bien qu'on face des fomentations sur le foye, & sur la poictrine: mais ce seulement apres auoir deuëment purgé les superfluitez. Et veult que lesdites fomentations se facet d'absynte bouilly en huile, qui eschauffe, & est doüé de vertu astringente.

Et adiouste qu'il faut moins vser d'astringens sur la poictrine qu'ailleurs, parce que, quelquesfois, ils renuoyent au cœur, & aux poulmõs, l'humeur qui feroit les phlegmons. *Ce qui est tres-vray.*

Du liure 12.

Il traicte des Symptomes qui suruiẽnent aux fiebures malignes, & dit, premierement

mierement, qu'il gisent ou bien en lezion des actions, ou en excez du tout immoderé d'estre lasche de ventre, ou bien donc d'en estre restreinct: ou bien aussi, autres inconueniens : Mais que s'il gisent en l'vn de ces deux, il faut laisser le soin du fonds de la maladie, pour viser au Symptome.

Excepté toutesfois quand les forces defaillent. Car lors il faut viser au fonds.

Or est il qu'il y a deux moyens, dit-il, de panser vn malade: l'vn par lequel nous obeissons à son opinion ou fantasie: L'autre par lequel nous faisons ce qui est de raison & que l'art requiert.

La dysenterie, dit-il, *Mais ie le luy nie bien serré,* selon la verité de l'art, se doit guerir par remedes tres-violens.

Et toutesfois, quand les douleurs d'vne maladie sont insupportables, il faut vser de narcotics, encore qu'ils nuisent d'ailleurs, & rendent le mal plus contumaux. Et adiouste que les compositions qui en sont faictes vallent mieux vieilles que recentes.

Itē en ce cas, il ordōne aussi la saignee.

Si les Symptomes viennent de cause froide, il vse de bains, de purgatifs, de fomentations chaudes, faict boire du vin, & manger ceux là desquels l'orifice de l'estomach est tourmenté de maladie seiche & immunde.

Et neantmoins ceux qui l'ont offencé, dit-il, par abondance d'humeurs cruës, tellement qu'ils en ont la fiebure, ne peuuẽt porter ni la saignee, ni la purgatiõ. Cõbien qu'ils ayẽt besoin d'euacuation. De sorte qu'il n'y à moyen de les purger que par la friction faicte auec linges mediocrement rudes. *Le bon homme se trompe fort.*

Il veut qu'on leur frotte tous les membres: puis qu'on les oigne d'huile de Sabinum, ou de camomille.

Le sommeil empesche la digestion, bien qu'il aide à la Concoction, & rend les intestins pesans.

En toutes perturbations de l'ame elle se meut toute seule, & par elle mesme: Elle qui en toutes actiõs remue le corps. Et pource, sa force se fond par l'vne & par l'autre de ces deux sortes de mouuemens, s'ils sont excessifs. *A quoy i'adiou-*

ſte, moy, que cela faict elle auſsi en l'eſtude.

C'eſt auſſi en ce liure qu'il dit que les eſprits s'alterent par viandes de mauuais ſuc, par les airs corrompus, & par toutes ſortes de venins. &c.

Tout cela dit, il ne ſçait plus ou il en eſt. Il parle de retenir les eſprits, & conſeruer la force du malade, par bons & exquis viures, & le mettre en bon air, tenir les parties ſolides de ſon corps en bon temperament : Qui ſont toutes choſes de peu au pris du mal.

Or eſt il que, parce qu'il ne ſçait ou il en eſt de toutes ces maladies icy, les Medecins n'apprennent rien de luy touchant toutes ces maladies deſquelles les cauſes ſont formels venins. Ains ſeulement touchant les naturelles eſquelles la nature s'aide, & touchant leſquelles il a eſcrit à peu pres ſainement.

Au treziefme liure il traicte des Phlegmons qui ſont matiere de Chirurgie.

Au 14. des tumeurs contre nature, & des abſcez, matiere auſſi de Chirurgie.

De l'Art de Guerir, liure premier.

AV premier chapitre il ne dit rien. Au 2. il ne fait que repeter des choses qu'il a desia dictes ailleurs touchant les fiebures Ephimeres.

Au troisiesme il parle des fiebures qui proceddent d'inflammation des aisnes, & n'en dit rien non plus, sinon qu'il faut des bains à ceux qui souffrent telles fiebures, & les oindre d'huille, & leur mesurer leur manger.

Au quatriesme il reparle des fiebuers putrides, & n'en dit rien.

Au 5.6.7.8.9.10.11.12.13.14. Il traicte des fiebures regulieres.

Chap. 15.

En vn mal de teste auquel le malade a faim, & cependant le cœur luy grossist contre la viande, faut le faire vomir: & ce sera ou bile, ou pituite, ou tous les deux qu'il vomira

Les douleurs de teste qui sont auec pesanteur, signifient multitude d'humeurs. Et celles qui sont auec mordication, acrimonie. Et auec pouls, inflam-

mation. Et auec tension, sans pouls, ni pesanteur, multitude d'esprits flatulens & cruds. Et si auec pouls, inflammation en la matiere des membranes, & & si auec pesanteur, qu'il y a multitude d'humeurs contenues dans les membranes.

Pour le remede. elles se gueriront par purgatifs, si elles viennent de plenitude d'humeurs, qui soit par tout le corps: & par reuulsion, si de l'imbecillité de la partie, lesquelles reuulsions se feront par clysteres acres (*tres bon*) & si besoin est par saignee, & par friction des parties inferieures.

Et pour aider a repousser en bas veult qu'on frotte la teste d'huile rosat, ou pauoté, *ie luy nie bien cettuy-cy.* Ou lierré, Ou sisymbrié, ou bouilly auec mente verte, ou auec de l'anet, ou du pouliot: & que cela aussi conforte le membre.

Et faut aussi tenter de le descharger par les nazeaux, & le palais, par sternutations, & le frotter auec linges chauds. Et y mettre dessus du sel commun, du salpetre, & de la moustarde.

Et quand lesdites douleurs procedent de la grandeur d'vne fiebure, il n'y faut vser que de remedes froids. *Cela est bien dangereux.*

Puis adiouste qu'és douleurs de teste, qui tendent à flux de sang par le nez, ou à vomissemens critiques, il n'y faut cercher nuls remedes: parce que telles douleurs sont bonnes. Et la dessus acheue le chapitre & le liure par discourir des crises.

Du liure Second. CHAP. I.

IL y a deux sortes d'inflammations, l'vne seiche & l'autre humide. La seiche est quand la chaleur naturelle s'enflambe sans nulle fluxion. Et cette-cy est comme vne fiebure particuliere au membre ou elle arriue. Et si elle paruient à vne chaleur & siccité immoderee, elle est mortelle. *Nego, i'ay guery vn foye enflambé comme cela en extremité, en vne femme de l'aage de trente six ans.*

Le sang flue par les playes, contusions, distensions, ruptions, demoleures, rompures, & par trop exercer

vn membre.

Et de plus ſi les veines ſont exceſſiuement pleines de ſang, alors elles reſpandent le ſuperflu en quelque partie la plus diſpoſee à le receuoir.

Le charbon eſt vne inflammation extreme, faiſant vn vlcere crouſté.

Le Bubon eſt vne vlcere qui ſe fait en vne partie glanduleuſe.

Ophtalmie inflammation en la membrane adherente à la tunique cornee.

Synanché inflammation au goſier.

Pleureſie en la peau qui enueloppe les coſtes.

Et peripneumonie au poulmon.

CHAP. II.

Toute inflammation procede de fluxion. Au reſte il ſe faut bien garder de toucher au particulier d'aucune partie ſouffrante inflammation, qu'on n'ait premierement purgé le general de la perſonne, ſelon qu'elle requiert eſtre purgee, & puis la faut auſſi ſaigner pour faire reuulſion.

Apres ce il baille quelques receptes particulieres pour diuerſes ſortes d'inflammations, meſme du foye & de la

rate, qui ne sont point à mespriser.

CHAP. III.

Oedeme est vne tumeur molle sans douleur, laquelle se fait de pituite, la cure qu'il en baille est froide.

CHAP. IV.

Schyrre est vne tumeur dure & peu sensible. Celui qui est du tout insensible est incurrable, il se fait d'humeur crasse & visqueuse, & aduient souuent par l'ignorance des chirurgiens, quand ils astreignent & refrigerent trop les inflammations & erysipeles.

CHAP. V.

En cettui-cy il baille des receptes pour guerir les duretez du foye & de la rate toutes les meilleures qu'il sçait, & qui sont telles qu'elles.

CHAP. VI.

Abscez sont amas de substãces estrangeres qui font des-vnion de deux corps, qui estoient ioincts. Et sont lesdites substances ou spiritueuses, ou humides, ou mixtes. Et s'y trouue tellesfois sable, pierres, coquilles, bois, charbon, limon, & fæces d'huile. Il en met les cures telles qu'il les imagine.

CHAP. VII.

Il est intitulé *De tumore suppurato.* Il dit que quand toute esperance est ostee de faire resoudre vne tumeur, il la faut faire suppurer: & si besoin est, y vser mesme du rasouër, pour en coupper ce qui fait a coupper, & baille quelques receptes pour faire suppurer.

CHAP. VIII.

Il parle du Sinus, par nous vulgairement appellé sac: qui est vne espece d'ulcere ou la chair ne se pent reprendre, & en dit son opinion: mais tout cela apartient à la chirurgie, & qui plus est les Chirurgiens de ce temps l'y surpassent de tant que le moindre en scait plus que luy beaucoup de fois.

Au neufiesme il parle de la Cangrene, & n'en dit chose qui merite d'estre extraicte.

Autant en est-ce de tout ce qu'il dict au 10. auquel il traitte des Cancers.

Et tout de mesme de ce qu'il dit en l'vnziesme, auquel il traitte de la Lepre.

Et semblablement de ce qu'il dit de l'Epilepsie, en vn petit traitté qui suit, in-

titulé, Conseil pour vn certain enfant trauaillé de l'Epilepsie.

Du liure de la Saignee contre Erasistrate.

EN cetuicy, il monstre par quelques raisons,& entre autres, par l'exemple des purgations naturelles que les femmes ont tous les mois,que pour l'ordinaire il se fait du sang en vn corps par superfluité, laquelle cause diuers maux, si elle n'est purgee en tous ceux qui sont à repos, c'est à dire qui ne trauaillent sinon d'vn labeur mediocre.

La saignee,dit-il,n'espuise point tout le corps comme fait la diete.

De laquelle diete,proceddent defaillance de force,dureté de ventre, & augmentation d'acrimonie aux excremens, & d'amertume,& d'acrimonie aux humeurs, & frequens maux de cœur.

Et neantmoins, sur la fin du liure, il dit qu'il ne faut point penser qu'aucun soit iamais mort par faute de manger: autrement tous les animaux qui sont tout l'hyuer sous la terre, ou en des trous,ne subsisteroient pas: mais le bon

Galien n'auoit iamais souffert de faim, puis qu'il philosophoit ainsi.

Les choses qu'il faut purger se doiuent expulser par ou la nature incline d'elle mesme.

Du liure de la Saignee aux Erasistratiens de Rome.

FAute de mãger, le sang se fait gros, & se seiche és femmes,& pource ne peut fluer. Et à telles les bains & la grãde nourriture leur fõt venir leurs mois.

Par la saignée ont esté gueries à Rome quelques femmes d'vne suppression de mois, qui leur estoit aduenue pour auoir beu de l'eau de neige fondue tresfroide.

Plusieurs sont morts pour auoir esté saignez mal à propos.

Ie ne daigneroy m'amuser à faire extraict du liure suiuant intitulé *Du moyen de guerir par la saignee*: d'autant que, tout consideré, il ne contient rien de nouueau, qui soit de poids, touchant le sang ni la saignee, outre ce qu'il en à ja-dit

és autres liures precedans, dont les extraicts sont cy dessus.

Du traicté des facultez des Simples, liure I.

CHAP. I.

LEs Simples appellez Norcotics tuent par simplement refriger le cœur à coup : Pourquoy il les faut mixtiõner auec des chauds, par lesquels ils soient disperséz par tout le corps.

Du liure troisiesme. CHAP. XXIIII.

CEs sortes de venins qui tuent par leur simple attouchement, soit en pourrissant tout ce qu'ils attouchẽt, soit en rõgeant ou vlcerant, sont venins de par toute leur substance. Et non point seulement de par leur qualitez, comme les narcotics, tellement que tel venins tuent ores qu'ils soient prins en tres-petite quantité. Et ce, à cause que les choses suiettes à telle putrefaction, se putrefient aussi bien par froideur, comme par chaleur.

Du liure cinquiesme. CHAP. XVII.

QVant aux Alexiteres, les vns alterent, les autres chassent le venin. Or ceux qui l'alterent, c'est ou par vne qualité, ou par deux vnies ensemble, Ou par la vertu de toute leur substance. Et ceux qui le chassent c'est par conformité de substance, & par vne chaleur qui est tres-deliee.

Et au reste, l'alteration qui se fait par la vertu de toute la substance de l'alexitere n'est point difficile à comprendre par ceux qui ont bien retenu les choses que i'ay demonstrees, dit il, en mes traictez *Des facultez naturelles, & Des temperamens.* Car les vertus alteratrices des venins sont d'vne nature moyẽne entre les corps empoisonnez & les venins dont ils sont infectez. En sorte qu'il y à vne mesme proportion du corps du patient à la vertu alexitere, que d'icelle au venin, & du venin à icelle, que d'icelle au corps du patient. D'où se fait que presque tous les alexiteres, si on les prend en trop grande quantité, offen-

cent griefuemẽt ceux lesquels en vsent.

Et en somme, il est à sçauoir que toutes les vertus des venins sont tresaduersaires aux corps de ceux qui en sont infectez : tellement que s'ils sont chassez par medicamens qui ayent vn temperament semblable au leur, tels medicamens sont donc, aussi, contraires à leur naturel, non toutesfois iusques à les tuer, mais iusqu'à en estre en suspẽs: estans iustement vn milieu entre ceux qui formellement blessent le corps de l'animal, & ceux qui luy sont en secours.

Tout cecy sont vrayes fanfares. Et c'est chose certaine que les forts & vrais alexiteres ne font aucun mal à vn corps, tant soit il exẽpt venin : ains s'ils n'y en trouuent aucun sur lequel ils puissent agir, coulent parmi les excremens ainsi qu'vn noiau de cerise qu'on auroit aualle entier.

Et quant à ce qu'il se vante en auoir traitté suffisamment en ses liures *Des facultez naturelles & des temperamens*. En cela il se monstre vain, estrangement. Car tout ce qu'il en dit en ceux *Des facultez*

naturelles est seulement ce mot en passant que i'ay cy deuant allegué, qu'il y a cette difference entre l'aliment & le venin, que l'aliment est alteré par la force de l'animal, & le venin ne le peut estre, ains est vne substance plus forte que toute l'efficace du corps de l'animal, & ainsi qui le vainq & altere luy-mesme. Et quant est de ce qu'il en dit au traitté *Des temperamens*, qui est seulement au troisiesme liure, s'en ensuit l'extraict.

Du troisiesme liure Des temperamens.

TOut ainsi que si vous versez vne grande quantité d'huile sur vne petite flamme de feu elle l'estrainct: Ainsi si on prend tant de vin qu'il ne puisse estre surmonté par la chaleur naturelle, tant s'en faut qu'il reschauffe, que tout au contraire, il engendrera des Apoplexies, & somnolences atroces, Lethargiques, ou phrenetiques, ou encore paralytiques, & des resolutiō de nerfs, Epilepsies, Conuulsions, & le Tetanus: qui sont tous des accidens froids: à cause

qu'en ce cas il esteinct la chaleur naturelle.

Nul simple n'agist estant prins par dedans, en la façon qu'il faict estant appliqué par le dehors. *Cette regle est fort mal certaine.*

Ce n'est pas chose merueilleuse, si on n'oseroit auoir prins par la bouche de la gomme Cyrenaique toute seule, si ce n'est en tres-petite quantité, ou bien elle estant mixtionnee auec correctifs oportuns: en quel cas elle faict grand bien.

Tous simples excalefactifs, apres auoir receu dans nostre corps vn commencement d'alteration, sont propres à le reschauffer: mais quant aux refregeratifs, tels qu'est le suc de pauot, ils ne s'alterent nullement par la chaleur de nostre corps: ains ils l'alterent elle mesme, ores que vous les prenniez chauds: parce que leur nature est froide, ainsi comme celle de l'eau, laquelle à beau estre eschauffee par le feu, car elle reuient tousiours à sa frigidité naturelle, tout aussi tost que l'accidentelle en est hors.

Les Simples alimenteux, tels que sont le laict, & la chair, & autres tour-

nent

nét en nourriture: parce que toute leur ſubſtance eſt alteree par celle de l'animal qui ſ'en nourriſt: mais quant à ceux qui ne peuuent eſtre alterez que pour le regard de quelcune de leurs qualitez, ils ſont medicamens, non alimens.

Et ceux là ſont auſſi du genre des medicamens qui alterent le corps, ſans que rien de leur ſubſtance ſoit alteré: mais tout ce genre là ſont venins, & ſubſtances tres-contraires a la nature. *Diſtinguo, ouy ceux qui alterent en mal, mais il y en a leſquels alterent en bien, comme i'ay cotté cy deuant.*

Or pour iuger de la contrarieté qui eſt entre eux & la nature de l'animal, il faut en prendre la meſure ſur la medieté de l'alteration qui leur peut eſcheoir: comme, par exemple és elemens, ni l'eau ne peut eſtre changee en feu, ni le feu en eau, mais ſi ſont l'vn & l'autre en air: & lui & en l'vn & en l'autre, tellement que la mutation de l'eau, ou bien auſſi du feu en air, eſt mutation de proche en proche, & cette là du feu en eau, ou d'elle en feu, eſt eſloignee, & pource l'eau & le feu ſont oppoſez & du tout

contraires.

Donc de mesme le suc de pauot est entierement cõtraire au corps humain: veu qu'icelui corps ne peut agir sur lui, pas seulement pour le regard de l'vne de ses qualitez, tellement que, par consequent, il est bien loin de le pouuoir sur toute sa vertu: & ainsi c'est la l'vn des genres des venins.

L'autre est de cette espece de Simples lesquels reçoiuent quelque peu de mutation par nostre chaleur naturelle, puis de là se reduisent à faire plusieurs alterations diuerses dedans nostre corps, par lesquelles nostre nature se corrompt.

Ceux qui rongent, dit-il, & ceux qui putrefient, & ceux qui fondent sont chauds en puissance: & à rebours ceux là sont froids, qui refrigerent, qui ostẽt le sens, ou qui induisent vne stupidité notoire.

Tout ainsi qu'vne Salamandre, estant mise sur des charbons, du commencement n'en sent nulle incommodité, mais si on l'y laisse trop long temps elle se brusle: Ainsi si la mandragore, & la

cigue, & le psyllium, pour estre vn peu chauffez, ne perdent point leur temperament de froideur, mais s'ils sont fort long temps chauffez, ils se corrompent & perdent leur force originaire. *Cecy preiudicie à ce qu'il en a dit cy dessus.*

Tout ainsi que la nature de toutes les choses qui ne peuuent estre alterees par nostre chaleur naturelle nous sont contraires, aussi a rebours celles qui se transmuent facilement par elle luy sont fort amies: & les autres sont entre deux: Desquelles les vnes sont telles qu'elles peuuent plus agir sur nostre corps que patir de sa part, & les autres en patir que non pas y agir: comme par exemple, le castoreum & le poiure agissent plus sur luy qu'ils n'en patissent: le vin, le miel, & la ptisanne en patissent plus qu'ils n'y agissent.

Quand deux substances estans assemblees combattent long temps a qui surmontera l'vne l'autre, chascune d'elles agist & patist: & mesme chascun agent repatist de par tout patient qu'il surmonte.

Qu'ainsi ne soit tandis que la laictue

se cuit par vn estomach trop boüillant, notoirement elle le refrigere, appaise la soif, & conuie à dormir: parce qu'elle est froide & humide, mais aussi tost qu'elle est passee en nourriture, elle augmente la substance de sa chaleur, luy faisant auoir soif, & par mesme moyen offence ledit estomach, lequel elle a refrigeré. De sorte que telles viandes font deux operations, l'vne qu'elles alterent nostre corps comme medicamens, & l'autre qu'elles accroissent nostre chaleur naturelle comme alimens.

Estant chose toute esprouuee que la qualité, seulement, de nostre chaleur est exaltee quelquesfois, & quelquesfois sa substance mesme augmentee.

Donc si ayant beu du ius de laictue il ne se peut cuire, il fera en nostre corps le mesme effect que celui du pauot, & ainsi sera medicament: mais s'il s'y cuit, il passera en nourriture.

Tout cela sont imaginations qui n'ont pas grande seureté.

De celui De Inæquali temperie.

TOut ce qui est facile a alterer, ou aussi de nature chaude, est le pre-

mier eschauffé par toute substance excalefactiue: mesme par vn sang bilieux, & enflambé de par vn phlegmon. Et semblablement, tout ce qui est facile à alterer, & de nature froide est le premier refrigeré par tout refrigeratif.

Or sont les esprits les plus aisez de toutes les substances corporelles a alterer.

Ie le luy nie bien serré.

Touchant Hippocrate.

QVANT est des liures d'Hippocrate, c'est assez en auoir fait extraict de l'auoir fait de ceux de Galien. Car tous les escrits de Galien ne contiennent que la doctrine d'Hippocrate corrigee & amplifiee. Et au reste ledit Hippocrate mesme en a reduit toute la chreme en ses Aphorismes; qui est vn œuure de mesme forme que cet extraict: tellement que pour son regard, ie me contenteray d'en dire, pour le general.

Que c'eſt, ou bien vne ignorance, ou bien vne charlatanerie, & corruptiõ du tout trop grande, de faire accroire au monde, qu'il y ait en ſes liures vn tout auſſi grand fonds de ſcience medicinale, comme il y en a en la Bible de ſcience Theologique, & és liures qui conſtituent le cours du droict de Iuridique. Ou que, ſeulement, il y en ait tant qu'en ceux de Galien. Si ce n'eſt, qu'à la verité, en matiere de la practique, ou de toute cette partie d'icelle qui apartient à la theorique des remedes, il n'en a du tout rien eſcrit : & par conſequent n'y a pas fouruoyé comme Galien : mais en tout le ſurplus de la medecine, certainement Galien l'y ſurpaſſe autant qu'vn docteur fait vn eſcholier. Dequoy ie me rapporte à ceux qui daigneront lire ſes eſcrits auec ſcience & iugement.

C'eſt vn autheur qui en ce point a eu de la ſyncerité, qu'il a donné peu de doctrine generale : le plus qu'il en donne c'eſt en ſes Aphoriſmes : & ce liure là eſt tres-beau, ie le confeſſe : entant que c'eſt vn œuure qui contient vn abbregé de toute ſa ſcience & experience : mais

quant au reste de ses œuures, la pluspart ne sont que discours confus,& sans nulle entresuitte.

Comme par exemple, tel est son premier liure *De morbis*, auquel il traitte des signes de toutes maladies, & en dit par ou il en sçait, en vn stile fort espineux, & comme dit est, qui n'a entresuite quelconque, dequoy il se confesse luymesme, & s'en deult: & ledit liure ne contient que quelque nombre de petites obseruations & regles fort particulieres.

Au second, & au troisiesme il traitte particulierement de chascune de toutes les autres maladies dont il se peut resouuenir: mais il est bien loin d'en dire tant de nouuelles que Galien.

Au quatriesme il traitte, le pauure homme, de l'œconomie naturelle,& s'y trompe fort lourdement, comme i'ay monstré cy deuant.

Entre autres choses, en tous ses liures, il parle fort peu & fort froidemēt du cerueau, & ne dit rien de toutes ses functions: qui cependant sont, tesmoin Galien mesme, les souueraines de tout

le corps de l'animal. Le plus ou il en parle, c'est en sō liure *De Glandulis*, & tout ce qu'il en dict est qu'il approche fort de la nature des Glandules, & qu'il attire les humiditez puis les renuoye, excepté quand il est malade qu'il les retient.

Au reste il y a de ses liures qui ne respondent nullement au tiltre : comme entre autres celui de *Victus ratione in morbis acutis*. Tout ce liure là semble vn grand bahu beau & neuf, mais la plus part vuide, & le surplus rempli d'estoupes, & de foin, & de quelque peu de linge parmi. En ce liure là, il est bien empesché, & ne sçait que dire, & ce neantmoins dit tousiours.

A la verité quelquesfois il se sousleue en des apprehensions fort hautes : mais il ne les sçait pas digerer, ni reduire à leur verité. Car cela fait il, pour le moins, en son liure *De flatibus* auquel il veut attribuer les causes de toutes sortes de maladies, non plus aux quatre humeurs, mais aux esprits : desquels les vns, dit-il, s'engendrent dans les corps, autres y entrent de dehors. Or s'il restraignoit ce sien dire à ne parler que des plus

plus griefues, il auroit raiſon, en prenant le mot de *flatus* pour dire eſprit ou air.

Et pour moy ie deſireroy pouuoir ſauuer auſſi, par quelque moyen, ce qu'il dit en ſon liure *De Carnibus*: mais la boutade en eſt trop fantaſque.

En ſon premier *de Diæta*, il ſe crucifie pour deſcouurir ou c'eſt que giſt le fonds de toutes les forces de l'homme, & le pauure homme ne le peut.

En la plus-part de ſes liures, ſon obſcurité luy fait fort grand bien: car entre autres choſes, c'eſt d'elle que ceux qui font de luy vne idole, prennent argument de ce faire.

Il ratiocine fort peu par tout la ou il eſt obſcur, ains dit ſeulemẽt, & ne proue rien. Et qui monſtre que quand il en vſe ainſi, c'eſt qu'il n'eſt pas luy meſme ſeur de ce qu'il dict, eſt qu'en matiere de tout ce ou il veoid clair, ou ſeulement le penſe faire, il ratiocine fort nettement, & en bons termes, & en vn ſtyle treſ-exquis.

En ſon liure *De natura hominis*, entre autres, Et en *De veteri Medicina*, Et *De na-*

tura pueri, Et mesme au dixiesme *De morbis*, Il ratiocine, & file fort bien : mais en ceux de ses *Predictions*, *Des Prenotions*, *des Crises*, *& des iours Critiques*, qui sont tous petis œuures, Il enseigne, à la verité, de bonnes petites maximes, mais icelles particulieres, Et est bien loin d'atteindre à la haultesse, & netteté, du style auquel Galien à depuis escrit des mesmes choses.

Tout ce qu'il a escrit sent son homme fort practic en la medecine, de la practique de son pays & de son temps, mais qui n'entend, cependant, nullement le fonds de la Science, Et qui le voudroit bien eutendre, & qui quoy que ce soit, le veut sembler entendre.



Chapitre cinquiesme auquel est traitté des venins & Contagions, & de la consequence des empoisonnemens.

DONC par cet extraict que dessus, Madame, il apparoist que la doctrine de Galien, & des Escholes de ce dernier aage du monde n'est nullement à mespriser. Et que ce qu'il y en a en elle, de sain, est du tout necessaire d'estre sçeu par quiconque faict profession de la medecine. Car au reste il est à noter, qu'outre les liures & traittez desquels l'extraict est cy dessus, & celuy Des lieux affectez ou indisposez, & plusieurs autres esquels il escrit touchant la Chirurgie & en baille les fondemẽs, & tous les dessus mentionnez au premier chapitre de cet œuure esquels est donnee la doctrine de tout ce qui concerne les fiebures com-

munes, humorales ou regulieres, il y en a vn nombre d'autres, tres-beaux, eſquels eſt contenue la doctrine de l'anatomie, & de l'vſage de chacune des parties, & particules de toute la maſſe du corps. Mais auſſi s'en faut il beaucoup, pourtant, qu'elle ne ſoit parfaicte, ni meſme ſaine entierement, ni telle qu'on ne doiue point philoſopher plus outre que ce qui ſe trouue en elle, deſia tout maſché, & tout digeré.

Entant que par ledit extraict appert que ledit Galien n'a point attainct iuſques à la cognoiſſance de ce qui eſt des plus griefues maladies, à ſçauoir de celles qui ſont cauſees par formels venins, & non par ſimples corruptions, non veneneuſes, des humeurs ſeulement: ni tout auſſi peu des remedes qui y ſont propres. Et qu'es liures ou il en traicte, ou faict profeſſion d'en traicter, qui ſont les 10. & 11. & 12. de la Methode de guerir, il en parle fort froidement, & qui pis eſt mal ſainement: en definiſſant le venin, ſeulement, vne pourriture qui ſe faict par chaleur eſtrangere excitee dans noſtre corps pour eſtre la tranſpiration

des exhalations du sang empeschee, ou par obstruction des pores de toute la peau, ou des extremites de tous les vaisseaux. Et supposant que toutes les fiebures malignes, qui est a dire veneneuses, ne viennent d'ailleurs que de là. Car, comme i'ay desia cotté cy dessus, luy mesme au 3. liure *Des facultez des simples*, recognoist que les choses suiettes a putrefaction veneneuse se putrifient aussi bien, par chaleur comme par froideur: dequoy il s'ensuit que ce n'est par la vertu de la chaleur, non plus que par celle de la froideur, que se pourrissent les choses infectes par venins, mais par vne faculté putrifiãte qui est en eux: laquelle est quelque chose de plus efficatieux & fort, que ne sont le chaud ni le froid immoderez qui peuuent estre excitez dedans nostre corps, par quelque cause que ce soit.

Et par effect, luy mesme encore au premier liure des Differences des fiebures, duquel l'extraict est cy dessus, recognoist que les maladies veneneuses viẽnent biẽn de causes externes: & qu'elles sont contagieuses aussi bien que le

mal des yeux, & la Gale : tellement qu'il faict fort mal ſeur frequenter ceux qui ſont tabides. Et tous ceux, ſeulement, qui ont leur haleine infecte ou puante, & ceux qui ſont malades pour auoir eſté hommes d'exercice, & ſont deuenus ſedentaires.

Or de ce s'enſuit vne choſe de merueilleuſe conſequence, c'eſt aſſauoir que, tout ainſi que veut noſtre prouerbe, qu'il ne faut qu'vne brebis roigneuſe pour infecter tout vn troupeau, voire cinq cents, & cinq cents mille, ſ'ils ſ'approchent les vns des autres. Auſſi ſuffiſt il d'vn ſeul homme malade, par quelque poiſon tres-infect & contagieux, pour infecter tout vn pays, voire infinis de proche en proche. Car ſi la ſimple Gale, & le mal des yeux, & l'infection d'vne maladie qui eſt reuſſie à vn homme, d'auoir laiſſé des exercices corporels, auſquels il ſouloit ſ'adonner, ſe prouignent de l'vn à l'autre, la Gale par l'attouchement, le mal des yeux par le regard, & la maladie de l'autre par l'infection de ſon haleine: comme noſtre verole par l'accouplement venerien, il

ſenſuit par neceſſité, que ces grandes mortalitez deſquelles les cauſes ne ſe peuuent nullemẽt recognoiſtre en l'intemperie de l'air, telle que fut ladite qui emporta les trois quarts du monde quelques quatre cens ans y a, procedent d'empoiſonnemens faits à quelques particuliers. Entant que cela eſt tout clair, qu'on peut par empoiſonnement rendre vn homme malade d'vne maladie cent fois, voire cent millions de fois, plus infecte & contagieuſe, que ne peut pas eſtre la ſimple, qui procede d'auoir laiſſé ſes exercices par vn homme qui auoit couſtume d'en prendre.

Et par ce moyen il y a deux genres de contagions, c'eſt aſſauoir l'vn de ceux qui viennent de cauſes generales, telles que ſont les corruptions & intemperies de l'air. Et les autres qui viennent de particulieres, à ſçauoir d'empoiſonnemens faits à quelques particuliers.

Or la deſſus, c'eſt choſe eſtrãge, que la ou le mõde croiroit que celles là du premier genre ſoyent les plus dangereuſes

& cōtagieuses, ou qui sont pour se proroger le plus loin: tout au contre, pour vn point, iamais telles contagions ne sçauroient s'estendre sinon à peu de climats à la fois, non à plusieurs peuples, & langues, & royaumes. Entant que l'air ne peut pas estre generalemẽt corrompu, tant que subsistera le monde.

Et en apres, elles ne sont aussi iamais que temperaires, & ne durent sinon autant que les intemperies d'air qui les ont causees persistent. Tellement que les venins qu'elles contiennent ne sont qu'a demy contagieux, ou mesme encore quasi point: puis qu'ainsi est qu'ils prennent fin auec leur cause generale. Ioinct qu'au plus fort de leur vigueur, mesme, ne saisissent-ils pas vniuersellement tous ceux qui se meslent parmi ceux lesquels en sont infectez.

Mais quant à ceux de l'autre genre, c'est à dire qui viennent d'empoisonnemens particuliers, ils sont si contagieux que, comme il s'ensuit, seulement de ce que Galien en dit au lieu cy dessus allegué, si on le considere biẽ, par eux seuls, & sans estre aidez de nulle cause generale,

rale, ils se vont tousiours propageans tant qu'ils en trouuent de suiet, iustement ainsi que la flamme, tellement que ce sont ceux cy qui absorbent païs & royaumes.

Car est à noter, qu'icy a lieu ceste consideration, que si les choses naturelles, tāt bonnes que mauuaises, ont desia des vertus admirables, & qui vont terriblement loin : Et sur tout encore plus les mauuaises, en matiere de mire & ruiner, que les bonnes en matiere d'edifier. A plus forte raison, dōc vont elles encore bien plus loin, y estās aydées par l'art. Car l'art est, comme chascun veoid, inuention & dexterité de faire plus que la nature, par les choses d'icelle mesme, en les subtiliant, & les preparant, puis mixtionnant diuersement selon l'intention à laquelle on en veut seruir. Or peut il certainement plus que la nature, à l'infini, principalement en matiere de destruire & de ruiner. Car pour exemple, on faict par l'art d'Architecture, Et par ceux de massonnerie, de charpenterie, & menuiserie, & tous autres arts mechaniques de belles & de grandes villes,

conſiſtantes chaſcune de pluſieurs baſtimens & maiſons, leſdictes maiſons pleines de commoditez, & vtenſiles en nõbre du tout infini: mais, la ou à grand peine y a-il maſſon qui ſceuſt auoir fait ſeulement, toutes les murailles d'vne maiſon, tant ſoit peu grande, en pluſieurs ans, en y trauaillant luy tout ſeul. Il s'en trouuera a millions chaſcun deſquels ſuffiroit à deſtruire, ſeul, toute vne ville, en moins d'vn an, ſi aucun ne l'en empeſchoit, & il en auoit le vouloir. Donc autant en eſt-il de l'art de medecine, & de celuy d'empoiſonner: C'eſt aſſauoir qu'on ne ſcauroit auoir faict vne medecine, laquelle par eſtre donné à vn ſeul homme, ſerue à en rendre pluſieurs ſains auec luy, mais ſi peut on trop vn poiſon, qui eſtant donné à vn ſeul, infectera toute vne ville, & conſequemment tout vn païs, & finalement tout vn monde: & ce d'autant que la ſanté d'vn homme n'eſt pas vne choſe extẽſible outre ſa perſonne, mais ſi eſt bien ſa maladie, voire ce meſme à l'infini, ſi elle eſt extremement griefue.

Et ainſi il eſt neceſſaire, Madame, que

vostre Majesté & ses conseils soient suppliez, se souuenir que ce sõt choses d'infinie efficace, que les venins qui sont en possibilité d'estre suscitez par les hõmes: & par les daimons, s'ils osoient, encore bien plus. Car Dieu a creé tout ce monde icy auant que faire l'homme: & ce affin d'en venir au poinct, de le faire tel qu'il est, pour le regard de son essence. Et cela est vn œuure que n'eussent sceu faire les Daimons: mais trop sçauroient ils maintenant, le monde estant vne fois fait & reduit en l'estat qu'il est, & l'homme aussi, y susciter des contagions suffisantes, à en exterminer la race, si Dieu ne leur tenoit la bride. Et c'est à quoy apartient ce que Dauid, choisissant la peste des trois fleaux à lui proposez, vse de ce terme, qu'il ayme mieux tomber entre les mains de Dieu, qu'entre celles des hommes: parce que combien que ce soient les daimons, & non point Dieu, ni les bons Anges qui disposent des metheores en sorte qu'il s'en ensuit des mortalitez & pestilences, & qu'ils soient aussi tressubtils en matiere de faire toutes especes d'empoi-

sonnemens, neantmoins ils n'en peuuent, ni osent faire aucun sans licence, ou sans commandement expres de Dieu: selon qu'il se peut veoir, tant en ceste histoire icy mesme de Dauid, qu'en celle de Iob. Lequel soin sa Maiesté garde, à cause que les hommes ne sçauroient, en toute leur puissance, obuier ni resister à la destruction qui leur seroit moyennee par les daimons, par ces voyes de pestilences: mais quant à tous les venins qu'il est en la puissance de l'homme, & en son inuention & art, de causer & de susciter: Dieu s'en rapporte à ceux qui ont l'authorité au milieu d'eux d'y obuier, si bon semble, tellement qu'il en peut venir de la part des empoisonneurs de plus griefs que d'autre quelconque.

Et de faict nous voyons que nostre verole est venue de là, selon la plus saine opinion, & quant & quant la plus ancienne: assauoir d'vn empoisonnement qui fut fait en la ville de Naples, lors que le Roy Charles VIII. la print par sa simple terreur, sans coup frapper. Dequoy les Neapolitains irritez, se vãge-

rẽt a infecter ainsi son armee, mais d'autant qu'on ne daigna faire registre dés lors de ce qui en estoit, le diable, depuis, s'est esbatu a y aporter des tenebres.

Au surplus, on veoit par l'extraict que dessus, que Galien quitte la carte pour le regard de la cure des fiebures putrides, mesmes les moins malignes, & qui s'engendrent par elles mesmes, en la façon par luy descripte. Donc il ne se faut esbahir si ceux d'entre les medecins qui iamais n'ont osé encore en sçauoir plus que Galien, ny mesme y songer seulemẽt, sont bien loin de pouuoir guerir celles qui ont cours à present, & s'ils en font mourir beaucoup dauantage qu'ils n'en soulagent.

Donc pour moy, ayant fait debuoir de m'esleuer iusques à la cognoissance tant de la cause d'où pourroient estre procedees toutes lesdites maladies, que des remedes par lesquels on y peut apporter secours, & auoir soucieusement philosophé sur l'accident de leur nouueauté & malice. Et sur celle de ladite autre qui absorba païs & Royaumes quelques quatre cens ans y-a: Et de la

verole, & autres telles: & conſequemment ſur les venins: & ſur les empoiſonnemens, & entre autres, ſur ceux leſquels ſ'appellent poiſons terminez. Et puis ſur les alexiteres, c'eſt à dire contrepoiſons, ie ſuis tombé en toutes les reſolutions ſus-mentionnees. Auſquelles pour la concluſion de ce mien œuure: i'inculqueray ſeulement que cela doit bien eſtre peſé touchant les poiſons ou venins, que tout ainſi comme en matiere de malice, quant eſt des mœurs, il y en-a d'infiniment plus conſequentieuſes, & griefues les vnes que les autres & en ſomme, de tout autant, comme il y a de difference entre vn feſtu & vne poutre: autant en eſt-il des venins. Car entre iceux il y en a qui ne ſont point contagieux, les autres le ſont à demy, & les autres qui le ſont en telle extremité, qu'il n'y a nul, tant ſoit-il ſain, & de bonne conſtitution, & fort, qui puiſſe euiter ſa contagion. Car tel pour le moins fut celuy duquel i'ay parlé cy deſſus, qui tua les trois quarts du monde quelques quatre cens ans y-a.

Chapitre 6. Contenant vne description de la nature & des progrez des maladies de ce temps.

DONC maintenant si le venin, qui cause toutes les nouuelles maladies de ce temps, & toutes les morts subites qui iournellement se multiplient, specialement en ce Royaume, est tel ou non, pour moy, il me semble que la chose vaut bien l'examiner. Car, tant y-a qu'ayant iugé qu'il estoit tel, desia plus de seize ans y-a, & tasché d'en faire du bruit, & protesté que toutes lesdites maladies qu'on veoid à present si frequentes, & qui lors ne faisoient encore que commencer, & estoient si rares qu'on n'en faisoit nul compte, iroiēt tousiours en s'accroissant, tant qu'on y eust donné remede, & on veoid qu'il est aduenu.

Et ce qui me le fait ainsi coniecturer, fut que deslors ie scauoy que ledit venin estoit de la nature de celui du cancer, lequel va tousiours en croissant. Et qu'en ceste nature sien-

ne il estoit si contagieux, qu'il n'estoit possible de plus, tellement que cela me fit esuertuer d'en faire bruit. Mais la chose estant si estrange, & qui est le pis, ennuieuse tel bruict ne feit aucun effect.

Or ce neantmoins me voyant maintenant viel, & sur ma fosse, i'ay bien voulu rendre ce tesmoignage au monde auant qu'en partir, que c'est chose tres-vraye, puis qu'il plaist à Dieu, que ce Royaume & auec luy tous les peuples circonuoisins sont infectez d'vn tel venin que cela, qui s'est esleué puis vingt & vn an seulement, lequel venin est tres-sublin, Et iustement le mesme du Cancer spiritualisé, C'est à dire qui est rendu si subtil que non seulement il se communique par la respiration, mais mesme par le seul regard, aussi bien que faisoit celuy de cette autre contagion que dict est, qui fut il y a quatre cents ans ou enuirõ, comme tesmoignent les Chroniques. Et s'attache directement à la substance des esprits sensitifs, non à aucune autre, au moins sinon apres auoir long-temps

couué

couué en la personne. Et d'autant que lesdits esprits sont le fonds de toute la force du corps: & luy, est vn venin tresfoible en son commencement, & tresslent en tous ses effets, & n'ayant aucune autre force que celle de ne pouuoir estre empesché de prendre racine, par tout ce que lesdits esprits ont de vertu & d'efficace. Tout le mal qu'il peut faire au corps de quiconque il vient à saisir, d'abordee, est seulement qu'il luy debilite, tant soit peu, le cerueau. Et ce sans lui faire qu'vne douleur momentanee, qui redonde iusques au cœur, mais à laquelle, parce qu'elle ne dure sinon vn moment, il en est peu qui prennent garde, ou du moins qui s'en ressouuiennẽt, ores qu'on la leur rememore.

Mesmemẽt d'autant que ce coup vne fois fait, c'est grãd cas que le patiẽt se sẽt plus fort qu'au parauant, & prend vne fauce alaigresse: laquelle lui naist de ce que tous lesdits esprits se recueillent, & se tiennent tousiours bandez, de la en auant, par eux-mesmes, pour esquiuer audit venin: là où selon l'ordre de la nature, ils ne se bandent point d'eux mes-

mes, pour le moins és personnes sages, ains se tiennent cois, & desbandez, tant que le cœur en ait affaire & les soulleue. Et laquelle fauce alaigresse en amuse infinis, a cause qu'elle leur est fort agreable, & leur adiouste de la force pour quelque temps, & fait qu'ils marchent en piaffe plus aisément: ce qui leur est cause que, quelques menus maux qui subsequemment leur arriuent, & vont en se multipliant en eux, si ne pensent ils point estre malades, pour le moins, de maladie d'importance, ou qui merite qu'ils prennent garde à leurs personnes, de plusieurs ans, & mesme infinis y en-a qui sont surprins de la mort auāt que penser estre malades.

Et lesquels petis menus maux sont fort differens & diuers, selon la diuersité de la constitution des personnes: tellement qu'il est impossible de les pouuoir tous racompter. Et mesmement d'autant qu'ils vont encore en se multipliāt & accroissant de iour à autre. Au moyen dequoy ie n'en puis icy articuler, sinon quelque nombre des plus notables.

Comme sont, qu'apres que chascun

en a receu ceste premiere attainte, combien qu'il se sente plus fort qu'au parauant, si est-ce qu'ou bien il deuient sensible aux moindres mutations du temps, & se sent transporté, par leur moyen, en diuerses dispositions fort dissemblables.

Ou, pour le moins, sa teste lui deuient de beaucoup plus sensible au froid qu'elle ne souloit estre, & que la raison ne requiert: & le poil cesse de lui croistre tant qu'il auoit accoustumé.

Et mesme plusieurs y en a ausquels tout le leur premier tombe auant que cela leur arriue.

Ou bien il s'esleue des bruits perpetuels dans ses oreilles, ou bien comme d'vn pot qui boult, ou comme de cloches sonnantes.

Et là où toute vrine doit aller tousiours en se cuisant, au plus l'homme tarde à manger, les siennes, qui est chose estrange, vont tousiours en se descuisant, en sorte que celle qu'il faict la nuict est plus cuitte, & plus taincte que celle qu'il fait au matin, & celle qu'il fait au matin plus que celle qu'il fait

plus tard, & ainsi tousiours, au plus il tarde à manger.

Et se trouue aussi desreglé touchant son sommeil, tellement qu'ou bien il l'a plein de douleurs, ou a tout le moins d'inquietudes. Es toutesfois & quantes qu'il luy aduient de le prendre doux & soef, il s'en trouue lassé à son resueil.

Et aucuns y-a qui s'en trouuent tousiours aggrauez, tout ainsi comme d'vn fardeau, qu'ils portent par tout ou ils vont. Et les autres n'en peuuent prendre du tout aucun ni iour ni nuict : & quant ils pensent trauailler, de l'esprit specialement, ils ne s'en trouuent plus la force, & s'ils s'en cuident abstenir, ils se trouuent pleins de douleurs aussi, ou bien d'inquietudes.

Ou bien ils se trouuent aussi desreglez touchant le manger, & en ayans tresgrand besoin, & en estans fort en arriere, n'ont du tout aucun appetit. Et quãt au boire, c'en est encore beaucoup pis.

Car il est a noter, qu'vn des principaux articles de tous les maux que ledict venin cause, est qu'il faict fluer du cerueau vne eaue extrementeuse, blanche de

couleur, laquelle deuient aceteuse dans l'estommach : Et ainsi elle oste la soif. qui est la cause qu'il s'en veoid a present fort peu d'alterez, c'est a dire qui ayent soif, parmy leurs indispositions, quoy qu'ils ayent tresgrand besoin de boire, & s'humecter le corps.

Et cette mesme eau aceteuse rẽd l'estomach incapable de tous excez, & quelquesfois plein de douleurs tout aussi tost qu'on a mangé, ou aussi de ventoptositez qui sont du tout exorbitantes, & par fois de corrugations.

Ou aussi le rend tel, qu'au lieu de digerer la nourtiture en chyle, il la reduit en flegme, & autres sortes d'excremẽs, pour la plus grand part.

Et en somme, c'est ceste eau aceteuse icy, qui fait la plus grãde partie des effets d'icelui venin: parce qu'elle en tient elle mesme, sçauoir est les dysenteries, ou quoy que soit flux hepatics, lors qu'il en va dedans le foye, qui y couue. Et les pleuresies, & fauces pleuresies, qui a present ont si grand cours, quand elle flue dans la plevre, ou sur les poulmons. Et des coliques, alors qu'elle s'arreste dans

les gros boyaux, ou qu'elle flue deſſus le muſcle coeliac. Et des ebulitions de ſang, & des fiebures putrides, & rougeoles, petites veroles, & autres telles, lors qu'il en entre dans les veines.

Et le meilleur marché qu'on en puiſſe auoir, eſt quand elle flue dedans la rate: car en ce cas ladite rate la deſgorge dans l'eſtomach, & luy ſ'en deſcharge ſoudain, par vomiſſemens, ou auſſi par l'autre voye naturelle d'embas, par quelque petite diarrhee. Ce qu'il fait auſſi alors qu'elle flue droit dans icelui meſme, en quantité, & ce à coup, ainſi qu'elle fait à pluſieurs aux grandes mutations de temps.

Car au reſte, tout ainſi que toute pourriture s'accroiſt en puanteur, toutes les fois que l'air va prendre vn changemẽt, & ſe mitige, auſſi toſt qu'il eſt raſſeuré, autant en faict cedict venin: Car, ſelon les variatiõs de l'air, tantoſt il predomine en vn chacun, & le tourmente, ſoit en vne façon ou autre: Et puis tãtoſt il ſe mitige & luy donne vn peu de repos. Et en ceux qui ſont les plus forts, & de la meilleure habitude, il ſe contente, vn

fort long temps, de leur causer des diarrhees fort frequentes, & par lesquelles ils rendent des humeurs si acres, qu'ou bien elles leur cuisent fort au fondement, ou sinon, sont donc tres-puantes, & qui leur sortent auec impetuosité.

Et à tels autres il fait des diabetes ou flux d'vrine, ou des ardeurs d'icelle vrine tres-molestes, & des flux menstruaux aux femmes, qui leur sont aussi tres-fascheux.

Et rend plusieurs hommes impuissans à l'acte de generation, dés leur aage viril.

Et se mesle aussi parmi les maladies veneriennes, & empesche qu'on en guerisse si nettement que de constume, & en somme les enuenimme, de sorte que depuis que ie suis à dresser cét œuure icy, d'icelui & d'elles meslez se sont engendrees la Cristalline & la Greslette.

Et à tels autres, il engendre des gratelles par tout le corps, ou des rongnes, ou des vlceres, ou des dartres, ou des bubons, selon que i'ay dit parauant.

Et ce à cause qu'il infecte & gaste à la

fin tout le ſang. & par ce moyen auſſi cauſe ces rougeoles, pourpres, & petites veroles, & toutes ces fiebures putrides qui ant ſi grand cours à preſent.

Il va corrompant, auſſi la ſymmetrie de chaſcun corps, entant qu'il peut, & rend vne iambe plus groſſe que l'autre, ou plus peſante, ou bien plus chaleureuſe, vn bras de meſme: & fait, qu'au lict, l'vn ne ſe peut tenir couché que ſur le coſté droict, & vn autre que ſur le gauche, & tel autre que ſur le dos.

Et deſtruit auſſi la charité mutuelle qui eſt naturellement entre tous les membres, tellement que le ſang n'accourt plus ſi fort aux bleſſeures & contuſions comme il auoit accouſtumé.

Et gaſte par ſpecial aux hommes d'eſtude, & d'affaires en dependantes, & aux plus ſpirituels d'entre toutes les autres conditions, la memoire, & meſme leur appeſantiſt encore l'imaginatiue, & la ratiocinatiue.

Et à tels, meſme, il leur depraue & peruertiſt leſdites trois facultez, iuſques à en rendre les vns du tout eſceruelez, & les autres malicieux extremement, &

ſe contente

se contente de cela, & les laisse libres d'ailleurs: d'autant que cela est aussi le souuerain de tous les maux qu'il sçauroit auoir fait à l'homme: Ie dy lesdits maux mesurez, seulement selon la physique: tesmoin ce que dit Galien, sur la fin du second *Des causes des Symptomes*, que la souueraine de toutes les facultez de l'animal est celle par laquelle il discourt ou ratiocine sainement.

Il ne manque aussi d'esblouyr quelcun des sens auant le temps, la veuë aux vns, l'ouye aux autres, & aux autres le sens du tact, ou bien celuy de l'odorat.

Et infecte toute la chair, & la faict ou bien trop enfler, ou la fait aussi amaigrir plus qu'il ne seroit de raison.

Estant venu à certain point, il rend la personne suiette à des tristesses internes, & qui ne prouiennent de nulle cause exterieure, ni non plus d'aucune douleur, & cependant sont si profondes, qu'elle ne s'en peut consoler.

Et pour la fin, est à noter qu'au plus vn chacun se rencontre d'vne constitution sincere, & plus luy faict il de douleurs,

à cauſe qu'il y trouue plus de reſiſtance: tellement qu'il rend ceux là, par ſpecial, tels que ce leur eſt choſe impoſſible de ſe contraindre, & de remplir aucun labeur.

Sauf qu'il rend toutesfois l'eſprit de la ieuneſſe plus propre à l'eſtude des lettres: tant à cauſe qu'elle luy eſt vne ſourde & creuſe affliction, qui aide à dompter la fierté intrinſeque, & ſpirituelle en laquelle nous naiſſons tous, par le peché originel: & ainſi la rend plus docile: que parce que l'eſtude meſme, eſt vn remede tres-puiſſant à l'encontre dudit venin, à cauſe qu'elle fortifie, purifie, & accroiſt l'eſprit ſurnaturel, & luy les eſprits ſenſitifs, & eux tout le reſte du corps.

Et toutesfois, cela auſſi ne fait-il que aux adoleſcens, car quant à ceux d'aage parfaict, il leur eſt en empeſchement de continuer d'eſtudier, à cauſe qu'il leur debilite, comme dit eſt, toutes les trois facultez animales, ou pour mieux dire ſpirituelles, par leſquelles l'homme eſtudie: & l'eſtude, ce neantmoins, ne laiſſe de leur eſtre tres-vtile alencõtre de lui.

Et plusieurs y-a-il, esquels les fluxions qu'il cause, au lieu de leur fluer dedans l'estomach, ou sur les poulmõs, ou le cœur, fluent sur leurs membres externes: & ce sur tous a quelques vns, & leur y font des douleurs, ou des lassitudes.

Et aux autres dessus quelcun, seulement: comme sur vn bras, sur vne hanche, ou vne iambe: icelles petites, ou grandes, & douloureuses, ou remises selon que l'air est disposé: ou bien aussi selon les autres occasions qu'il en rencontre en vn chacun.

Car, qui est vne chose qui en trompe infinis, & qui fait qu'ils ne recognoissent en luy aucune nouueauté, il se mesle aussi parmy toutes sortes de fluxions ordinaires, ou naturelles, & ausquelles chascun est suiet. Et en quelques vns les rẽd plus opiniastres qu'elles n'estoiẽt d'elles mesmes, ou moins aussi, en quelques autres: mais c'est donc en moyennant en ceux-cy quelque autre plus grand mal, & plus grief, en quelcun des principaux de leurs intestins, ou de leurs membres radicaux.

Il a toutesfois cela de particulier, entre autres choſes, qu'il fait enfler les iambes, ſpecialement par le dehors, au droict la cheuille, à la plus-part.

Et leur appeſantiſt les poulmons, cõbien que fort peu à quelques vns, au pris des autres.

Il faict, di-ie, tous ces maux-là, & infinis autres encore: non pas à la verité tous à la fois, ni en chaſcun homme, mais ouy en pluſieurs: & ce meſme en vne maniere ſenſible, par ceux qui ſont de la meilleure habitude, & la plus ſincere: mais quant à ceux là qui ſont d'vne groſſiere, & qui eſt peu ſincere, combien qu'il les leur face auſſi, ils n'en reſſentent quaſi rien: tant à cauſe qu'il trouue en eux fort peu, ou point de reſiſtance, au moyen dequoy les douleurs qu'il leur cauſe ſont d'autant moindres, qu'a cauſe qu'eſtans moins ſenſibles, tant du corps comme de l'eſprit, ils ont vn moindre ſentiment de ce meſme qu'il leur en faict. Mais ce neantmoins il ne laiſſe de leur faire mal leurs affaires: car il ne laiſſe de gaigner en chacun d'eux, combien qu'il n'en ſente aucune.

incommodité, iusques à ce que tout à coup il vient à luy oster la vie, par quelcune des quatre ou cinq maladies susmentionnees, qui sont ou quelque abscez dedans la substance de son cerueau, ou quelque pleuresie, ou flux hepatic, ou dysenterie, ou meslé des deux, ou par quelque fiebure putride, ou pestilentieuse, ou quelque fauce apoplexie qui luy cause vne mort subite.

Car en somme, du moins, faict il en vn chacun ces deux especes de maux: pour l'vn qu'il allentist le cours de la generation de ses esprits, esquels gist le fonds de ses forces, & par ce moyē lui en cause vne disette, & le reduit en tel estat qu'il ne peut plus porter le ieusne, ni la mauuaise nourriture, ny suffire a de grands labours: Et par mesme moien est cause que le sang arteriel regorge dedans les arteres, pour autant qu'il ne s'en debite plus tāt que le cœur en fournist: d'ou vient qu'elle faict des Anebrismes en aucuns. Et qui plus est cela estant, le sang est contrainct refouiller dedans les veines & cōsequemment s'y corrompt

d'où naiſſent des fiebures putrides, eſquelles veritablement la ſaignee fait fort grand bien, affin de bailler air au corps : Pourueu qu'on la ſcache donner a propos & qu'elle ne ſoit exceſſiue, Et qu'on ait preallablement deuëment purgé le malade, & donné ordre qu'il ſoit fort nourri, & de viures ſalubres: mais pourtant ſi eſt elle bien loing de ſuffire a les guerir: car ce premier genre de mal eſt le moindre des deux qu'il fait car l'autre plus grief conſiſte en ce qu'il eſt venin cancreux, comme i'ay deſia dit deſſus, Et par conſequent eſt le plus attroce de tous les venins du monde, & outre eſt de nature d'aller touſiours en s'accroiſſant, & de plus eſt contagieux, & ce d'vne contagion totalement ineuitable. Or de ces trois articles viennent, conſequement toutes les autres ſortes d'accidens que deſſus, & infinis autres encore, qui en naiſſent iournellement: ſelon quil ſe va augmentant & graduant de plus en plus: deſquels ces deux articles ſont cruels, que c'eſt le cerueau qu'il deſpece principalement, & qu'il ſe va reduiſant a faire mourir de morts ſubites.

meſme les plus forts & plus ſains.

Chapitre 7. Contenant vne preuue que toutes les maladies de ce temps deſcriptes au precedent chapitre ſont nouuelles & irregulieres, & ne peuuent eſtre venues que de quelque empoiſonnement.

CE qu'apres auoir recogneu, i'ay eſtimé eſtre de mon debuoir de le faire ſçauoir à tous ceux qu'il appartiendra: voyant que tous les Medecins y ſont eſtrãgement ſurprins: car d'autãt qu'a la verité de temps en temps il a eu, au monde, des dyſenteries, des Pourpres, & des Pleureſies, & des peripneumenies, & des maux de teſtes & de cœur, & des catharres de toutes ſortes, des petites veroles, & fiebures putrides & malignes, ils eſtiment qu'il n'y ait rien de pis en celles d'a preſent, qu'il auoit es anciennes qu'on auoit couſtumé de veoir: mais voicy que ie leur reſpon, premierement qu'il eſt notoire que ſelon le cours de nature, Si telles maladies ſont ordinaires, ſi ne ſont elles pas communes ainſi que les fiebures in-

termitentes & legitimes', pour parler comme Galien. C'eſt aſſauoir les quotidiennes, les tierces, & les quartes & les compoſees d'elles trois, Et ces ſortes de continues leſquelles, dict il, au ſecond liure de ſon traicté, *Des Chriſes* ne viennent ſinon de la meſme ſimple corruption d'humeurs, qui faict leſdictes intermittentes meſmes, & n'ont aucun venin, par conſequent: & les pleureſies venãtes de ſ'eſtre refroidy a coup, apres s'eſtre fort eſchauffé, & la pierre aux reins, & les goutes, & les Coliques, tant venteuſes, que nephretiques, Et toutes ſortes de catharres qui procedent d'intemperance, mais quant eſt de toutes les autres, leſquelles ont quelque venin, elles n'ont certainement point accouſtumé d'eſtre communes: ains lors que quelcune d'icelles vient à auoir cours en vn pais, pour vn, cela ne dure pas, & pour vn autre, ce n'eſt qu'en vn ou deux, ou trois, ou quatre climas à la fois, & non en toute vne moictié du monde, ou meſme encor' d'auãtage. Et en apres c'eſt ſeulement quelcune d'icelles & nõ toutes enſemble. Or eſt il que maintenãt on veoir

onveoit que tout a rebours, depuis quelques ans que le venin par moy dessus descrit à eu loisir de se propager au loin & au large, toutes les extraordinaires ensemble, & mesme beaucoup plus qu'il ne s'en estoit iamais veu a diuerses fois. Et les morts subites mesmes lesquelles souloiēt estre si rares qu'a grād peine en mourroit il deux, en tout paris, par chacun an, sont deuenues plus communes, cent fois, voire cēt mille, que ne sont les fiebures regulieres : & que lesdictes regulieres en ont mesme chāgé de forme, tellement qu'il ne s'en veoit plus qui soient pures tierces, ni quartes, ni quotidiēnes, ni, quant aux continues, qui soiēt exemptes de venin. Dōc ie dy moy que cela est quelque chose de fort estrange, & de merueilleuse importance. Et que le venin qui fait tout cela est, ie ne diray point seulement l'vn des plus puissans, mais tout a fait le plus puissāt qui soit en toute nature, à sçauoir celuy du cancer.

Ioinct qu'il se manifeste tel par ces trois marques, la premiere, qu'il est des plus lents & tardifs en son progrez qui

soient en tous les genres des venins : la secōde, qu'il va tousiours, pourtant, auec sa lentitude, en s'auançāt ou accroissant: Et la troisiesme, qu'il est rebelle a tous medicamens qui aient esté en vsage encore iusques a present.

Car cy dessus, quant a ce que les plus experimentez d'entre les medecins, recognoissans, tresbien, que certainement toutes les maladies de ce temps sont merueilleusement estranges, en attribuent, seulement, l'origine aux peurs & douleurs qu'on a souffert pēdāt la guerre, en ce Royaume, & aux intēperies de l'air, qui ont aussi esté grandes, quasi continuellemēt, depuis que laguerre a prins fin: ioint qu'elle a laissé tout le peuple disteteux, & plein de malaise, pour mon regard, ie soustien, que quād il n'y auroit sinon le long tēps qu'il y a que lesdites maladies durent, il faut bien qu'elles soient venues de quelque plus puissante cause. Car bien aduoue-ie que tant de peurs & de calamitez, desquelles la guerre derniere auoit remply tout ce Royaume, eussent bien esté suffisantes pour causer plusieurs maladies, Et qui eussent

esté cruelles. Et ne say aucun doubte qu'elles n'en eussent, d'effect, engendré: mais lesquelles eussent esté, certainement, d'autre nature que celles qui sont auiourd'huy, n'eust esté que le venin qui cause toutes celles icy, est quelque chose de plus fort qu'elles n'eussent peu estre encore: Et estant tel les a exclutes.

Et la raison, est a noter que premierement toutes lesdites d'a present, aians commencé dés le siege de Paris, comme elles ont faict, gardent neantmoins constamment tousiours vne mesme teneur, & ne changent, ni ne varient: ains vont tousiours en s'accroissant, seulement, en malignité, qui cause de nouueaux simptomes. Or cela monstre, que ni elles ne viennent des intemperies de l'air, qui sont si inconstantes & variables que riẽ plus, ni aussi des cacochymies procedees des afflictions dont la guerre a peu estre cause. Car si elles feussent venues de la, elles eussent esté tousiours en se diminuant, entant qu'ores que par la paix, la pauureté, & toutes sortes de mesaises n'ont point cessé, si ont, pour le moins, les alarmes & toutes les transes

& peurs qui auoient lieu pendãt la guerre. Or ce qui aduient en tels cas, eſt que les plus indiſpoſez ne laiſſent pas de s'en aller, meſme apres la guerre finie, par les tranſes qu'ils ont ſouffertes: mais les autres, qui ſont plus forts, prennent reſolution deſſus le train auquel ſont les affaires. De ſorte que c'eſt choſe ſeure que ſi leſdites maladies d'a preſent feuſſent procedees de la, elles euſſent prins fin, depuis vn ſi lõg temps que, Dieu mercy, le Royaume eſt en paix. Veu meſme que, par cette grande mortalité qui fut l'an mil ſix cents & ſept, furent emportez tous les plus indiſpoſez: & puis ſuiuit le grand hyuer: Puis vn eſté ſi chaud & ſec, que de ce, deuoit aduenir, qu'ayans l'air & les corps humains receu par la vn changement des plus notables qui leur euſſent peu arriuer, ſelon le cours de la nature, toutes les maladies qui euſſent eſté auparauãt, s'eſuanouiſſent: Et meſme que de fort long temps, Il ne s'en veiſt que de treſrares. Et de faict pluſieurs medecins l'auoient ainſi coniecturé, & ont eſté fort esbahis de veoir qu'elles continuoient,

& que mesme elles n'en estoient deuenues que plus cruelles. Dõc, de tout cela il s'ensuit, di-ie, que certainement elles proceddent de quelque autre cause, & icelle admirablement puissante & efficacieuse.

Et au reste, de dire que chacune d'elles vienne d'vne cause a elle particuliere, comme ie veoy le general des medecins l'imaginer, cela non plus ne se peut faire: veu que leur malignité de chacune, est venin, des plus griefs qui aient encore esté veuz. Car cela seroit vne chose terriblement prodigieuse, de dire qu'au monde se feust esleué en vn mesme temps vne pluralité de causes, chacune de diuerse espece, & operatrice chacune, d'vne maladie nouuelle, des plus veneneuses qui eussent encore esté veuës au monde.

Donc de ce s'ensuit, di-je, qu'elles doiuẽt toutes proceder d'vn mesme venin, non de diuers: & de plus qu'iceluy encore est logé dedans la substance des Esprits sensitifs, & non dans aucunes des humeurs. Car quant aux humeurs, elles sont, ie ne diray point seulement, diffe-

rentes l'vne de l'autre,mais directement oppoſees l'vne a l'autre: Au moien dequoy, des corruptions qui naiſſent en chaſcune d'elles,& de leurs meſlanges,ſe creẽt des diuerſités de maladies, leſquelles n'ont rien de cõmun:mais quant aux Eſprits ſenſitifs,ils ſont,cõme i'ay demõſtré cy deuant, cette faculté ou eſſence ſpirituelle cõmune, qui non ſeulement veoid par l'organe des yeux, & oit par celuy des oreilles, & flaire par celuy du nez, gouſte par celuy de la langue, & du palais, & ſent du ſentiment du tact par le moyen de tous les nerfs, & de la peau, & remue chacun des membres par l'organne des meſmes nerfs,imagine par la partie anterieure du cerueau, ſe reſſouuienent par celle du derriere, & ratiocine par cette du milieu: mais auſſi conſomme chaſcune des operations naturelles de tous les autres inteſtins, & qui purifie le sãg,&anime toute la chair. Or eſt il que le venin du cancer, lequel i'ay deſia cy deſſus dit eſtre la matiere de toutes leſdites maladies de ce temps cy, eſt de nature de ſe particulariſer, iuſques a ne faire en vn chacun corps

qu'vn seul vlcere, fort petit, & qui est quasi sans douleur, du commencement, puis aller en s'aggrandissant, & en rongeāt de proche en proche. Donc a ce paroist il qu'en cesdites maladies il est terriblement inherent en la substance desdicts esprits, qu'il ne luy est pas possible de faire ce traict de se particulariser, pour le moins, que fort rarement. Car il fault, par necessité, que cela luy vienne de ce que lesdits esprits sensitifs sont comme ie vien d'exposer, vne vertu commune, & laquelle est capable de toutes functions naturelles, particulieres, demeurante, ce neantmoins, tousiours faculté generale: car d'autant que ledit venin ne se peut generaliser iusques a effectuer vne putrefaction vniuerselle, & sur tout du commencement qu'il est en l'homme, ni mesmes de plusieurs annees: pour estre de nature lente des plus qui soient en tous les genres des venins, & mesme de nature encore de se particulariser, comme dict est. Et pour le regard des Esprits, qui sont la substance a laquelle il s'attache formellement, ils sont esgalement capables de tous effects

particuliers: de là il ſe faict que, combien que ledit venin ne ſoit qu'vn ſeul & particulier venin, Il eſt ce neantmoins capable de faire des diuerſitez infinies de maladies, & autant en ſomme, que ſont diuerſes toutes les ſubſtances, & parties, & particules deſquelles la maſſe du corps humain eſt toute compoſee. Aſſauoir, en venant a eſtre le fonds d'iceluy tranſporté, par leſdits eſprits, en vn tel alentour du cœur, en tel autre dedans le foie, en tel autre dans l'eſtomach, en tel autre en l'vn des endroicts du cerueau, en tel autre dedãs vn autre, & en tel dedans ſon humeur bilieux, en tel dedans ſa pituite, en tel autre dans ſon humeur melancholic, en tel autre dedans ſon ſang &c. Car au reſte, ſi, comme i'ay dict cy deſſus, ce qu'il fait toutes les maladies que dict eſt, c'eſt par le moyen d'vne humeur qu'il faict diſtiller du cerueau, laquelle tient de ſa nature, & faict diuerſes maladies, ſelon la diuerſité de la nature de chaſcune des parties qui vient a en eſtre moleſtee, neantmoins en ce paroiſt-il que le fonds d'iceluy venin reſide dans

de dans lesdicts esprits, & iamais ne les desempare, que l'humeur peccante de chascune desdites maladies lesquelles il cause, est tousiours fluxile & turgente, & peut estre faire courir d'vn lieu a l'autre, voire y court souuent d'elle mesme, & faict d'vne vertigo vn astme, ou bien aussi d'vne Colique, ou bien d'vne dysenterie, ou au contraire d'vne astme, aussi vne colique, ou bien vne dysenterie, ou vne goute ischiatique, & pour vn besoin vn vertigo. Tellement que i'aduise moy, que c'est chose tresdangereuse, en toutes les maladies de ce temps, que de donner des clysteres, plus lenitifs, ou aussi corroboratifs, que purgatifs : & qu'ils causent ou bien la mort, tout contant, ou du moins vn astme, ou vne peripneumonie. Ce qu'estant bien consideré, quand il n'y auroit que ce seul point en elles, que les humeurs en sont vrgentes & fluxiles: c'est assez pour conuaincre, par la doctrine de Galien & d'Hipocrate, qu'il y a quelque chose de fort extraordinaire en elles, & de grandement veneneux. Car touchant ce poinct icy, scachent tout

ce qui verront ce traitté, que l'vn des principaux de tous les aphorismes d'Hipocrate est le vingt& deuxiesme du premier liure, & la teneur d'iceluy est qu'il ne faut iamais esmouuoir, ni s'efforcer d'euacuer des humeurs, tant qu'elles sont cruës, Sauf alors qu'elles sont turgentes: mais que c'est chose qui aduient rarement, qu'elles soient turgentes. Or cependant tout à rebours vniuersellement en toutes les maladies de ce temps l'huméur peccante de chacune est turgente, & mesme si qu'elle n'admet nulle coction.

FIN.

CONCLVSION

Addreſſante à la Royne & a tous les Seigneur qui ſont en Court.

TEL eſt le teſmoignage que m'a Conſcience ma contrainct de rendre a voſtre Majeſté, Madame, & a tous les conſeils de ce Royaume, touchant l'eſtrangeté & la conſequēce des maladies deſquelles il eſt affligé. Lequel œuure ayāt acheué, & alant le mettre en lumiere, iauroy vn tres-grand ſuiect de craindre d'auoir perdu ma peine: & qu'il ne feuſt leu que de ceux deſquels i'ay eſté contraint d'y deſcouurir lignorance & dol. Et qu'ils ne vinſſent aiſémēt a chef de deſgouſter & voſtre Maieſté, &

consequemment tous ses principaux Conseillers, & officiers de toutes ses cours souueraines de seulement veoir ledit œuure, ni en vouloir ouir parler. Veu mesmement que vostre ditte Maiesté, aussi bien que chacun de sesdicts Conseillers, sont si chargez d'autres affaires, qu'il ne leur reste vn seul moment de loisir, qu'ils peussent dependre à le lire, auec attention & soin de l'entendre, & de peser de quelle consequence sont les choses y representees. mais la dessus, ie me confie que d'entre tãt de grands seigneurs, desquels est pleine vostre court, tousiours, & qui ne manquent ni de loisir, ni encore moins de capacité, ni de soin d'examiner tout ce qui est d'importãce pour le public, & qui les touche de si pres, specialement

chacun d'eux mesmes & les siens, il s'en trouuera qui aurót la curiosité de le lire, & consequemment la vertu d'en faire le bruict que merite tout ce qui y est exposé Par ou Messieurs de la iustice serót incitez a en prédre cognoissance, pour y pouruoir, soubs vostre authorité Madame, selon qu'ils trouueront bon estre. Ce que i'espere ainsi, d'autant qu'il n'y a sorte d'entreprise qui soit plusdigne de tout grand seigneur, & Prince terrien ni qui luy puisse reussir à plus d'honneur, & plus de merite, enuers Dieu, & enuers les hommes, & toute la posterité: ni, ce neantmoins, plus aisee, & quát & quant plus delectable, pour tout vray hóme & portát l'Image Dieu, que celle d'employer tout ce qu'il a d'authorité & poids a tels

effects. C'eſt aſſauoir à empeſcher que tout aduis d'vne infinie conſequence, dont le bruict paruient iuſques à ſon oreilles, ne vienne à eſtre negligé, pour auoir ttop peu d'apparance, tandis qu'il n'y a ſinon quelque homme priué qui s'en tourmente. Tout ainſi comme il n'y à choſe ſi ſuſpecte, ni indecente, en vn homme priué, & qui n'a meſme ſeulement aucune reputation, que de le veoir ſe meſler & ſe tourmenter, luy ſeul, de quelque tel affaire. Qui eſt la raiſon pour laquelle ie n'oſe me tant ingerer, iuſqu'a ce qu'on me le commande, que d'adiouſter à cedict œuure les moyens de remedier à la contagió, & aux maladies deſquelles en iceluy eſt donné l'aduis, ſelon tout ce qu'il a pleu à Dieu m'en donner d'intelligence.

FIN.

Par Priuilege du Roy.

PAR grace & priuilege du Roy, donné à Paris, le troisiesme iour d'Auril 1612. Il est permis à Isaac Brochart sieur des Assis, faire Imprimer par tel Libraire ou Imprimeur qu'il trouuera bon, vn liure intitulé, *Aduertissement sur les morts subites, & maladies veneneuse*: faict & composé par ledit sieur des Assis, pour le temps & terme de dix ans, à conter du iour que ledit liure sera acheué d'imprimer. Auec deffence à tous autres, de quelque calité ou condition qu'ils soyent, d'imprimer ou faire imprimer, sans le congé & consentement dudit des Assis, ou du Libraire qui aura imprimé ledit liure, sur peine de cinq cens liures d'amende, & de confiscation desdits liures qu'il trouueroit imprimé. Applicable moitié aux pauures, & l'autre moitié à celui qui aura imprimé ledit liure comme appert par les lettres.

Et ledit sieur des Assis a donné consentement à Gille Robinot Marchant Libraire à Paris, d'imprimer & faire imprimer le susdit liure pour le temps contenu au susdit priuilege.

Par le Roy en son Conseil.

signé

DV LYS.

Acheué d'imprimer le quatriesme iour d'Auril, par Iacques Bessin, demeurant ruë S. Sauueur, 1612.